

Andrei Gorea

VERTPAILLEUR



Andrei Gorea
6 rue Lapeyrière
75018 Paris
andrei.gorea@gmail.com
<http://andrei.gorea.free.fr/>

<i>Lumières sans sources clignent sans raison</i>	2
<i>Racines-éléphant</i>	9
<i>Un quelconque sorcier quiconque</i>	13
<i>Avec le chapeau à la cueillette d'histoires</i>	28
<i>Vague rivière d'un mince sourire</i>	42
<i>Non, il s'était dit</i>	52
<i>Plus rien</i>	60
<i>Môme et sorcière</i>	66
<i>Le poteau qui pleure</i>	75
<i>Moine d'enfance</i>	85
<i>Un couteau argenté, grêle</i>	102
<i>Raison d'étonnement et de haine</i>	114
<i>Oh, quelle joie</i>	125
<i>Comme un arbre sans feuilles au milieu de la forêt verdoyante</i>	133
<i>Histoire d'hiver, histoire de vent, de jaune, de vert</i>	145
<i>Homme de gare</i>	156
<i>Jéricho, ville d'illusion</i>	165
<i>Mort de moine</i>	176
<i>La dernière histoire</i>	192
<i>Juste un pas</i>	204
<i>Sorcière ou salamandre</i>	221
<i>Le môme</i>	233
<i>Un, deux, trois, quatre</i>	244
<i>La fin de toute histoire</i>	255

J'ai commencé à raconter cette histoire dès que je l'ai vue défiler entière, perception fluide et douteuse. Je la lisais par petits bouts tant qu'elle s'était donnée à l'écriture, toujours incapable de lui créer une continuité dans les yeux de l'autre. Je la cherchais chapitre par chapitre comme dans un jeu de cache-cache, où des parties entières s'érigeaient en refus. Je lui ai ajouté ligne après ligne pendant des années d'adolescence. Puis je me suis arrêté.

Je l'ai déchiffrée une fois de plus, longtemps après, dans le désert de la Mer Morte à un ami éloigné. Nous traversions les routes de sable dans un camion bringuebalant parmi les tourbillons de vents moroses – nostalgies de terres lointaines – et de silences intermittents. C'était mon histoire, je l'exhibais comme un bijou dont je doutais, pourtant amoureux. L'amour me manquait, je forçais autant que je pouvais sa présence, il s'obstinait à me jouer des farces. L'histoire – peuplée de citadins, de bruits d'une grande ville aux vastes avenues rectilignes, aux petites rues labyrinthiques –, son conte – fardeau au milieu du désert d'un passé encore proche – fut peut-être lui aussi une farce. L'histoire était là toute entière et déjà disparue quand nous avons quitté Jéricho, oasis d'illusion, et nous nous sommes arrêtés en découvrant au creux de la vaste vallée rougeâtre, pétrifiée, la tâche irrémédiable de la Mer Morte.

Mon ami s'est penché pour embrasser son amante. Ed n'était pas là.

Lumières sans sources clignent sans raison

Il respire à peine. Son cœur pulse dans ses yeux. Il les presse avec les paupières pour se calmer, se perdre dans le noir. Les yeux fermés, les bras tendus, les paumes douloureusement sensibles, il cherche un mur, s'y appuie, rouvre les yeux. Pendant quelques longues instants tout tourne. La chemise lui colle au dos, il fait froid tout d'un coup. Un frisson prolongé le réveille ; il tente d'appréhender le tout-autour à travers les gouttes de sueur qui lui voilent le regard. Encore quelques pas et, subitement, un couloir sans fin s'ouvre sur sa droite. C'est la seule voie à suivre. Il s'obstine encore, totalement immobile, pétrifié. Le temps se cabre. Quelques secondes de plus et il s'y lance, vers nulle part, épuisé. Chaque pas résonne, amplifié mille fois. Des bruits infernaux le bombardent, deviennent une matière dense qu'il pénètre avec horreur. Juste devant se dessine une silhouette. Il ne l'avait pas vue apparaître. Il s'y précipite comme un bolide pour l'anéantir. Il ne rencontre que le vide, il n'entend que ses propres pas. Sa fuite s'accélère. Une autre silhouette et un nouveau bond de fauve. Il lui faut s'en sortir, il lui faut la paix. Cette fatigue insurmontable l'empêche de

courir, l'empêche de respirer. Il court pourtant, mais comme en rêve, comme sur un tapis roulant qui le fige sur place. Une autre silhouette, et puis une autre, cette fois-ci celle d'une femme, peut-être. L'incarnation inattendue le déroute, quelque chose en lui se déchire. Ses yeux la fixent douloureusement. Des silhouettes sans nombre forment maintenant une masse compacte, une foule qui s'avance vers lui, qui le bouscule, le piétine de son poids impondérable.

Il se sent entraîné dans cette course depuis des heures, il dégringole comme une avalanche sans pour autant bouger. Des regards fous, phosphorescents le transpercent, des doigts crispés s'accrochent à ses habits, le retiennent. Il voudrait s'affaisser mou, inerte, il voudrait renoncer. Il lui semble entendre des acclamations, des hurlements plutôt. *Quelle rage bestiale ! Quelle émanation pestilentielle !*

Clameurs sauvages, folie.

Le couloir n'en finit plus. Il croit comprendre tout d'un coup qu'il ne finira jamais. Se demande si la promesse du sortilège n'aurait été qu'un leurre, un monde où toutes les peines vitales ne seraient qu'amplifiées, accélérées sans fin. Il court. Il court comme depuis toujours, mais beaucoup plus vite, beaucoup plus réellement. *La fuite en elle-même ! Idiotie.* Mais non, une fuite comme un objet que l'on peut toucher, qui existe depuis qu'il existe, où il se noie, qui est lui-même depuis le début jusqu'à la fin. Il chute, se relève, qu'importe. Il court. S'arrête. Ses cheveux sont gris, presque

blancs. Cette fois-ci il avait osé. *J'ai osé*. Immobile, le regard vide, dégoulinant de sueur, il sent une brise fraîche qui l'envoute, un air de dehors. Il vient de parcourir le grand couloir et le hall majestueux du grand hôtel et reste immobile en haut de la volée de marches en marbre qui descendent vers la rue plongée dans le noir. Le portier, un petit bonhomme au visage sillonné par des milliers de ravines profondes et vêtu d'un uniforme galonné d'or lui met une main sur l'épaule : « Vous cherchez ? » Cette première voix humaine le gêne, il la comprend mal, les mots lui arrivent isolés, sans suite « vous », « cherchez », s'enrichissent de sens obscurs, indéchiffrables. Puis il comprend. « La ville, » répond-il.

– Pardon ? » Le portier au visage de figue ramollie le considère avec suspicion. Ed se tait. « Vous cherchez quoi, exactement ? s'inquiète le portier.

– Plus personne, la rue, cette rue-ci même, ça va, ça va bien, c'est cette rue-ci que je cherche. Elle est là. Ça va. Merci.

Juste devant lui, à un mètre, le couloir prend fin. Il n'a qu'à faire deux pas pour franchir la porte et sortir. Ed a cette force. Il est dehors.

*

De la ville émane un bruit sourd, bien distinct que j'ai l'impression d'entendre pour la première fois. Ce n'est qu'une impression peut-être car je peux le faire disparaître à volonté. Le silence est profond maintenant. Rien que des images muettes, affolées, en spirales. Une ivresse. Je regarde autour, je vois des regards transparents. Les rues sont noyées dans le brouillard léger de l'aurore bleuâtre qui se lève, sonore. Les couleurs ne s'interpénètrent point, restent figées dans l'air comme gelées. Tout objet, la rue, les arbres, semblent être en verre, en cristal. Le froid vibre.

Nous nous voyons en même temps. Il traverse la rue, je l'attends. Je prends une cigarette et lui écrase le filtre entre les dents. « Où va-t-on, donc ? »

J'ai vu tout d'un coup le premier signe de désert : ce n'était ni sable, ni cactus, ni dunes, ni chameaux, ni bédouins ; ce n'était que moi-même.

– Il faut continuer. On ne peut pas s'arrêter encore.

– Fuir à nouveau ?

Continuer à fuir. C'est absurde, mais ça ne sera pas pour longtemps. « Tiens bon, » je lui dis, mais je manque de conviction, ce sont des mots que je répète involontairement asphyxié par la fatigue, un prolongement qui m'est toujours proche, une prière, un chant.

Nous nous arrêtons. Le trottoir est large, la rue est large, déserte. Il fait froid, il fait bleu, presque nuit, presque

jour. Quelque chose tremble dans ma gorge. C'est comme si je porte un terrible fardeau. Je voudrais pouvoir avancer, dériver sans cligner, les yeux pleins de poussière. Je mords le filtre de la cigarette, je la crache et l'écrase de la pointe du pied. L'image du même m'éblouit une seconde et disparaît aussitôt. Je continue à ne pas comprendre. Il n'y a d'ailleurs rien à comprendre; il a été ainsi. Que ce soit donc ainsi. « Que va-t-il se passer maintenant ? »

– On va bien voir.

– On nous a vus ?

– Peut-être bien.

– Et alors ? » Je ne lui réponds plus. Je le regarde attentivement ou j'essaye du moins. Il a les cheveux gris, presque blancs, une barbe de quelques jours, raide, grisâtre, des poches énormes sous les yeux. C'est curieux comme je m'oublie pendant de longs instants. Je me retrouve, je me reperds. Ed me paraît être une figurine, un mannequin qui défile implacablement devant mes yeux, que je n'arrive pas à intégrer dans cette fin d'acte manqué... Son personnage est plutôt transporteur d'encens, d'irréel ou alors de passé. Je le ressens distant et je le rejette sans le vouloir.

– Est-ce que tu crois que c'est fini ? Est-ce que tu le crois vraiment ?

– Nous sommes trop fatigués pour nous poser des questions. Calme-toi.

– Mais où va-t-on ?

– À la gare. On va prendre le train. Pour quelque village isolé. Là-bas nous pourrions nous arrêter enfin... et attendre. C'est là que tout se dénouera.

Nous déambulons dans un grand jardin plongé dans le noir. On entend vaguement les feuilles dans le vent. Des silhouettes se croisent comme des météores. Quelques lumières sans sources clignent sans raison. J'ai froid, j'ai peur. J'ai la trouille.

– Et le même ?

– N'y pense plus. Parti, disparu pour de bon.

– Tu crois ?

– Je le veux.

– A quoi ça sert de vouloir ?

– A rien.

– Alors ?

Il faut que j'empêche la fécondité débordante de tout dialogue possible, il faut que les mots ne germent plus. Il nous faut des mots stériles. Comment stériliser les mots ? Pourquoi faut-il que j'empêche les choses de devenir ? Il ne nous reste plus rien à éviter. Plus rien à vouloir. Il ne nous reste que le temps et la révélation, l'accomplissement de la

promesse. Rien d'autre, car où est-on ? Sommes-nous avant ou après ? A-t-on vécu, allons-nous vivre ? Les mots se bousculent, me noircissent, me suffoquent. Il n'y a plus de mots. Plus de pensée. Plus.

Racines-éléphant

Je retourne devant la fenêtre de la cuisine, œil magique. J'entrevois un jour d'été grisâtre, des toits noirs qui sombrent sous le silence, peuplés de chats. Tout est dissous dans le cocon cotonneux d'un après-midi paisible. Je dialogue avec les bêtes. Je voudrais être non pas à leur place mais parmi elles. En y pensant, la perplexité de la foule qui remplit les trottoirs m'étonne. Je m'approprie la vie des chats, l'esprit des toits. Je me vois faire le tour de la ville de tuile en tuile, j'ignore les oiseaux. J'ai toujours besoin de ressentir la terre ferme sous mes plantes, mais j'ai l'impression de flotter dans l'air. Collé à la fenêtre, je flotte dans la chaleur pesante et terne. Je nage dans un amour de chaleur. Je pense à un arbre. Ma bouche s'apprête à parler au chat en train de longer l'horizon des toits, mais elle se ferme avant d'avoir dit. En face, ces toits, ces chats, ces silences et désirs souffrent les métamorphoses de la pesanteur. Le désir me déborde, m'oblige. Le dehors m'encombre, le silence me pénètre. Je possède le tout. Mes toits, mes chats, mes silences enflent, s'évasent, envahissent l'au-delà pour me revenir par la fenêtre, me submerger. Presque vide mais si dense, cet

univers me fascine, je le vole, je me l'approprie. Les toits disparaissent, les chats quittent le cadre de la fenêtre, il n'y a plus d'au-delà car l'au-delà m'appartient.

*S'entrevoir sans miroir, sans surface cristalline,
Se poursuivre sans se traverser,
S'ériger sans lance à l'entrejambe du hasard
Dans la fente des aurores claustrales, de vos
manques
Vous, herbivores, adorateurs de vert,
Dévorateurs des plaines aux pieds de gigantesques
montagnes,
Creusez de vos ongles dans l'entrelacs des racines
blanche-ivoire –racines-éléphant
De ces trous édentés giclera le nectar-réparateur-
excrément-de-néant.*

J'avais quitté la fenêtre, je m'étais retiré auprès de ma plante, attendre : que l'après-midi mourusse, que le noir inondasse les toits, que ma plante me parlasse, que les yeux incandescents des chats brulassent. Je me rappelle que le lendemain il faisait une chaleur terrible dès le premier rayon de soleil. Par la fenêtre ouverte, les mêmes toits noirs, vides et poussiéreux me parlaient d'une voix basse que je n'arrivais plus à comprendre. Je savais qu'ils n'allaient plus jamais arrêter leur monologue plaintif, sinistre, et le jour d'été qui

s'annonçait sans but ni fin me saisit avec désolation; mon père parti au travail, ma mère au marché, mon frère quelque part au bord d'un lac de montagne avec ses grands-parents, mes amis en bord de mer, mes amours évanouies, tout criait solitude. Je me rappelle avoir regardé par la fenêtre du salon et avoir vu en bas dans la cour, le rouquin qu'on appelait tête-plate, envoyer contre les murs une balle de foot. Il était toujours seul, toujours bienveillant, toujours évité par nous autres. « Tu viens ? » m'avait-il crié, je lui ai répondu « peut-être » et me suis réfugié dans le balcon parmi mes plantes déjà avachies par la chaleur. De retour dans le salon vide, je me suis affalé sur le divan défoncé et crié solitude. J'avais presque envie que l'hiver soit pour que mes tristesses trouvent leur raison d'être dans le froid et la neige – mais le soleil brûlait. J'ai téléphoné au hasard, j'ai laissé sonner longuement, en vain. J'ai alors arraché la pousse frêle de mon cactus préféré, par mégarde ou par désespoir. A l'endroit blessé, mon cactus avait pleuré un suc transparent et visqueux. Depuis la cour, tête-plate m'a appelé à nouveau, je lui ai crié que j'arrivais. J'avais envie de pleurer, car le temps des vacances est court et son vide est sans fin. Je me suis habillé et ai descendu en vitesse l'escalier frais. Mais au lieu de bifurquer vers la cour, je suis sorti dans la rue, dans la ville et sa chaleur brûlante. La honte d'avoir laissé tomber tête-plate, tout seul avec son ballon, me poursuit encore.

*

Je réalise avoir laissé Ed tout seul. Je le vois sortir dans la lumière bleue. Son visage est terne, ses yeux brillent d'un éclat mort. Il vient d'un autre monde et il s'avance à peine. Le gardien de l'immeuble lui laisse la sortie libre.

Un quelconque sorcier quiconque

Dans la ville de mon enfance, je me rappelle, il y avait un quartier bien étrange. J'y allais pour rencontrer des amis qui s'y réunissaient toutes les semaines autour d'une parole savante. En fait c'était un cénacle littéraire. J'avais 16-17 ans : les discours élucubrés m'attiraient encore et j'y participais en croyant avoir des choses à transmettre. Les flirts intellectuels m'étaient toujours de bon augure et, je le croyais, bien enrichissants. C'est en sortant un soir avec une poétesse en herbe, une brune langoureuse, après avoir jugé le monde et ses écrits, qu'elle changea de sujet en s'exclamant « C'est un quartier de sortilège ! » Nous nous sommes alors laissé entraîner dans un dialogue fantasque où des esprits nous guettaient à chaque coin de rue... « Alors que la grande sorcière sous les traits d'une fée nous enchante et nous séduit, » j'ai poursuivi. « Elle nous en veut. Perdus, tous seuls parmi de tels génies, l'espoir nous abandonne et

on se laisse aspirer. » Je lui ai caressé les cheveux et nous nous sommes embrassés.

– Où pourrait-elle bien se trouver, la maison de la sorcière ? a-t-elle demandé.

– Aucune idée. On va de toute façon la trouver prochainement.

– C'est un quartier de sortilège, répéta-t-elle avec un battement des cils et un scintillement fugace de plaisir ou de peur dans les yeux. Nous nous embrassâmes à nouveau. La sorcière ne se montra pas. Au bout de quelque temps nous débouchâmes sur une grande avenue et tous les esprits se dissipèrent comme s'ils n'avaient jamais été. Un flirt n'était qu'un flirt et l'idée de devoir accompagner la jolie brune jusqu'à l'autre bout de la ville m'indisposa. Je trouvai un prétexte quelconque et nous nous séparâmes à la station du tramway. En rentrant, frustré d'amour et d'aventure, je me souvins d'un conte de fées de Gogol où un pauvre cosaque – Petro –, prêt à tout pour libérer sa bien-aimée des griffes du démon Basavriuk, accepta le marché proposé par celui-ci de trancher, en échange, la tête d'un malheureux enfant.

*

– Est-ce qu'il l'a eue ? me demande Ed.

- Eu qui ?
- Sa bien-aimée.
- Pour peu de temps. Pour très peu temps.
- Qu'importe le temps ...

Presque trente ans après nous nous trouvons dans le même quartier, Ed et moi, à la recherche de la sorcière. Nous sommes certains qu'elle y demeure. Nous sommes prêts à nous soumettre à toute demande, à toute atrocité. Si tout est possible, pourquoi la sorcière n'existerait-elle pas ? La ville avait grandi depuis, mais l'endroit où nous nous trouvons n'a guère changé. La ligne du tramway finit toujours au bout de la place bordée des mêmes maisons encore plus écrasées par le temps si possible. La place elle-même ne me semble pas avoir rétréci ; comme la permanence des pavés disjoints mais immortels, l'immobilité y reste reine et essence. Juste devant nous se dresse le bâtiment en briques de la poste dont l'enseigne, telle une bouche édentée, s'affiche avec plusieurs lettres manquantes et d'où les tintements stridents des téléphones retentissent avec retard. Sur notre gauche, le vieux cinéma expose toujours dans des vitrines sales des affiches et des photos jaunies. Plusieurs baraques décrépités étalent des écriteaux jaunâtres, à peine lisibles : *Coiffure virile, Quincaillerie, Cordonnier chez Jean, Menuiserie, Ici on vend du vin en barrique, Tous les clous, Pâtes, Friperie, Tuiles...* De l'autre côté de la rue une taverne avec jardin exhibe sur une enseigne avachie une bouteille de bière

gigantesque qui abreuve un groupe d'individus les bouches ouvertes comme des poissons hors de l'eau. Le coiffeur, sur le seuil de sa porte, nous jette des regards lourds de sous-entendus. Depuis le milieu de la rue nous regardons ailleurs.

– Comment va-t-on la trouver ? demande Ed.

– Aucune idée. Comme il y a trente ans : on va espérer qu'elle se montre. Tôt ou tard elle sentira notre présence et fera surface, car elle est ici quelque part. Tu comprends, elle y est !

Le tramway vient de faire le tour de la place et s'engage dans une nouvelle traversée de la ville. Le conducteur déclenche du pied un carillon de sons perçants et arrête finalement le tramway car nous nous restons confus plantés entre les rails.

– Hé, vous, nous crie-t-il, on travaille nous. Dégagez !

– Connaissez-vous le quartier ? demande Ed sans savoir, je le parie, pourquoi.

– J'y suis né, répond le conducteur.

– Tant mieux, tant mieux, dit Ed affolé d'un coup de ne pas savoir comment continuer.

– Alors ... on dégage ou on cause ? Faites vite, j'ai du retard.

Nous gagnons le trottoir d'en face.

– Moi aussi, lui crie Ed.

– Vous aussi quoi ? gueule le conducteur, déjà loin maintenant.

– Moi aussi j'y suis né, bégaye Ed comme pour lui-même.

La place est maintenant vide. En relevant la tête, je me trouve face à face avec le coiffeur. « Puis-je vous aider, monsieur ? » nous demande-t-il sans pour autant effacer son sourire idiot collé sur un visage imberbe.

– Sauriez-vous nous dire ...

– Prenez la petite rue à gauche. Au premier coin vous tournerez une fois encore à gauche. Vous allez tomber sur un grand terrain vague que vous allez traverser. De l'autre côté du terrain il y aura un petit garçon qui vous attend. Suivez-le. » Le coiffeur se tait et nous fixe d'un regard où je devine maintenant la ruse.

Depuis quelque temps, sans raison apparente, mon cœur s'affole d'un coup, puis s'arrête brusquement. Terrifié, je reste à son écoute en m'attendant au pire. Ce qui m'entoure, objets comme êtres, me semble alors surgir d'une vie autre, sur une planète inconnue où l'on m'attend. Je reste pétrifié, mon corps se dissout, je ne suis qu'un cœur sauvage qui se débat irrégulièrement au milieu d'un monde qui m'effare. J'ai la sensation embarrassante d'être le cœur de ce monde en train de basculer. Je le guette tendu, j'essaye

de le dominer, mais il persiste à m'ignorer. Pendant ces moments de panique il m'arrive de croire plus que jamais à l'indépendance absolue de ce que je suis ou pourrais être. Mon cœur commence alors à rétrécir, reprend sa place d'accessoire ignoré, et je me sens revenir d'une solitude exacerbée et mystique vers la solitude humaine ; mon corps recommence à exister. D'une pareille manière, en entendant la voix de fausset du coiffeur, je reste figé au milieu du plus réel illusoire. L'ombre invisible de la sorcière qui nous épie probablement depuis toujours, comme une araignée sa proie, me paralyse. Son filet dans lequel je me sens attrapé me fait ressentir une impuissance désespérante et fruste que je n'ose plus combattre. Je pousse Ed pour qu'on s'en éloigne mais il ne bouge pas. « Comment est-elle ? Qui est-elle ? » demande-t-il.

– Voulez-vous entrer prendre un verre, monsieur ?

– Qui est-elle ? répète Ed ignorant l'invitation.

– Une vieille femme, une très vieille femme tout ce qu'il y a de plus respectable.

– Mais qui est-elle ? ! Dites-le moi. Comment devient-on sorcier ?

– Que voulez-vous que je vous dise, monsieur. Si vous me demandiez qui je suis, je ne saurais vous répondre. Je vous dirais peut-être, 'un sorcier'. Et si vous me demandiez, qui êtes-vous monsieur le sorcier, je vous répondrais que je

suis coiffeur de métier. Je m'appelle Salinaud. Voyez-vous, mon cher monsieur, les choses se complémentent, elles sont toujours complémentaires. » Le coiffeur nous lance un nouveau regard en coin, tendre et obscène à la fois.

– Va te faire foutre, crapule, va, va ... va te faire foutre fumier, marmonne Ed suffoqué par la colère.

– Ne vous emballez pas, monsieur, gardez votre calme, vous en aurez besoin, pour sûr. » Nous nous éloignons et le coiffeur nous crie « Deux fois à gauche, de l'autre côté du terrain vague... suivez le même. On vous attend. »

Peu à peu je reconnais les lieux. Nous nous dirigeons vers l'endroit où, il y a une trentaine d'années, se réunissait notre bande de jeunes littérateurs. Le sentiment est bizarre. Sur le terrain vague qui s'ouvre devant nous se trouvait jadis une école, alors toute neuve. « Eh bien, c'est vrai : si l'on me demandait qui je suis, je répondrais, 'un quiconque' ; si l'on insistait, je dirais, 'un sorcier' ; si l'on s'obstinait davantage, je dirais, 'un quelconque'. Qu'est-ce que ça voudrait dire ? Ça voudrait dire que je suis 'un quelconque sorcier quiconque'. » Ed s'arrête, me pousse contre le mur d'une petite maison en ruine lève une main tremblante et me siffle entre les dents « Si tu n'arrêtes pas je te casse la gueule ! » Un frisson glacial me traverse depuis la nuque jusqu'aux talons, mes jambes se mettent à trembler. « Je suis un sorcier. Tu es un sorcier. Elle est une sorcière. Nous sommes des sorciers, » je dis. Le poing d'Ed part, mais il se fige à mi-

chemin. Par-dessus son épaule, j’aperçois à l’autre bout du terrain vague la grosse tête aux cheveux blonds ondulés d'un garçonnet qui hurle en nous faisant des signes :

– Hé, vous là-bas, arrêtez les conneries, on vous attend.

Nous traversons le terrain vague pour rejoindre le même.

*

Ibn Maidala Raména, dite Imma, a une tête de vieille juive conteuse aux cheveux blancs clairsemés, aux grands yeux globuleux d’un vert délavé, avec un grand nez busqué, et une grande bouche tombante – une figure à pisser de rire ou à te glacer le sang. Elle est grosse mais sa chair est flasque, ses joues s’affaissent comme deux bourses évidées à l’image des bajoues d’un vieux bulldog. Elle nous reçoit en nous disant « Que Dieu soit avec vous, » et nous voyant embarrassés, ajoute « Ne me demandez pas lequel, » après quoi, nous invite à nous taire. Elle met un chaudron rempli d’un liquide trouble à côté d’un samovar qui palpite sur un braséro aux reflets étranges au milieu de la pièce. Nous lui disons qu'on n'a pas envie de boire ni de manger. « Vous ai-je demandé quelque chose ? » rétorque-t-elle. Ed lui répond que le silence ne lui appartient pas ni maintenant ni jamais. Elle le traite de raciste et lui souffle en plein visage une fumée

dense et verdâtre qui lui pique méchamment les yeux. Il les frotte avec colère et le même éclate de rire. Imma le fout dehors et lui claque la porte derrière. Une odeur bizarre commence à remplir la pièce. Imma demande à Ed s'il connaît sa fille. Il lui répond que non. « Tu mens, » lui dit-elle avec un sourire fourbe qui laisse voir une horrible denture. « Ecoutez, » l'interpelle Ed, mais à ce moment-là, le liquide se met à bouillir et un sifflement puissant remplit d'un coup la pièce. « Ce n'est pas un liquide que je fais bouillir là, c'est de la joie. » Le même passe sa tête par la fenêtre et la hoche en signe d'acquiescement.

– C'est de la joie qu'elle vous brûle.

– Brûler et bouillir, ce n'est pas la même chose, dit Ed.

– Si ce l'était, pourquoi seriez-vous venus jusqu'ici ? le raille le même.

– Je ne comprends pas, je dis.

– La compréhension c'est pour la fin, me répond le même.

– Au début c'est le tâtonnement, dit Imma. Servez-vous des gâteaux. » Elle nous tend un énorme plat rempli de rugelach. Ma grand-mère du côté de ma mère en faisait souvent sans jamais arriver à les rendre mangeables. Ceux d'Imma ne sont pas meilleurs. Ed refuse d'en prendre. « Ne fais pas d'histoire, » lui dit Imma tout en remuant de son doigt le contenu bouillonnant du chaudron, « Prenez-en

quelques-uns. » Ed m'interroge silencieusement du regard. Il veut savoir s'il s'agit de se laisser piéger et de quelle façon ceci pourrait nous arriver, quelles en seraient les conséquences. Je lui dis qu'il essaye au moins un rugelach. Il s'en sert. À ce moment Imma déverse d'un seul coup le contenu du chaudron dans sa gueule large ouverte. Cela prend plusieurs secondes. Nous bondissons tous les deux. Ed est blanc comme un linge. Je devrais l'être aussi. Nous avons tous les deux les bouches ouvertes d'étonnement. Ed frissonne. « Qu'avez-vous fait ? » s'exclame-t-il. La physionomie de Maidala Raména a changé du tout au tout. La scène matriarcale vient de prendre fin. Je m'accroche.

– Je m'appelle Ibn Maidala Raména, l'on m'appelle Imma. Qui êtes-vous? Nous nous présentons maladroitement. « Que voulez-vous ? » Ed hésite, il veut en savoir plus.

– Comment connaissiez-vous notre existence ? Comment saviez-vous qu'on vous cherchait.

– Je n'en savais rien, monsieur, répond-elle. Pourquoi voudriez-vous que je le sache ?

– Parce que le coiffeur du coin était là pour nous indiquer le chemin avant qu'on ait pu le lui demander. Parce que le petit garçon nous attendait de l'autre côté du terrain vague, pour nous conduire ici, parce que vous-même aviez l'air en nous recevant de nous attendre. Comment ...

– Des gens comme vous, messieurs, arrivent toujours chez moi. Que ce soit vous ou d'autres, pour moi c'est du pareil au même. Mais pour vous répondre, sachez que dans ce bout de ville, personne, et je dis bien personne, n'a ni parents, ni connaissances en dehors du quartier. Que donc tous les inconnus qui descendent au bout de la ligne du tramway sont des individus qui me cherchent. Voilà donc comment il se fait que le coiffeur – il s'appelle Salinaud –, une vieille connaissance comme d'ailleurs tous les habitants du coin, a compris qui vous étiez et ce qui vous amène. Pour ce qui est du même qui vous attendait, c'est qu'il y est toujours sur mes ordres. Il y attend tous ceux qui me cherchent. Je lui donne bonne paye. Quant à la façon dont je vous ai accueilli, vous la comprenez maintenant. Voilà donc. Autre question ? » Ed se tait un moment. Puis il demande :

- Qui sont ces gens qui viennent vous voir ?
- Des gens comme vous, monsieur, je vous l'ai déjà dit.
- Et pourquoi vous et pas quelqu'un d'autre ?
- Pour la même raison que vous-même, monsieur.
- Qui êtes-vous donc ?

À ce moment précis, la vieille a une poussée brusque de nausée, reprend le chaudron et y dégueule tout ce qu'elle venait de boire. Une fumée dense, impénétrable remplit la pièce et nous faillons perdre connaissance. Quelqu'un me pince le bras et j'entends la voix du même me dire : « Tiens

bon l'ami, ne fais pas le con ! » Au terme d'un long moment la chambre s'éclaire à nouveau. La sorcière a changé de visage : elle semble avoir rajeuni bien que les rides lui creusent davantage le visage. Sa complexion olivâtre a viré au violacé et une moustache à peine perceptible vient de lui pousser. « Ce n'est plus la peine maintenant de poser des questions inutiles, » dit-elle. « D'ailleurs, et vous le savez bien, la démocratie ce n'est que le libre arbitre, et le libre arbitre c'est moi. À quoi donc servirait-il que je vous donne matière à réflexion ? De toute façon, réfléchir c'est une maladie grave... très grave. Je vais pourtant vous expliquer quelques petites choses. »

La pièce est maintenant remplie d'une terrible puanteur. C'est une odeur de vieille chair, quelque chose de répugnant et d'ineffable qui infiltre les coins les plus obscurs de la bicoque, les fissures des murs, s'accroche aux vêtements, à la peau même. J'essaye de m'échapper à la torpeur qui me gagne, mais la pièce se met à tanguer comme pour brouiller toutes les pistes de retour. Elle se métamorphose imperceptiblement, change d'aspect pour devenir boudoir, cuisine, salle de bains, terrasse, chiottes, couloir, tout ceci en un tourbillon envoutant. Je rêve ou quoi ? L'aspect de la sorcière, ses habits changent eux aussi continuellement sans que j'arrive à saisir quand et comment au point de ne plus savoir si elle est ou fait semblant d'être, si j'agonise, si je délire... La puanteur m'écrase, m'étouffe ; je finis par crier au secours. Tout cesse d'un coup.

– Vous y arriverez tôt ou tard, dit Imma. Ça n'a été qu'une petite expérience, un échantillon insignifiant. Très bien. C'est fini pour l'instant. N'oubliez pas que nous ne pouvons plus nous séparer. Ecoutez-moi maintenant, reprend-elle après un silence. Tout le monde arrive chez moi ; tôt ou tard. C'est d'ailleurs pour ça que j'existe. Mon existence offre un but à un tas de gens. Il y en a pourtant quelques-uns, à les compter sur les doigts, qui se refusent d'accepter mon existence, qui m'ignorent à un tel point que mon existence devient problématique. C'est une chose désagréable, difficile à surmonter. Exister est une chose, 's'exister' ç'en est une autre. Ecoutez-moi bien, ces gens-là doivent disparaître. Voici mon offre : vous me demandez une chose, je vous en demande une autre en retour. Je vous demande la vie d'un de ces individus. C'est une jeune femme – enfin plus si jeune que ça. À l'heure convenue cet enfant vous y conduira. Une fois cette tâche accomplie, retirés dans un village perdu, vous aurez votre récompense. C'est simple, mais ce n'est pas tout. Je vous confie ce même. Il en est ainsi et il faut que ça le soit. Rappelez-vous que je le paye cher. Il sera votre compagnon. Quant à vous, dit-elle en s'adressant à Ed, êtes-vous bien sûr de ne pas connaître ma fille ? Très bien. C'est tout.

– Qui êtes-vous, demande Ed et sa voix est faible, ses yeux sont vides. Pourquoi vous montrez-vous seulement maintenant ?

– Où étiez-vous il y a presque trente ans quand je vous ai conjurée ? je demande.

– Vous auriez dû me poser cette question à cette époque. Je vous aurais peut-être pris comme apprenti ; vous auriez remplacé le môme. A vrai dire à seize ans vous étiez déjà trop vieux. Enfin, il est bien trop tard maintenant pour y revenir. Vous avez presque trente ans de retard, monsieur.

– Pourtant, je te le dis, m'interpelle le môme, c'est rare qu'on pense poser cette question. Toi, mon ami, tu m'as l'air plus éveillé que les autres.

*

Errant dans une lumière pâle, parmi les bâtisses centenaires du vieux quartier, nous essayons de comprendre ce qui vient de nous arriver. De temps en temps, penchées à quelque fenêtre qui ne laisse voir que du noir, des têtes fantasmées aux yeux écarquillés suivent notre passage. Au milieu d'une ruelle parsemée de nids de poule remplis d'eau, une vieille femme tout de blanc vêtue, au regard aveugle, un sourire figé sur le visage pétrifié, reste immobile dans une ottomane défoncée. Des franges déchirées de sa robe flottent dans le vent. Le môme lui en arrache une et lui bande les yeux. Sans changer d'expression, sans bouger, la vieille pousse un cri perçant : « Ô, lumière ! »

– C'est ça l'issue : un regard phosphorescent tourné vers l'intérieur, dit le même.

– C'est-à-dire ? je lui demande.

– C'est un truc sans 'c'est-à-dire'.

– Ils sont dangereux ces trucs, je dis.

– Allez, sortons vite de ce bordel, dit-il en m'ignorant.

Quelque part, très loin, j'entends le grincement des roues du tramway qui mordent les rails en courbe serrée.

Avec le chapeau à la cueillette d'histoires

Nous convînmes de nous séparer pour un jour. Ensuite le contrat devait s'accomplir d'un seul trait, dans une précipitation calculée et néfaste, mais concentrée et finale. Nous nous sommes donné un jour de néant. Il nous fallait les surmonter, il nous fallait oublier. Le premier et dernier matin je reçus d'Ed la lettre suivante :

Ami,

Que tu le veuilles ou non, je décide de commencer par cette invective. Ami, donc, tu n'en sais rien et moi encore moins. En des phases d'une telle impuissance, il faut sans doute se taire. Un philosophe s'exprime de la même façon ; il dit que les choses qu'on ne peut dire doivent être tues. Il y en a un autre qui prétend que la seule chose qui nous reste à faire pour que l'écorce du monde ne s'écroule serait de ne justement rien faire pour tenter son sauvetage. Il me plait d'être d'accord avec le premier et je suis à l'aise en partageant le point

de vue du second. Pourtant, en dépit de tout conseil, soit-il profond ou frivole, je ne peux m'empêcher de penser (cette lettre en est la preuve).

Notre pensée est pestiférée car elle ne fait que transformer une matière qui ne lui appartient guère ; elle est pestilentielle parce qu'elle se cache à elle-même et nous révèle l'action de se cacher. Cela nous amène à conclure que nous-mêmes avec tout ce qui est nôtre, nous nous cachons, le goût derrière la langue, la couleur derrière la rétine, l'odeur derrière le nez, toujours ainsi, de paravent en paravent ; nous avons décidé que les paravents sont trop encombrants, insupportables, criminels. Nous avons choisi la solution de facilité, mendier la délivrance en payant comptant. Nous sommes sur la voie de recevoir notre dû (le sommes-nous ?). Mais avant que nous ne sombrions dans l'acte, je veux attirer ton attention sur deux choses : D'abord qu'au lieu de nous suicider, nous assassinerons une malheureuse jeune femme. Ce n'est pas le meurtre qui me tourmente mais son transfert, l'abandon de toute lutte de survie. Ensuite, que cette lâcheté est double, car notre geste nous est imposé par d'autres, nous est instillé comme une drogue alors que toute résistance nous est a priori interdite. Nous acceptons que l'on nous apprenne à ouvrir une porte, mais nous savons déjà que de l'autre côté de cette porte les choses ne diffèrent aucunement de ce que nous

connaissons. Peut-on réellement espérer que cet autre côté soit différent ?

J'espère que ce sera ma dernière manifestation d'esprit. Je la détestais avant même que je ne la pense. C'est comme si j'étais une torche puante. Je m'horripile et je t'horripile.

A demain.

Ed.

*

Ibn Maidala Raména avait choisi comme prix de son service un crime et comme victime une jeune femme. Elle nous a chargés de veiller sur le môme tout en sous-entendant qu'il veillera sur nous. Nous ne nous sommes pas une seule fois posé vraiment la question de savoir de quelle façon nous pourrions briser le contrat. Nous l'avons appris plus tard.

Le jour d'avant *le jour final* je rencontre le môme dans la rue et nous marchons sans but. Il m'avait proposé de me faire rencontrer une sorte de cousine éloignée, qu'il disait être ni trop bête, ni trop laide. J'ai refusé.

– Ne sois pas bête, m'a-t-il dit, il vaut mieux rencontrer une belle femme en chair et en os que de penser à un cadavre. C'est obscène !

– Qu'est-ce qui est obscène ?

– Penser à une morte.

– À quelle morte ?

– À celle de demain. Allez viens.

– Quel âge as-tu ?

– Six.

– Où sont tes parents ?

– Par ici.

– Comment ça ?

– Par ici, par-là, enfin quelque part.

– Comment es-tu arrivé à...

– Toujours des questions bêtes. Je ne suis pas arrivé, tu comprends ? T'es vieux. Eh ben, t'es vieux ! Tu le reconnais ?

– Si tu veux.

– Et comment es-tu arrivé là ?

– Comment ça ? Où ça ?

– Là, là, à la vieillesse ?

Je le regarde. Je n'arrive pas à savoir jusqu'où je peux prolonger cette discussion aberrante. Je ne sais plus si j'affirme ou si je réponds, si je questionne ou si je puise dans une sagesse imaginaire. Je n'arrive pas à saisir qui est cette petite boule sautillante en train de faire le tour de ma personne, ni savoir s'il faut me défendre ou rigoler. Je ne réponds pas. Son nez pointe impertinemment en l'air. Il ne se donne même pas la peine de me fixer. Il s'éloigne, semble m'oublier, fait les cent pas en pouffant sous cape. Il a l'air de se raconter une histoire drôle. Tout d'un coup il se ravise et revient à mes côtés :

– Alors, tu sais comment ?

– C'est vrai, je lui dis.

– Quoi ?

– Qu'il n'y a pas de comment

– Allons, je t'amène chez ma cousine. Ou non, je vais lui téléphoner plutôt. On va la rencontrer quelque part.

Nous nous arrêtons devant une cabine téléphonique. Le même compose un numéro et parle en chuchotant. Nous reprenons la marche en silence. Au bout d'un temps il dit : « Si les histoires qui se racontent par elles-mêmes se racontaient à haute voix, nous pourrions tendre le chapeau, rien que le chapeau, et les cueillerions. Mais si le chapeau

était troué, tu t'imagines combien d'histoires drôles nous manquerions ? Tiens, je vais t'en raconter une. Tu veux ? »

– Vas-y.

– Il était une fois un roi. Un jour il fit un rêve étrange, Il avançait à quatre pattes, sur la berge d'une rivière à la recherche de cailloux verts. Des pierres vertes il n'en trouvait pas, mais tout en longeant la rive il tomba amoureux de la rivière. Une fée apparut au-dessus des flots et lui fit signe de la joindre. Le courant était fort et plein de tourbillons. Il s'y lança et ses paumes, et ses genoux blessés lui firent très mal dans l'eau glacée. De gros nuages noircirent aussitôt le ciel, et en peu de temps des trombes d'eau vertes inondèrent les berges et transformèrent la rivière en un grand fleuve déchainé. En fait, la couleur verte était celle de galets qui tombaient du ciel par millions. Ils disparaissaient dans l'onde furieuse et recouvrirent en peu de temps les berges et les champs. Le roi voulut alors remonter sur la rive pour en ramasser, mais la rive était boueuse et glissante et il ne put la remonter. Il replongea alors dans la profondeur des ondes et essaya d'en atteindre le fond pour cueillir les galets verts qui s'y déposaient. Il n'y arrivait pas, refaisait surface, inspirait un grand bol d'air et plongeait à nouveau. La fée riait aux éclats, « Décide-toi, lui disait-elle, décide-toi pour une fois ! » Le roi, fou de rage, sortit son poignard d'or et se jeta sur la fée. Une tache verte colora la surface des eaux et la pluie s'arrêta brusquement. Le roi se réveilla en sursauts. À sa gauche, la reine dormait d'un sommeil sans retour. Les

draps étaient tachés de sang. Ce jour-là, le roi créa l'Ordre des Vertpailleurs et fit voter une loi qui déclarait que tous les marcheurs n'auront plus le droit de chevaucher et que tous les cavaliers n'auront plus le droit de mettre pied à terre. Cette loi créa de terribles difficultés et une grande émeute s'en suivit. Le roi fut assassiné et l'Ordre des Vertpailleurs fut maudit et oublié si ce n'est que depuis on appela les condamnés à mort des vertpailleurs. Mais comme quelques années plus tard la peine de mort fut abolie, le mot vertpailleux perdit toute signification. C'est ainsi qu'on l'utilise aujourd'hui pour dire n'importe quoi. Tu vois ...

– Je ne comprends rien à cette histoire, je dis.

– C'est vrai. Mais c'est un conte quand même.

– Qui te l'a raconté ?

– Un moine l'a raconté à Imma. Un vieux moine. Il l'a rêvé. Il est mort maintenant. Tiens, la voilà !

Nous nous trouvons devant la devanture d'un petit bistrot sur une placette hissée au sommet d'une butte au sud de la ville. Depuis la placette deux ruelles pentues partent l'une vers les boyaux de la ville, au nord, l'autre vers ses faubourgs et les champs qui s'étendent à l'infini sous une mince couche de neige, au sud. Chacune des deux ruelles est bordée d'un escalier en pierre aux marches tapissées de feuilles mortes, déjà moisies et recouvertes d'une fine couche de givre. Nous nous tenons debout derrière un banc

solitaire auprès d'un arbre noir, défeuillé. En bas de la ruelle qui part vers la ville, j'aperçois une silhouette de femme qui s'avance ramassée sur elle-même, tête baissée contre le vent mordant. Je ne sais pas à quel appel étrange elle répond. Elle nous approche et je vois maintenant ses yeux d'un vert transparent qui me guettent tout en m'ignorant. Encore plus près je distingue quelques cheveux blancs perdus dans la masse épaisse de sa chevelure noire, ramassée vaguement en un chignon lâche. Elle doit avoir une trentaine d'années, peut-être plus. Elle nous salue et se présente. Elle s'appelle Sœrenne. Il me semble l'avoir déjà rencontrée mais je n'arrive pas à savoir ni où ni quand. Je ressens un malaise qui ne me lâche plus. Nous rentrons dans le troquet aussitôt plongés dans une chaleur bienfaisante. Face à face devant un cognac et un morceau de sucre – pour Sœrenne et moi – et un chocolat chaud – pour le même, Sœrenne reste silencieuse mais je devine sur ses lèvres un sourire imperceptible qui ne la quitte pas. Elle doit voir devant elle un individu mal à l'aise la regardant d'un air perplexe, la bouche entrouverte et dont la paupière droite est secouée par un tremblement nerveux. Je m'emploie à la persuader que notre rencontre n'a pas de sens ni d'issue, que je m'en veux d'avoir suivi aveuglement le bon vouloir du même. Puis je réalise qu'elle aussi pourrait avoir été entraînée ici par le même malgré elle. Je bafouille quelques mots d'excuse et me tais. Cette fois-ci, elle sourit ouvertement. « Comme vous êtes drôle, » me dit-elle, « on dirait qu'on se connaît. »

– Je ne suis pas drôle, je ne suis que confus, bêtement embarrassé. Et non, je ne vous connais pas.

– Comme vous-êtes drôle quand vous êtes embarrassé.

– Ce que vous appelez drôle ce n'est que du ridicule.

– Pourquoi voulez-vous à tout prix être ridicule ?

– Je ne veux rien, je ne veux rien du tout, je ne manifeste aucun désir.

– Et pourquoi ne manifestez-vous aucun désir ?

– Parce que j'en suis incapable. C'est une chose qui... Je veux dire que je n'arrive plus... Que je ne demande plus. Pourquoi êtes-vous là, pourquoi venez-vous vers moi ? Vers qui venez-vous ? Que voulez-vous ?

– Je suis là comme vous même. Pourquoi êtes-vous ici ?

– C'est votre cousin, c'est-à-dire...

– Quel cousin, lui ? demande-t-elle en pointant du doigt le même. Motzo ? Il n'est pas mon cousin.

– Tu t'appelles Motzo ? je demande.

– Oui, dit-il, Motzo le sorcier !

Je suis mal. Pourquoi me suis-je laissé piéger par le même ? De quel droit je m'amène, ici, quelle force me

pousse à parler à cette femme ? Elle est tellement autre, tellement distante...

– Il n'est pas votre cousin ?! je m'exclame.

– C'est ce que je lui ai dit, dit le même, mais qu'est-ce que ça peut faire !?

– C'est vrai, je balbutie, quelle importance ça peut avoir ? Quelle importance ?...

– Tu dis donc n'importe quoi, le même, dit Sœrenne en soulevant ses beaux sourcils arqués.

– Jamais, réplique Motzo, jamais de jamais ! Je fais toujours des efforts pour donner du poids à mes paroles. Il m'arrive de ne pas réussir. J'aurais bien aimé que tu sois ma cousine, alors j'ai fait comme si. Ça m'embête que tu ne le sois pas. Ce n'est pas marrant d'avoir l'air con.

– Hier soir, dit Sœrenne en se tournant vers moi, il m'a arrêtée dans la rue et m'a supplié de lui faire une faveur. Avec sa petite moue je n'ai pas pu la lui refuser. Il voulait que je rencontre son cousin. Il est beau mon cousin, il m'a dit. C'était marrant et j'ai dit oui.

– Et pourquoi tout ça ? je demande au même.

– C'est sans pourquoi, me répond-il.

– Un vrai despote, dit Sœrenne.

– Tu sais, lui dit Motzo, si on n’essaie pas d’arranger les choses, ce sont les choses qui nous arrangent. C’est aussi simple que ça. Allez, il faut que je m’en aille maintenant. À demain, me dit-il en s’éloignant.

Sœrenne me sourit vaguement. Nous regardons tous les deux un moment la petite place toute vide, recouverte de feuilles jaunes, déjà moisies.

– L’après-midi, la place est vide, c’est le début de l’hiver, vous êtes seule, sans raison, sans suite...

– Ça fait très Tchekhov...

– C’est du Tchekhov ! Croyez-moi.

– Vous ennuyez-vous tant dans la vie ?

– Voulez-vous que je vous raccompagne ?

– Où ?

– N’importe, où vous voulez.

– Je vais rentrer chez moi.

– Très bien.

– De quel droit entrez-vous dans ma vie ? m’interroge-t-elle.

– Dans votre vie ?

- En bas, au bout de la rue nous nous dirons au revoir.
- Comme vous voulez.
- Et nous ne nous reverrons plus jamais.
- Comme vous voulez. » Elle se lève. « Vous venez ?
- Je vous suis.

Un individu bizarre nous croise à la sortie du bistrot. Il porte un chapeau noir à larges bords qui ne cachent qu'à moitié ses yeux globuleux d'un vert sale. Il nous ignore. Sa vue me glace, j'ai comme un pressentiment, une sensation ineffable qui me projette dans un avenir nébuleux mais proche. Je suis à la poursuite d'une image que je n'arrive pas à déchiffrer.

– Me permettez-vous de regarder juste une fois votre paume ? me demande-t-elle.

- Ma paume ?
- Oui.
- Non.
- Avez-vous peur ?

– Vous pouvez l'appeler comme ça. Mais ce n'est pas de la peur.

– ...parce que quelque chose me dit, poursuit-elle, que...

– Que je tente le diable !

– Oui, que vous tentez le diable.

Nous descendons la ruelle pentue qui mène vers la ville. La ruelle est déserte. Sœrenne m'a déjà oublié. Je l'oublie aussi. Je n'arrive pas à me défaire de l'image de l'individu que nous venons de croiser. Après un long silence Sœrenne se tourne vers moi.

– Nous nous connaissons peut-être, me dit-elle.

– Nous sommes-nous déjà rencontrés ?

– Ne le croyez-vous pas ?

– Je crois. Je crois à tout. Tout est possible.

– Et ça ne change rien ?

– Est-ce que ça doit changer quelque chose ?

– Je ne sais pas. Peut-être bien que nous nous sommes connus dans un passé reculé.

Nous venons de finir la descente. Un vent froid s'engouffre dans la masse noire de ses cheveux et nous fait baisser la tête. Je relève la mienne et je regarde son profil. Il me semble tout d'un coup familier. Sa voix ne m'est pas inconnue. Étrange dessein. Ses yeux verts, ses cheveux épais,

sa silhouette fine que l'on devine sous le manteau qu'elle serre des deux mains contre son corps, sa démarche légèrement sautillante, sa façon de me questionner en élevant ses sourcils expressifs, son nom peu courant, tout ceci me semble resurgir d'un passé déraciné et oublié depuis longtemps.

– Vous savez, je ne me suis pas toujours appelée ainsi, me dit-elle.

Je voudrais la serrer dans mes bras, m'y perdre, nous perdre tous les deux dans un avenir sans fin, sans lien avec rien et personne. Arrêter cette fuite de malheur. Trahir la promesse, oublier Ed, oublier la sorcière, courir avec elle par champs et montagnes, par les vallées verdoyantes le long des rivières, sur des plages dorées sans fin. Je me sens vieux, je suis recru de fatigue. Je sais ! Je sais qui était l'individu aux yeux exopthalmiques vert sale, au chapeau noir à larges bords. C'était Imma. Je ne pourrai plus me libérer du sortilège qui me poursuit et m'envoûte. Je regarde autour, Sørenne n'est plus là. Elle disait vrai, nous nous connaissons mais je ne sais pas d'où ni depuis quand. Des souvenirs sans nom s'entrechoquent dans mon esprit avec un tintamarre menaçant.

Vague rivière d'un mince sourire

Éloigne-toi. Il est allongé tout habillé dans le lit défait. Il fourre son pouce et son majeur dans la poche gauche de son pantalon et en sort le briquet. C'est un pantalon noir, tout rappé. Il allume une cigarette. *Éloigne-toi.* La fumée serpente autour de son visage, lui rentre dans les yeux qu'elle embue de larmes. Il les ferme et frotte longuement ses paupières. Des pensées sans contours lui traversent l'esprit comme des météores. Il entend des bruits confus, des voix brouillées qui se perdent dans le noir. Chaque son creuse une trace mystérieuse, chaque phonème lui semble raconter une énigme sans qu'il puisse le lier aux phonèmes qui le précèdent ni à ceux qui le suivent. La peur fleurit dans chacun comme si elle voulait s'en défaire, s'en libérer. Il écrase le mégot dans un cendrier de fortune et s'apprête à allumer une nouvelle cigarette. Le briquet s'est égaré dans les plis des draps. Il le dénêche au bout de son pied, l'attrape avec ses orteils et le ramène à portée de sa main. Il fume à la chaîne depuis des heures. Le silence s'épaissit au fur et à mesure. Les traces mystérieuses des sons, les énigmes des phonèmes, le sens de tout ce qu'il ne comprend pas lui semblent

maintenant inscrits dans du roc, mais ce roc est recouvert d'une voile impénétrable qu'il tente en vain d'attraper et de déchirer.

Il voit la rue vide, il s'imagine tout seul dans la grande ville. Il se demande s'il a peur de tout laisser tomber. *Eloigne-toi*. À qui parle-t-il ? À celle ou à celui qui le poursuit. Qui le poursuit pourquoi ? Est-ce le poursuiveur qui lui fait peur, ou alors c'est son incapacité de le pressentir ? Il se remet d'aplomb en poussant de la main droite. Il se pousse vers ailleurs. S'éloigne. *Qui s'éloigne ?* N'arrive pas à savoir. Il pousse ou se pousse. Ça l'inquiète. Ça le trouble. L'angoisse le noircit. Il bronze très lentement, mais visiblement. Ses poils se hérissent. Ses yeux s'ouvrent largement, grandissent. Leur blanc blanchit, retrouve la teinte bleuâtre des yeux des enfants. Ses cheveux sont comme raidis par le sel, comme pimentés de sable. Ses pommettes se font plus saillantes. Ses ongles prennent une teinte ivoire. Ses mollets et ses cuisses ont pris du muscle, ses muscles vibrent. Des ruisseaux de sueur tracent de chemins sinueux depuis ses tempes jusqu'à son menton proéminent et tombent en lourdes gouttes sur sa poitrine dénudée. Ses veines palpitent. Il brûle, se brûle. Il creuse, se creuse. Chaque inspiration est un labeur d'incrustation. Chaque expiration est une libération interdite. Il ne respire presque plus. Il pousse. *Eloigne-toi*. Il bronze. Ses cheveux sont gris, presque blancs.

C'est le dernier soir. Ed se sent fondre sans laisser de trace, disparaître en silence ; quelque part, distant mais

inévitable, s'érige devant lui l'Échec. C'est une image sans dimensions, inerte et transparente. Comme c'est bizarre, il a peur. Une peur sans fond, paralysante. En se concentrant il perçoit les frissons qui parcourent sa peau par vagues. Un tremblement irrépessible s'empare de ses doigts, sa paupière droite se met à battre, sa bouche s'est asséchée, son diaphragme se serre en un nœud douloureux au niveau du plexus solaire et lui coupe le souffle. L'image de l'Échec grandit sans fin, déborde son enceinte corporelle pour l'englober, il y sombre en suffocant. Ce n'est plus une image, c'est son univers avec sa propre inertie, c'est son impuissance bien réelle, ni transparente ni inévitable ni bizarre. Pourquoi lui faut-il généraliser ? Pourquoi invoquer l'Échec majuscule alors qu'il ne s'agit que de cet échec-ci, fût-il son dernier, fût-il irrévocable ? *Un trou n'est pas un trou car il n'a pas de substance. Nous-mêmes ne sommes pas nous-mêmes car si on l'avait été nous ne nous poserions pas la question de savoir si nous sommes. Qui alors nous empêche d'être, qui nous révoque ce droit ? Je n'arrive pas à rompre, rompre avec moi-même. Ce qu'il y a hors du dehors n'est pas moi. Moi en tant qu'objet qui se regarde, en tant que ce que je vois en me regardant, qui suis-je ? Me voici une coquille translucide dépourvue de désir, d'intelligence, de volonté. Je ne suis peut-être que la lueur d'un bateau sur une vague rivière d'un mince sourire. Non, je ne suis pas cette créature chimérique ! Je ne suis pas une illusion ! Non je dis ! Je ne suis pas une aberration logique. Je ne suis pas une aberration mythologique. La beauté qui se plait dans la laideur, cette*

inconsistance du regard, rusée et névrotique, que je pose sur moi-même, je l'accepte, je la désire et la renie, je la méprise et je l'aime, je la dédaigne et la cultive..., ma laideur. Ce dernier soir-ci, sans désir ni volonté, Ed quitte la tiédeur moite des draps crasseux et jaunâtres, parcourt deux fois la longueur de la chambre, entre dans la salle de bains. Le miroir brisé qui l'y accueille le fait entrevoir plusieurs portes entrouvertes. Pour qui ? Il retourne dans la chambre, y fait encore les cent pas puis pénètre à nouveau dans la salle de bains, en ressort. Il voudrait s'accueillir lui-même, se serrer dans ses propres bras, sentir leurs muscles, ses muscles qui commencent à gonfler comme s'ils se remplissaient de la sève de l'action. Il se voit ouvrir la porte de sa chambre et déboucher sur une grande voie, sa voie, celle qu'il est en train de dérouler. N'y a-t-il qu'une seule porte, qu'une seule voie ? S'accueillir. Se donner une raison de joie et de force. Ça ne tient qu'à lui. C'est la dernière occasion qui s'offre, qu'il s'offre. S'offrir l'occasion qui s'offre. Accepter, accueillir l'offre qui s'offre, c'est-à-dire donner son accord plein et responsable. S'accueillir c'est accueillir l'offre. Il retourne dans la salle de bains, se regarde dans le miroir brisé, il y voit des portes entrouvertes. Comment faire ? Que faire ? Il bronze. Il creuse. Il se creuse. Il brûle. Se brûle. À nouveau dans la chambre, les murs lui semblent se resserrer, encastrent sa poitrine. Se rendre. Se rendre heureux. Par lui-même. Seul. Seulement une fois. Là, maintenant. Une dernière tentative. Il pousse. Il se pousse. En poussant il

s'approche, s'éloigne. *Eloigne-toi ! Toi qui me pousSES, éloigne-toi.*

Maintenant, tout de suite. Vite. Il s'embrouille, se précipite, se perd. Il se creuse. *Un trou n'est pas un trou car il est immatériel. Voilà ! Quoi ? Combien y-a-t-il de glaces ou de portes ?* Il retourne dans la salle de bains. Il en fait un inventaire halluciné : la chaîne de la chasse d'eau, le miroir brisé, les carreaux en faïence vert pâle, une serviette mouillée tombée par terre, le lavabo. Il arrache la chaîne de la chasse d'eau et la fourre dans la poche de son pantalon noir rappé. Il a un dessein, un plan pour se rendre heureux. Pour s'offrir l'offre qui s'offre. Ses muscles vibrent, durcissent. Il les sent, ils lui obéissent. De retour dans la chambre il allume toutes les lumières. Les murs nus l'approchent puis s'éloignent, l'approchent et s'éloignent. De grosses gouttes de sueur lui rentrent dans les yeux. Il frotte ses paupières. Il a chaud, puis froid. Il lui semble s'élever, il n'arrête pas de s'élever. Il s'élève vers l'offre, il lui faut s'en saisir. Elle est sa première et dernière chance de bonheur. Elle l'attend. Il revient dans la salle de bains. La glace brisée reflète un trou, ou alors une porte, une porte-trou. Il en voit plusieurs. *Combien y'en a-t-il ?* Les carreaux en faïence vert pâle reflètent des images troubles qui jouent sous les yeux. Il n'arrive pas à stabiliser son regard. Le coin d'un carreau cassé est prêt à s'en détacher. Il l'arrache et le serre dans la main. Un petit éclat vert de faïence. Dans un placard de la chambre il prend une grande casserole et son couvercle. De retour dans la salle de bains il remplit à moitié la casserole au

lavabo. Il porte son regard sur la glace. Il est ratatiné, presque vieux. Il est brisé en de multiples répliques inachevées de lui-même. Chacune exprime angoisse et aliénation. Ses cheveux sont gris, presque blancs.

Il éteint la lumière et retourne dans la chambre. Il passe la longue chaîne de la chasse d'eau par l'une des oreilles de la casserole et par celle du couvercle et en fait un nœud. Puis il double le nœud. Il faut que ce soit un nœud solide car il doit se rendre heureux. Il retient sa respiration.

Il lui faut effacer l'inconsistance rusée, névrotique de son regard, récuser la paupière étrangère prête à s'ouvrir sur le désastre. *Éloigne-toi ! Là, maintenant.* Dans sa main gauche il serre le petit éclat vert de faïence. De la main droite il attrape le bout libre de la chaîne puis il double l'emprise avec sa main gauche tout en serrant l'éclat vert. Ses muscles s'en réjouissent. Il écarte les jambes, plie les genoux, penche en avant son buste, tend les bras réunies légèrement vers le bas. C'est la position d'un lanceur de marteau. Il commence à tourner lentement sur lui-même en prenant appui sur une jambe. Au début, quelques gouttes d'eau aspergent le parquet. Les moulinets deviennent ensuite de plus en plus rapides. La casserole virevolte maintenant au-dessus de sa tête. La force centrifuge le porte vers un des coins de la pièce. La casserole frappe les murs. Des bouts de plâtre tombent par terre. Il tourne de plus en plus vite. Son corps se contorsionne, se brise, se redresse. La casserole démolit maintenant les deux murs à grand fracas en aspergeant d'eau

toute la pièce, rebondit, lui meurtrit les épaules, lui blesse le visage. Ses poignets se heurtent contre les murs, s'écorchent, saignent. Il tourne et la casserole virevolte au-dessus de sa tête. Il est ratatiné, presque vieux, ces cheveux sont gris, presque blancs. Il perd conscience et s'écroule par terre. Sa main gauche est toujours crispée sur l'éclat de faïence verte. Un liquide transparent et huileux suinte de ses écorchures. Il rêve.

*

Ils montent tous les deux la petite pente d'une rue latérale. L'aube déverse des nuances phosphorescentes de bleu. À une dizaine de mètres une petite foule est attroupée devant une échoppe d'où ils voient sortir une main dégoulinant de graisse. Elle distribue de prodigieux beignets fumants, saupoudrés de sucre. Les vapeurs montent en volutes chaotiques, irréelles dans le froid de verre. Les deux hommes s'arrêtent confus à quelques pas de la foule qui crie, maudit, se bouscule pour atteindre les beignets tendus par la main graisseuse. C'est la main d'une femme obèse qui se tient debout auprès d'un grand bac de friture derrière une trouée dans le mur concave au coin d'une autre rue. Sur la droite de la trouée une brèche verticale à peine assez grande pour servir de porte s'ouvre sur des ténèbres. L'un des deux hommes s'y enfonce et disparaît. Quelques secondes plus

tard sa tête apparaît à une autre fenêtre, au deuxième étage. Les deux hommes se regardent.

– C'est un cimetière de vieilles fripes ici, crie celui penché sur le rebord de la fenêtre, viens voir. Son visage est épanoui en un sourire heureux d'enfant. L'homme dans la rue reste immobile ; son visage exprime la rage, une rage d'impuissance. « Viens, monte ! On dirait qu'il y a eu toute une armada de femmes charmantes qui ont laissé ici leurs fringues. Allez, monte ! » L'homme d'en bas le regarde, se tait, ne bouge pas. Ses yeux reflètent un début de folie.

– Tiens, attrape ! Une profusion de nippes multicolores commencent à se déployer dans l'air, s'ouvrent tels des parachutes, flottent un moment en révélant de fastueuses robes en satin broché d'or ou d'argent qui bruissent en valsant, des caracos en surah ou mousseline que le vent emporte, des shalvars en pongé de soie que les courants montants gonflent et agitent au-dessus de la foule mesmémisée, mais aussi des fringues criardes en jute grossière qui tombent tout droit et se ramassent sur elles-mêmes sur le macadam avec des flops mats et frustes. Le spectacle a éveillé les instincts de la masse qui se détourne des beignets et s'affaire maintenant surexcitée parmi les tissus éparpillés sur le trottoir et au milieu de la rue, les touche, les renifle en souriant bêtement avec dans les yeux l'éclat de la concupiscence. Les deux hommes ne se regardent plus. Celui d'en bas s'arrache brusquement à sa rigidité et se mélange à la foule. Halluciné parmi les piles de

taches colorées, il soulève telle robe, tel caraco, les caresse, s'en recouvre le visage, s'imprègne de leurs odeurs, les relâche, en prend d'autres en s'éloignant dans le labyrinthe de couleurs et d'effluves.

Chaque habit que sa main a effleuré prend forme, se détache du bitume. De femmes s'incarnent dans chaque robe, dans chaque caraco, dans chaque shalvar. Ce sont des femmes en chair et en os, brulantes, fières, nobles. L'homme s'immobilise à nouveau. Les femmes l'ignorent, leurs regards le traversent comme s'il n'existait pas. Il se ratatine, il est presque vieux, ces cheveux sont gris, presque blancs. « Et alors ? » lui crie l'autre, la tête suspendue par-dessus le rebord de la fenêtre.

Le ballet insolite continue ; c'est un ballet immobile chargé d'une tension explosive ; la chair sensuelle s'offrant au bon désir du premier venu, s'épanouit dans la rue comme une avalanche de jouissance, mais personne ne l'approche, les gens saisis d'une crainte affolante prennent leurs jambes à leur cou. Lui seul reste figé sur place. L'homme à la fenêtre se penche davantage vers l'extérieur et accroche à un clou fiché dans le mur lézardé une pancarte jaune où l'on lit *Boutique d'Amour*. Il se retire ensuite et réapparaît dans la rue maintenant déserte. Il se hâte d'arranger les plis de quelques robes tièdes maintenant, adresse des compliments galants, s'attarde davantage auprès d'une silhouette plus imposante que d'autres, caresse ses joues et ses épaules

dénudées, embrasse des jambes élancées, lisses comme l'ivoire.

Les femmes ont disparu, laissant derrière elles les tissus s'affaler inertes sur le dallage. Les tissus disparaissent eux aussi. Il ne reste que la foule qui se bouscule vorace devant la lucarne à beignets. Il ne reste que la peur, le doute, l'affolement. Ratatiné, plutôt vieux, il a les cheveux gris, presque blancs. Il dort recroquevillé dans une flaque d'eau dans un coin de la pièce. Il rêve. Il continue à rêver.

Non, il s'était dit

Un liquide transparent et huileux suinte de ses poignets écorchés.

Je te vois, je te vois arriver et je crois savoir où tu veux en venir. Je crois, je sais... je n'ose pas ; t'es bien grande pour ton âge, quel âge as-tu ? Trois, quatre ans de moins que moi ? À notre âge c'est une sacrée différence. Merde alors, tu me chercheras, tu me trouveras, tu voudras de moi et tu me prendras. Mais pourquoi ? Qui suis-je pour que tu me désires, pour que tu me regardes même ? Dis-moi qui suis-je et pourquoi ?

– Ed, tu connais la rue des Parfums ?

Bien sûr que je la connais. J'y passe presque tous les jours. Mes grands-parents habitaient à deux pas. L'été j'y allais acheter du bortsch au sous-sol d'un petit immeuble couleur ocre. Le meilleur bortsch qui soit. La dame ne demandait qu'un sou par mesure. J'en prenais plusieurs gorgées à la bouteille en la ramenant à la maison. La rue des Parfums, je la connais. Mais qui es-tu ? Comment se fait-il que

l'on se rencontre chaque fois? Dis-le moi, dis-le moi, là, tout de suite. Eh, fille, femme, je ne suis qu'un gosse. Le gamin irrémédiable.

– Ed, réveille-toi. Il faut y aller. Les rêves c'est pour après. Allez, debout, il est tard.

La rue des Parfums. La fille que j'aime y habite. Souvent, je l'accompagne chez elle le soir. Sur le pas de sa porte je l'embrasse...

Qu'on s'en aille ? ! Imberbe et fruste. Me voici. Et voici qu'elle me fait une offre. Une offre qui s'offre. Une fille. J'ai vingt-trois ans, tu en as dix-sept. Veux-tu vraiment de moi ? Après tout ce temps ?

– Alors, tu connais cette rue ?

– Oui, très bien, je connais très bien cette rue, pourquoi ?

– Veux-tu m'accompagner jusque là-bas? Je voudrais la revoir.

Si je veux? Me voici largement ouvert, ouvertement ouvert, serré comme une coquille, étanche et mesquin comme la peur. J'ose espérer ? Vas-tu m'inviter là-haut, chez toi, va-t-on s'embrasser, appuyés contre un arbre ? J'ai peur, je suis mal à l'aise. Tu me quitteras, bien sûr.

– Je veux bien.

– On y va à pied ?

A pied jusqu'a la rue des Parfums ? Ça prendra une heure. Il faut traverser toute la ville. Que va-t-on se dire pendant tout ce temps ? J'aurais l'air d'un con.

Ils se trouvaient dans le quartier des jardins. Un quartier reculé encerclé par un immense parc qui envahissait la ville comme des langues sombres de mer. Il s'y engouffrait des fois et dans l'obscurité épaisse il attendait le miracle de l'approche. L'approche était toujours la même, toujours une main, une onde. Ça sentait l'automne, ça sentait l'hiver.

Ces odeurs inhabituelles qu'on ne se rappelle jamais et que l'on reconnaît toujours. Je sais que je rêve. Qu'est-ce que je faisais avant de rêver ? J'étais un insecte immobile. Je sais, je sais que c'est une histoire chinoise. Elle est vraie pourtant. Oui, je sais que je rêve et pourtant je n'arrive toujours pas à t'attraper et te vivre, te pétrir. Voilà mon frère qui a disparu et que l'on cherche, on traverse des pays, on change de planète, on change d'univers et mon frère n'est toujours pas là... Et puis cette femme qui nous regarde avec mépris et qui nous pousse : « Ne vous arrêtez pas », nous dit-elle, « il faut continuer » et le père qui s'arrête pour la première fois et renonce et dit : « À quoi bon. Ça fait trop longtemps qu'il n'a plus donné de signe de vie. » Il n'ose pourtant pas dire ce qu'il craint ou dont il est sûr. Nous voici arrivés au bord d'un précipice. Une rivière s'y jette. Nous nous y arrêtons et mon père dit : « À quoi bon ? ». Je n'arrive pas en croire mes oreilles, je ne peux m'arrêter, je ne peux croire que mon frère a disparu sans trace. Il me faut le retrouver même mort, le

voir fût-il inerte dans la boue. Il me faut savoir. La femme, belle et nue, nous laisse en arrière en nous jetant un regard dédaigneux. Elle approche le bord de l'abîme. Son pied accroche une racine et elle s'étale de tout son long sur les cailloux pointus. Ses bras et son buste se trouvent suspendus au-dessus du gouffre. Ce n'est que la mince racine vrillée autour de sa cheville qui la retient. Elle pousse des cris barbares. Des écorchures profondes qui offensent son corps de déesse suintent des perles de sang. Nous nous précipitons, l'attrapons par les chevilles et par la taille, la remettons debout. Son regard a changé. Elle nous sourit avec gêne, puis semble nous oublier et s'éloigne comme si nous n'existions plus. Il nous semble qu'elle est aux aguets, qu'elle cherche quelque chose ou alors elle fait semblant pour effacer au plus vite son impuissance devant l'abîme et son horreur. Voici qu'elle commence à chanter un hymne à la gloire de la gloire, qu'elle se retourne et en courant se jette dans nos bras secouée de sanglots et gémissements. Je sanglote avec elle au point de ne plus pouvoir respirer. Nous retournons sur nos pas. Nous abandonnons notre petit frère à jamais égaré et la femme chante, nue et ensanglantée. Je sens sa bouche, son haleine des forêts, je sens son sein, son ventre chaud, la protubérance de son mont de Vénus, le serrement de ses cuisses, je sens ses mains qui ne m'empoignent pas. Dans l'immensité du parc plongé dans la nuit automnale je sens sa tristesse et sa gloire alors que nous approchons la rue des Parfums. Puis je me réveille. Non, je n'ose pas, je ne peux pas, je ne veux pas le croire : cette fille, cette femme, m'approche-

t-elle depuis la rue de mes souvenirs, m'invite-t-elle, me désire-t-elle ?

– Ed, es-tu avec moi ?

– Je le voudrais bien mais c'est facile à dire. J'y vois des obstacles mortels.

– Laisse tomber, viens.

Facile à dire. Depuis la bouche jusqu'aux orteils, jusqu'aux ongles – ces défenses mystérieuses –, depuis la nuque jusqu'aux fesses rebondies, depuis le nombril jusqu'au sexe palpitant, je la vois, je la sens. Quelle est cette bataille, ce combat perdu d'avance ? Pourquoi ne m'y adonne-je corps et âme ? A quoi bon continuer ? Pourquoi me regarde-t-elle à nouveau avec cet air de mépris ?

La rue des Parfums est vide. Il est tard la nuit. Il n'y a aucun bruit. Devant sa porte elle lui montre l'escalier en colimaçon, une spirale étroite vers ce point culminant.

– Tu viens ?

Non, il s'était dit. Non, je ne viens pas.

*

Je te vois, je te vois arriver et je crois savoir où tu veux en venir. Je crois, je sais, je n'ose. Es-tu à moi ? Es-tu moi ?

Viens-tu vraiment me prendre, m'emporter ? T'offres-tu à moi âme, à mon corps ? Me veux-tu, me désires-tu ? Qui suis-je pour que tu me veuilles, pour que tu me choisisses ? Qui suis-je et pourquoi ? Ses doutes déferlent sur ses maigres certitudes. Une pensée, un rêve d'enfance tiennent tête un moment à leur ressac mais sont aussitôt submergés. Je suis la petitesse et l'impuissance. Comment veux-tu que je t'accueille et te laisse prendre racines ? J'ai peur et je suis las.

Il est aux confins de l'immense parc dont les coulées de verdure infiltrent les ruelles, s'agrippent aux murs des maisons telles des coulées pétrifiées de lave. C'est comme une drogue que de me laisser porter par toi, imaginer et vivre ton triomphe, te pétrir et sentir ta sève. Une idée. Je n'y crois pas, je ne veux pas y croire, je ne veux pas te laisser m'envahir et prendre ma place. Car quelle place prendrais-tu ? Un bout de rien du tout, un espace vide. C'est l'automne, c'est l'hiver, les deux à la fois, un enchevêtrement que l'on ne reconnaît jamais et dont on se rappelle toujours. Le prince méchant a tué l'oiseau fabuleux Qsin-Qsin et a caché son complice dans son plumage. Je t'ai reconnu tout de suite. Ton complice a arraché le plumage poignée après poignée et t'a abandonnée. Alors l'on a cerclé ton crane d'un feuillard de fer que l'on a serré si fort que ton crane a éclaté en six morceaux d'acier et les six morceaux d'acier étaient en fait six boîtes de conserves de sardines et on a mangé les sardines qui étaient pansues et belles... Oui, je sais que je rêve. Mais que m'importe que je rêve ou non ? Voici cette sacrée pensée qui m'excite et me charme, qui veut que je lui donne cours pour

embellir l'univers. Je ne le veux pas. A quoi bon ? Pourquoi persister ? Pourquoi ne pas arrêter de commencer ? Je te vois, je te vois arriver et je crois savoir où tu veux en venir. Quel âge ai-je ? J'ai quitté cette ville depuis des années et m'y voici de retour, gamin irrémédiable. Mon ami, grand et beau est à mes côtés. Que me veut-il, que peut-il bien me vouloir ? Qui est-il ? Nous parcourons les faubourgs en traversant les langues de verdure qui les pénètrent comme un delta arborescent, comme des coulées de lave... Puis nous traversons la ville. Mon esprit est en flammes, rongé de désirs et de crainte. Il fait nuit. Il est seul dans la nuit. Avant qu'il ne monte chez lui elle fait un dernier effort. « Alors, Ed, veux-tu de moi ? » Non, il se dit. Non, s'est-il dit.

Pourtant il est venu. C'est dans la rue des Parfums qu'il m'a dit : « Si on allait chercher la sorcière ? »

*

Il se réveille. Il est tôt le matin. Il est ratatiné, presque vieux. Il gît dans une flaque d'eau dans un coin de la pièce. Ses cheveux gris, presque blancs s'étalent dans la flache. *J'ai rêvé. Je n'ai pas arrêté de rêver. Pourquoi je pense tout d'un coup au moins ? Pourquoi maintenant ?* Il se déshabille, marche à tâtons parmi les bouts de plâtre et les tessons, se

met sous la douche. Ne se savonne pas, reste inerte sous l'eau bouillante. Il n'y a plus de miroir. Il se rhabille. Il n'est que six heures quand il sort dans la rue. La ville commence à peine à se réveiller. Le ciel est bleu pâle, l'air est piquant. Son désir renaît.

Plus rien

Je pense au même. Il aurait dû être là hier soir. Il est tard le matin. Il me manque. Être là ou ailleurs, chez Ed par exemple. Je lui téléphone. Il n'y a personne. Il doit vaquer au hasard dans les rues, les yeux presque fermés. Sonder le labyrinthe. Je le vois. Parfois il pique des sprints. Personne ne le pourchasse, personne ne l'arrête. Je le suis. J'ai l'impression de le suivre. Il pourrait en effet s'être oublié dans un troquet. Ou dans son lit. Il ne fait que dormir. Il n'entend pas le téléphone. Il ne veut répondre. Je pense au même, il me manque. Pas lui, mais sa présence. Sa présence non plus. C'est plutôt la frustration devant la nécessité objective de l'avoir à mes côtés. Sans lui nous sommes paralysés, sans futur. Notre futur en dépend. Il est en quelque sorte l'outil diabolique mais nécessaire, il est notre sésame ; il possède notre devenir. Il aurait dû passer hier soir me demander comment s'est passée la rencontre avec Sørenne. Il n'est pas venu. Ce n'est pas par hasard qu'il me l'a faite connaître. Il aurait tout aussi bien pu se renseigner ailleurs. Après de Sørenne. Qu'y a-t-il entre lui et Sørenne ? Qui ment, Sørenne ou lui ? Qui est-elle ? Où est-il ? Il doit nous

conduire vers la victime. Il est trop tôt. Ou il est trop tard. Je me trompe sur l'heure. Je ne sais plus l'heure qu'il est. Ça fait longtemps qu'il aurait dû être là. Je regarde ma montre. Il est pile midi. Mais comment puis-je savoir qu'il est vraiment midi ? Qui peut m'en assurer ? Aujourd'hui il me faut des certitudes. Il me faut une deuxième montre. J'ai besoin d'absolu, soit-il relatif, soit-il momentané. Il me faut l'HEURE ! L'horloge parlante ne répond pas. Mes amis sont révolus. Il me faut téléphoner à quelqu'un, téléphoner au hasard. Les gens me demandent d'abord mon nom. « Ce n'est pas la peine, Mr., Mme, vous ne me connaissez pas ». Ils insistent et finissent par me claquer le récepteur au nez. Le temps passe sans que je sache lequel ; combien de temps s'est écoulé depuis quand ?

Mes ennemis sont révolus aussi. Ce n'est que le hasard qui s'offre, mais il se refuse. Je me fige brusquement parcouru par un frisson. Est-il déjà venu alors que je n'y étais pas ? Quelle heure est-il ? Ou alors je me trompe d'heure. C'est ainsi que le désespoir s'installe ; pour ne pas avoir saisi le moment, fût-il insaisissable et trompeur. A quelle heure devait-il arriver au juste, le même ?

Le même se fait attendre. Je pense à lui.

Mon père ne me regardait jamais d'un air hagard. Comment aurait-il fait, mon père, pour devenir ce que je suis ? Je descends l'escalier en colimaçon. Ce qui n'est pas donné à s'incarner n'est pas donné à l'entendement. Je me précipite dans la rue. Je cours toujours d'une façon ou d'une

autre. Quelqu'un me barre le chemin. Ce n'est personne ; j'aurais aimé qu'il y ait quelqu'un pour m'arrêter. Me dire : Hé, citoyen... Ça a été une simulation non-dissimulée. Je radote. Je cherche une parole. Ou alors, je le sais bien, c'est la parole qui me cherche. Montre-toi ! Elle se cache. Cette fois-ci on m'arrête. Ce n'est que moi-même qui m'arrête. Peut-être pas. Montre-toi ! Le même me manque. Ça fait vingt ans que le petit salaud a pris ma place. Allons, ébranlons-nous, le chemin nous appelle. C'est vrai, pourquoi vingt ? Pourquoi justement vingt ans ? Que m'importe le nombre d'années quand je viens de perdre la mesure des heures. Il faut que je rentre. Le même est peut-être là-haut en train de m'attendre. Je remonte l'escalier en colimaçon. Il n'est pas là. Où es-tu, outil diabolique, nœud de crachat dans la poussière attaché par un fil de bave à la destinée ? Je reste pétrifié sur une chaise raide, penseur médiocre regardant les cieux. J'entrevois le couchant jaunâtre et vide. Je me demande jusqu'où je peux les pénétrer, les cieux. Je sais qu'indépendamment du hasard toute réponse possible est la bonne réponse. Il ne s'agit plus de trier les vérités, il ne s'agit que d'attendre. Il n'y a pas de doute, ce n'est pas de l'ajournement sans terme que naît la mort. Où en étais-je ? Quel espace me refuse, quel temps m'accueille ? Une grande fatigue infuse mes muscles. Lever une main est une corvée. Je m'affale sur le lit. Je vois des spirales perdues, des tourbillons de lenteur. Je vais m'endormir. Je vois déjà mon grand-père, son immense barbe blanche reposant sur toute la longueur du divan. Il m'accueille avec un large sourire, son

regard est lourd d'amour, il attend que je parle. Debout à ses côtés je me sens trop grand, je suis mal à l'aise. Je lui retourne un sourire maladroit. Je m'assieds auprès de lui pour mieux le sentir, pour que je puisse me reposer auprès de son calme, de sa grande bienveillance. Il ne me quitte pas du regard, son sourire persiste comme suspendu à son âme. Il m'attend en caressant paisiblement sa barbe. Je ne puis rien lui dire. Les myriades de petites rides autour de ses yeux forment une auréole rayonnante qui m'intimide. Je me tais. « Dis, dis-moi, » m'encourage-t-il au bout d'un moment. Je hausse les épaules et je retiens ma respiration. J'ai envie de pleurer sur son épaule, pleurer de longs moments en silence. « Dis-moi, » répète-t-il et au même instant je vois le fleuve noir de mes rêves. Il fait nuit noire et je suis sur un pont sans piles suspendu à une grande hauteur au-dessus du lit à sec de ce qui fut un immense fleuve. Dans le creux profond du lit asséché, à une distance qui me donne le vertige, je vois les éclats ternes et jaunâtres de ce qui me semble être un navire géant ayant pris racine dans le limon durci depuis une éternité. Nous sommes seuls, le pont suspendu, le lit de la rivière, le bateau chaviré, et moi-même, rien que nous quatre et la nuit. C'est un rêve, rien qu'un rêve d'enfance, rien qu'un souvenir qui remonte des fois sans que je le cherche, sans que je le pressente, plus jamais pendant que je dors mais toujours en plein jour, mon esprit en éveil, mes yeux grand ouverts. Mais je me dérobe au souvenir, je regarde autour et je revois la chambre qu'éclaire une lumière chaude, remplie d'odeurs de cuisine. Il y a du monde maintenant. On fait un

cercle autour de grand-père. Il nous sourit à tous, son plaisir et son amour sont sans bornes. Il prend nos mains dans les siennes et nous caresse du regard. Nous sommes tout près de lui, d'autres gens arrivent, se pressent de rejoindre le cercle. Le sourire de grand-père est vieux comme le monde, sa barbe qui repose sur le divan semble respirer doucement. « Oh, mes enfants, » nous dit-il, « oh, mes enfants » et à ce même instant il meurt. Je voudrais que ce soit un rêve et en même temps je voudrais qu'il n'en soit pas un. Je n'arrive plus à savoir si j'ai vécu ce moment, si je l'ai pensé ou rêvé. Je roule hors du lit et je choisis lourdement sur le parquet. Le choc me fait revenir à moi-même. Je voudrais avoir une barre dure, une saillie de roc pour m'y accrocher, sentir dans ma paume ce pécule de ma délivrance passagère. Je regarde ma montre. Il est tard. Je me suis certainement endormi. Je n'en sais rien. Ma montre me vole le temps. Les souvenirs ne se déroulent jamais entre deux positions des aiguilles. Cette réalité irréelle possède son rythme propre qui échappe aux mesures. Je regarde ma montre, elle marche mais elle ne m'indique pas l'heure. Sur ce seuil de la folie, le temps refuse de se dévoiler, mon avancement pitoyable l'indiffère.

Mon père ne me regardait jamais d'un air hagard. Comment aurait-il fait, mon père, pour s'empêcher de battre en retraite ? Comment faut-il faire pour... Il n'y a pas de comment, a dit le même. Il n'y en a pas et je l'oublie, le 'comment'. J'attends sans attendre. Le temps passe sans passer. La ville sombre dans la nuit sans que la nuit tombe. Je ferai sans faire. Qui fera ? Qui le fera ? Je dis : il n'y a pas de

'qui'. Ni qui, ni comment. Les choses reprennent leur cours. Je reste figé sur ma chaise raide. Quelqu'un frappe à la porte et j'ouvre sans ouvrir. C'est le même. Quelle heure est-il ? Onze heures. Non. Il n'y a plus d'heure. Le même entre sans entrer. Il est là, à mes côtés. C'est l'heure. Il n'y a pas d'heure, imbécile ! Il n'y a rien alors. Et pourtant. C'est vrai, il reste le 'pourtant'. Inquiétant, monstrueux. Il n'y a pas de 'pourtant'. C'est vrai. Il n'y a plus rien. Il n'y a plus de mots, il n'y a plus de symboles, il n'y a plus de passé, il n'y a plus d'avenir, plus de présent, plus de haut, plus de bas, plus d'idée, plus d'amour, plus, plus, plus. Il n'y a plus rien. Le même est là. « C'est vrai, » dit-il. « Qu'est-ce qui est vrai ? » je demande.

- Il n'y a plus de 'qu'est-ce'.
- C'est vrai, je dis, il n'y a plus rien.
- On y va, dit-il.
- On y va, je dis.

Môme et sorcière

A minuit moins le quart le tramway s'arrête pour la dernière fois de la journée sur la place de la Poste aux confins de la ville. L'obscurité est vaguement ponctuée par des lampadaires épars. Les vapeurs de sodium jettent une lumière pisseuse. Des bruissements à peine perceptibles, des grésillements sans source peuplent vaguement le silence. C'est un quartier étrange qui s'estompe dans la plaine infinie. Deux vieilles femmes descendent prudemment du tramway arc-boutées sur des cannes grossières. Le môme les devance et glisse comme une ombre le long des murs. Les deux vieilles disparaissent dans une ruelle latérale qui s'enfonce dans le noir. Le môme traverse la place alors que le tramway s'ébranle avec un crissement aigu et s'éclipse dans la nuit vibrante. Le silence s'empare des couches froides de sortilège mais est déchiré aussitôt par l'éclat d'une voix rauque d'ivrogne, « Ne frappez pas 'sieur, ne me cognez pas ! ». Une femme ivre entre deux âges se fait débouler de la taverne avec jardin à l'enseigne avachie et culbute sur le bitume où elle reste recroquevillée. Sa jupe lui tombe sur les genoux, ses bas déchirés ont roulé sur ses chevilles. Par la

porte ouverte de la taverne le vacarme explose avec fracas dans la nuit et redevient un bourdonnement écarté une fois qu'on la claque. « Et maintenant ? » râle la femme. « Hé, bande de salauds abrutis de merde, goretts encrassés, hé, dites, où j'irai maintenant ?! » La porte s'ouvre à nouveau et deux bras noueux déversent sur l'ivrogne un sceau d'immondices. La femme se tient à quatre pattes, la tête pendante, un filet épais de salive liant sa bouche tordue à la poussière. Le môme est le seul spectateur. Il fait froid et noir. L'éclat terne de l'enseigne avec l'énorme bouteille qui abreuve les bouches assoiffées scintille sur les rails. L'ivrogne crache et éructe.

– Hey ! Vas-y encore une fois, lui crie le môme, crache leur à la figure, casse leurs vitres, pisse leur dessus, vas-y ! » Il s'est arrêté au coin de la rue et, un sourire méchant aux lèvres, regarde hypnotisé la femme toujours à quatre pattes. « Vas-y je te dis, espèce de vieille crotte, tu vas pas te laisser écraser par cette ordure, allez, casse lui la gueule. Si tu peux pas, arrache lui sa sale enseigne jaune, chie devant sa porte ! Vas-y la scrofuleuse, va ! » La femme se remet debout avec peine. Son regard égaré cherche la source des injonctions puis elle abandonne. D'un pas chancelant elle se dirige vers la porte de la taverne, s'arrête, tangué, s'abaisse, se redresse, s'abaisse à nouveau, attrape un pavé détaché, le hausse d'une main tremblotante au-dessus de la tête, hésite...

– Hé, le môme, se fait entendre une voix de fausset, laisse-la s'en aller. Que lui veux-tu ? Lâche-lui la grappe. »

C'est la voix de Salinaud, le coiffeur qui, devant le rideau de fer de sa boutique baissé à moitié, a suivi la scène. « Laisse-la tranquille. Tu ne vois pas qu'elle est éclatée ? Parole d'honneur, le même, ce n'est pas la peine. C'est trop facile pour toi de l'avoir. Tu fais mieux que ça. Allez, lâche-la. » Le même sort de l'ombre.

– Saligaud, je t'ai dit plusieurs fois de m'appeler par mon nom. Tu le sais bien, elle n'a que ce qu'elle mérite. Tous ceux de sa race. Et puis, fiche-moi la paix, Saligaud, et ferme-la plus souvent. Ça te fera que du bien. Allez, la pute, reprend-il en s'adressant à la vieille ivrogne, balance ton pavé. Montre leur qui tu es ! Salinaud, le coiffeur, s'avance vers le milieu de la place. Son regard s'adoucit. « Comme tu le voudras, Motzo. Qu'on lui casse la figure. Comme tu dis, ça ne lui fera que du bien. Je m'appelle Salinaud, Motzo, Salinaud.

La femme n'a rien entendu de ces échanges. Son bras avec le pavé immobilisé au-dessus de sa tête, le regard hagard oscillant entre l'enseigne jaunâtre et la vitrine de la taverne, elle semble se décider tout d'un coup. Elle fait trois pas et s'arrête à moins d'un mètre de la vitrine. « Maintenant, » pense le même. La porte s'ouvre brusquement avec force et heurte violemment la femme qui s'écroule assommée par terre. Le pavé lui tombe sur le ventre et écrase ses entrailles. Son hurlement déchire la nuit comme un éclair. « Enfin. Cette fois-ci elle y passe, » dit le même. « Bonne chance saligaud, » lance-t-il au coiffeur en tournant

le coin de la rue. « Heureux de t'avoir vu, le môme, » lui crie le coiffeur.

*

Drapée de soie vert foncé, Ibn Maidala Raména, lui ouvre la porte et regagne son fauteuil rappé sans un mot. Le silence se prolonge indéfiniment. « Mauvais jour, » dit le môme. « Mauvais sujet, » réplique Imma. Les murs papillotent au rythme des aboiements des chiens égarés. Les yeux bulbeux de la sorcière s'agitent au même rythme. « Mauvaise proie, » dit le môme. « Mauvais chasseur, » réplique Imma. La cuisine se faufile imperceptiblement dans le salon et prend sa place. Maidala se trouve assise sur le fourneau. « Mauvaise entente, » dit le môme. « Mauvais parleur, » dit Imma. Le sifflement éloigné d'une locomotive s'insinue dans la cuisine et se transforme en des vapeurs bouillantes au-dessus du samovar. Le visage d'Imma tourne au violacé, sa bouche s'entrouvre et esquisse un ricanement.

– Raconte donc, dit-elle. Les yeux de Motzo se remplissent de larmes, ses lèvres commencent à trembler. A force de se retenir il devient tout rouge, puis il se lâche et éclate en sanglots.

– Je... je n'ai... pas pu faire. Pas pu ! Ça... ça n'a pas marché. Elle, la maudite, n'a pas marché. La... la maudite !

– Raconte ! tonne Imma. Une bave blanche s'écoule aux commissures de ses lèvres. « Allez, raconte, » reprend-elle d'une voix plus adoucie. Le fourneau redevient fauteuil, la cuisine salon, le regard de Maidala se fait triste, plein de compassion. « Allons, allons. Mouche-toi. Assied-toi. Raconte-moi tout doucement.

– ... et puis Salinaud... il a voulu m'empêcher de jouer avec la vieille pute.

– Elle est morte maintenant. Tu ne pourras plus jouer avec. Mais laisse Salinaud tranquille. Raconte-moi Sœrenne.

– Sœrenne est elle aussi une vieille pute, mais je ne peux pas jouer avec. C'est pas cool de pas pouvoir jouer avec les grandes personnes.

– Le même, arrête de pleurnicher. Maintenant tu racontes.

– Cette maudite avait rencontré l'un des deux. Je l'ai accrochée dans la rue et je lui ai proposé de lui faire rencontrer mon 'cousin'. Elle a trouvé ça amusant, la connasse, elle a dit eh, comme c'est sympa, elle a dit, très, très amusant, tu fais petite entremetteuse, qu'elle a dit. C'est quoi entremetteuse ? Puis elle a dit, très bien j'irai rencontrer ton cousin, le même. Tu vois, tout c'est bien passé. Mais après, elle a dit qu'elle s'est ennuyée à mort.

– Je sais. J'y suis passée. Continue.

– Alors, vers sept heures du soir je suis allé la voir et elle m'a dit, Dis donc pas terrible-terrible ton cousin, est-ce qu'il t'en reste d'autres en réserve, petite entremetteuse ? Je lui ai dit, Ça suffit avec 'le môme', et ça suffit avec 'entremetteuse', et ça suffit de plaisanter. Veux-tu ou non nous inviter demain soir chez toi ? Saches que c'est Ibn Maidala Raména qui te le demande. Elle m'a dit de rentrer chez moi et de fermer ma petite gueule. Elle m'a dit qu'elle n'a rien à faire avec toi et que je m'en aille illico sinon elle appelle les flics. Je lui ai dit que personne ne dit non à Ibn Maidala Raména et alors elle est devenue blanche de colère et m'a frappé en pleine rue avec son sac à main. Elle a crié après un flic qui passait, mais je lui ai attrapé le bras, je le lui ai serré très fort et je lui ai dit, Écoute la pépée, tu la fermes, c'est ta dernière chance. Tu es des nôtres ou t'es contre nous, comprende ? Alors, elle s'est enfuie en pleurant. Tu vois, Imma, ce n'est pas de ma faute.

– Mauvais coup, mauvais coup, dit Imma. T'as mal agi, Motzo. Ce n'est pas la joie que d'être môme, hein ? Sers-toi du thé. »

– Je trouverai un autre chemin, c'est sûr.

Un chien lance un hurlement à la lune. Les murs s'agitent. « Chhhhut, chhhut, fait Imma. Sssssilleence ! » Tout d'un coup rêveuse, elle se met à psalmodier une chanson inconnue tout en remuant avec son doigt le liquide bouillonnant dans le chaudron sur le feu aux reflets étranges du braséro au milieu de la pièce. Ça ressemble à une

berceuse ou alors à l'incantation d'une mère qui a perdu son enfant. Sa lèvre supérieure rétrécit et découvre son horrible denture. Des rides profondes se creusent autour de sa bouche. Elle se torche le nez du revers d'une manche sans arrêter de remuer, puis commence à pleurer tout doucement. La nuit palpite de l'autre côté des fenêtres au rythme de sa respiration syncopée. « Elle tient jusqu'au bout, ma Sørenne. Ma petite Sørenne. Que puis-je ? Rien. Je l'ai promis, je lui ai menti, mais je tiendrai ma promesse. Comment autrement effacer sa trace ?

– Quelle trace ? De quoi parles-tu, Imma ?

– Les vertp..., mais Imma s'arrête au milieu du mot. Les sorciers ne laissent pas de trace, Motzo, je te l'ai pourtant dit. Il n'y a pas d'espace sans sorciers et l'espace des sorciers et aussi immaculé que le vide. Je ne suis pas là par hasard, je suis celle qui a connu Nib. Il nous faut effacer les traces, Motzo. Il le faut. Il faut qu'ils croient à notre existence. Ce sont les temps-mêmes qui m'amènent. » Tout en pleurant doucement elle psalmodie :

*Me portent, me veulent, oh mes enfants
Les temps nouveaux s'agrippent à moi
Je vous ramène les contes d'antan
Avec des fées, des princes, des joies*

Oh, mes enfants, n'ayez pas peur

*Pourquoi cette tête, ces yeux méchants ?
Venez à moi, je ne vous leurre
C'est une comptine, rien qu'un petit chant*

*Imma la vieille, ô quelle merveille
Celle qui avant, il y a longtemps
– vous étiez anges
ma fille dans les langes –
En plein été, toutes les années
Vendait du bortsch aux gens de fauche*

*Pourquoi cette tête, ces yeux méchants ?
C'est une comptine, rien qu'un petit chant*

– Allons, allons, mon enfant, dit-elle alors qu'une larme qui glisse sur sa joue s'en détache et tombe dans le liquide bouillonnant. Une grande flamme en jaillit et crame les quelques poils qui poussent sur son menton pointu. Les yeux d'Imma émettent un éclat glaçant. Avec une grimace effrayante elle crie : « Car si non, idiots, je vous tuerai ! » et s'adressant à Motzo, « Qu'en dis-tu ? Nous les exterminerons tous, un par un, comme des rats, n'est-ce pas ? »

– Oui ! s'écrie, Motzo. On va d'abord les cerner d'une mèche de sortilège, comme j'encerle les fourmis avec un filet d'eau. Ils vont tous crier, implorer pitié. Ils s'affoleront comme mes fourmis qui ne trouvent plus le chemin vers la fourmilière. Ensuite nous les écraserons, un par un, si tu

veux, mais tous d'un seul coup ce serait mieux. C'est vrai, ils paniqueraient bien plus si on les éliminait l'un après l'autre. Est-ce qu'on commence tout de suite ?

– Demain, nous commencerons demain, dit Imma.

– Mais si c'est eux qui le font, dit le même en faisant la moue, ça ne sera pas si marrant que ça. Nous ne serons que des spectateurs.

– Motzo, il faut que tu commences par apprendre à te tenir tranquille dans ton coin. C'est à eux de le faire. Ensuite, écoute-moi bien...

Imma fait des gestes abracadabrants dans l'air et le noir les recouvre aussitôt ; le silence étouffe toute résonance. Le secret doit être absolu. Personne, même pas les murs ne doivent le partager. Motzo est le seul initié et il en est content. Un sommeil aussi profond que le secret l'enveloppe et il ne se réveille que tard le lendemain matin.

C'est quoi la trace dont elle parle ? se demande Motzo en s'endormant.

Le poteau qui pleure

Avant de passer me prendre, le même avait eu le temps de passer chez Ed. Nous nous rencontrons tous les trois dans un zinc donnant sur un grand marché. Marchands et clients trépignent sur la terre durcie par le froid. À l'intérieur de la gargote nous nous alourdissons dans la chaleur assoupissante. J'ai l'impression de fondre lentement. À travers les vitres embuées le spectacle du marché semble se dérouler dans un monde détourné dont le vrombissement ressemble à celui d'un orage pas encore déclaré. Nous restons silencieux pendant de longues minutes. Je lutte contre le sommeil. Ed, lui aussi avachi par la chaleur, se trouve à des milliers de kilomètres. Je cligne souvent des yeux pour ne pas le perdre de vue. Il a une barbe de quatre jours et ses cheveux en désordre, gris, presque blancs, lui collent au crâne comme s'il les avait trempés dans la boue. De temps en temps, il me jette des regards furtifs où se lit la panique. Ce seul jour pendant lequel nous ne nous sommes pas vus nous a éloigné plus que je ne l'aurais pensé. Depuis le marché, la percée stridente d'une voix qui vente des

tomates et des cornichons nous sort de la torpeur. Nos tasses de café sont vides.

– C'est ça le truc, dit Ed au bout d'un long silence.

– Quel truc, je demande.

– C'est ça : arriver à faire sans faire...

– Comment ça ?

– Si on aboutissait à l'au-delà' sans passer par le 'là'. Traverser, sans traverser.

– Un poète disait 's'en sortir sans sortir', dit le même.

– Non, ça n'a rien à voir, s'insurge Ed, sortir sans traverser, je dis.

– Comment ça ?

– L'au-delà' n'a rien à voir avec le 'là', me répond-il. « Il faut y arriver sans arriver vraiment, c'est-à-dire sans passer.

– Ca me semble la même chose, dit le même.

– Que quoi ? demande Ed.

– Que s'en sortir sans sortir.

Nous nous taisons. Puis le même dit :

– Un miracle donc !

– Oui, un miracle, dit Ed.

– Comment donc faire pour qu'un miracle ait lieu ? demande le même.

– Eh, bien... c'est ça le truc..., dit Ed en replongeant dans le désespoir.

– OK. Si vous avez fini vos cafés, dit le même, nous partons. Il se fait tard.

– Tu es prêt ? me demande Ed.

– Tu sais bien qu'on ne le sera jamais.

– Allons donc, dit-il en se levant.

Le soir précoce se pose sur le marché. Des lanternes fument déjà sur quelques étables. Nous nous glissons parmi la foule qui remplit les allées étroites en bousculant les gens et en nous faisant bousculer. Sans que je m'en aperçoive, nous commençons à courir. À cette heure la foule envahit jusqu'aux petites ruelles attenantes. Il me semble que nous luttons contre sa masse impénétrable, qu'elle nous en veut, qu'elle nous guette. Je me dis que nous ne pourrons pas nous en échapper et nous courons de plus en plus vite, de plus en plus tendus, de plus en plus essoufflés, de plus en plus prêts à abandonner. L'angoisse et le doute me torturent et notre avancement me semble buter contre un mur en béton. C'est comme si les poteaux des réverbères cessent de défiler sur notre passage, comme si nous nous trouvons figés auprès d'un unique poteau qui freine impitoyablement notre

percée. « Hé, ho ! » crie le môme. Je m'arrête. À ma gauche un poteau s'érige impassible, souverain. J'y appuie mon front. « T'es froid, » je lui dis, « moi je suis chaud ». « Moi, je le deviendrai, » répond-il, « Toi, tu refroidiras pour de bon, » je lui crache, « T'es froid et rien ne te réchauffera ». « Mais si, » me répond-il, « le soleil du printemps, le soleil de l'été, de tous les printemps, de tous les étés. » « Non, » je lui dis et la colère monte dans ma gorge, « tu ne redeviendras plus jamais chaud si je t'arrache et t'enterre. Tu ne vas plus jamais te réchauffer ». Le temps, je m'écrie en silence, le temps passe, s'écoule vers nulle part, mais quel temps ? Je suis fou, « Je vais t'arracher, » je lui dis en portant mon regard vers son sommet. Tout en haut, juste au-dessus de son pinacle, j'aperçois la première étoile de la nuit. « Tu ne le feras pas, » me dit-il et sa voix tremble, « tu ne m'arracheras pas. » « Si, » je lui réponds, « je suis chaud aujourd'hui et demain et je t'effacerai de la surface de la terre ! » C'est un défi d'impuissance. « Tu ne le feras pas. » Tout en haut l'étoile me semble vaciller légèrement sur la voute céleste. Ce n'est pas l'étoile qui tangue, c'est le poteau. Sa vacillation s'accroît, il s'incline de plus en plus, puis se redresse, s'incline à nouveau, hésite, je l'entends sangloter, puis il chute avec un craquement assourdissant. Le fracas et une terrible secousse me réveillent. Je regarde autour. Ed et le môme se tiennent à quelques mètres et me considèrent avec stupeur.

– T'es dingue ou quoi, s'écrie le môme. T'es dingue c'est sûr, je te le dis. Il n'y a rien à faire, t'es barjo. Mais t'as du pot ! Sacré pot, le barjo !

– Et le craquement ? je demande. Juste devant, seul le poteau s’interpose entre moi et une berline qui vient de s’y écraser. Le chauffeur abasourdi s’en extrait chancelant, s’appuie contre le poteau et s’écroule à moitié évanoui. Les curieux s’amassent, se taisent, puis murmurent. Les choses se passent au ralenti, dans un univers de verre, de bleu, de froid. Un hurlement nous parvient de loin, puis, en s’amplifiant, se transforme en un cri aigu, horrifiant. Une femme s’approche en courant en zigzag, échevelée, les bras en air, sa robe en lambeaux. C’est comme si l’air lui oppose une résistance qu’elle essaye de déjouer tout en le pénétrant avec des efforts surhumains. L’homme écroulé se remet difficilement debout en s’agrippant au poteau, puis s’en éloigne en titubant. Il essaye de se frayer un passage parmi la foule mais la multitude lui fait barrage, silencieuse et sadique. Elle lui laisse enfin le passage et la femme se précipite dans la trouée et se jette sur le malheureux accidenté en l’entraînant dans sa chute. « Pourquoi t’as fui ? Pourquoi m’as-tu quittée ? Pourquoi me jettes-tu ?! Pourquoi ? Aaaaaaah ! » Je recule. La ville, ses odeurs m’aspirent avec force. Mais je ne suis plus à leur écoute. Je fais plusieurs pas en arrière, je tourne sur moi-même et nous voici à nouveau ensemble tous les trois. Nous nous glissons dans l’air de verre parmi les gens et les ombres.

*

– C'est encore loin ? demande Ed.

– C'est encore tôt, répond le môme. Être près ce n'est qu'une illusion heureuse.

– Je ne comprends pas.

– On ne peut pas tout comprendre. Ce n'est pas pour rien que je suis apprenti-sorcier. En plus, à mon âge les choses rentrent plus vite dans le crâne.

– Et qui donc t'a fourré ces choses dans la tête ?

– Quelles choses ?

– Cette chose avec l'approche d'une illusion.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit, mais pour toi ça revient au même. Pour les vieux comme toi tout revient tôt ou tard au même. Ça vous fait une belle jambe à vous, les vieux.

– Qui donc t'as mis ça dans la tête ?

– Le moine. Celui qui a raconté l'histoire du roi à Imma. Pourquoi veux-tu tout savoir ? T'as dépassé l'âge.

– Le moine ?! s'exclame Ed.

– Et alors ! » Le môme le toise de travers. « Qu'est-ce que ça te fait que ce soit un moine ou une pute ? T'en connais un toi aussi ? Tout le monde en connaît !

– Oui, j’ai connu un moine. Il y a longtemps... treize ans. Le père de... J'y pense depuis ce matin. Je ne sais pas pourquoi. Et toi, Motzo, tu viens d'en parler.

– Ça doit être que les gens ont tous un moine dans la tête. Il y’en a de dingues plein les rues. Comment il est ton moine à toi ?

– Il était. Il s’est tué le jour où je l’ai connu.

– Et alors, et alors !? Le même fait la tête et sa voix se fait méchante. Il est surpris et inquiet. « Et alors, et alors !? » Ed parle par saccades avec beaucoup de temps morts. Il semble s'oublier, se laisser envoûter par le passé lointain qu’il évoque.

– C’était un moine, mais dieu sait s'il l'était vraiment. Je le vois. Je n'arrête pas de le voir. C’est moi qui l'ai tué. Pas moi, mais ma présence là-bas. Ce que je lui ai appris. Je n'ai fait que répondre à ses questions. Je n’avais pas compris que mes réponses le troublaient. Je n’ai pas vu qu’il se ratatinait un peu plus après chacune de mes réponses. Il vieillissait à vue d’œil et je ne m'en apercevais pas. Et puis il s’est tué ; cette nuit-là même. Mais ça n'a pas été de ma faute. C'est comme ça les rencontres, il pleut plus souvent, il neige plus souvent, les choses se bousculent et on se trompe de plus en plus... » Il s'appuie contre un fût tordu en bord de trottoir. Les couleurs de la rue s’estompent progressivement, des lumières éparses paraissent dans la nuit des faubourgs,

l'agitation des piétons s'apaise, les bruits isolés percent d'autant plus le silence, comme arrachés à l'obscurité.

– Eh, ça va la poésie ! T'as besoin d'une tête froide. Arrête tes conneries. Dis-moi plutôt comment il s'appelait ton moine.

– Ecoute, le même, je lui dis, sois sage, ne dépasse pas la mesure. On se fâche sinon.

– Je lui demande une chose. Qu'est-ce que ça peut te faire ? Je ne fais rien d'autre. Quoi, je ne peux pas lui poser une question ?! Qu'il me réponde !

– Tiens-toi tranquille, le même, laisse tomber.

– Mais dis, pour qui tu te prends ? Tu te prends pour Imma, ou quoi ?! Ou alors pour le roi des cons ! » Je suis sur le point de lui envoyer une tarte mais Ed pose sa main sur mon bras.

– Tu veux son nom, Motzo ? lui demande-t-il. « À quoi bon ?

– Comment ça à quoi bon ? Puisque je te le demande. Dis-le-moi.

– Ferme ta gueule, le même ! je rugis.

– Toi, vieux morceau, calme-toi d'abord ! » me crie le même alors qu'Ed se place entre nous deux. Je me débats, j'essaie d'attraper Motzo alors qu'il me singe en grimaçant, en sautillant et en agitant ses bras. Nous nous trouvons tous

les trois perdus sans repaires sur un large trottoir anonyme le long d'un boulevard désert qui se perd dans le brouillard. Vus de loin, nous devons évoquer trois fantoches ridicules se remuant sans but apparent. Le même s'obstine, « Tu le dis ou pas ? »

– Je crois qu'il s'appelait Raname, quelque chose comme ça. Nib Diamala Raname.

Le même arrête brusquement de sautiller. Le ricanement s'efface de son visage. Il a peur. Il regarde de tous les côtés comme s'il cherchait un endroit où se cacher. Il finit par regarder Ed et sa lèvre inférieure tremblote. Il est sur le point de pleurer. Ed me regarde. J'ai retrouvé mon calme. Mes bras pendent inertes le long de mes flancs. Je fixe Motzo et j'attends. Tout d'un coup, il se décide.

– Allez-vous faire foutre ! Tous les deux ! il crie et prend la fuite. Nous restons médusés pendant quelques secondes. Je ne comprends pas. Un courant froid me parcourt l'échine. Je hurle bien qu'Ed soit à un mètre, « Ed, le même, Ed, le même s'en va ! Ed, le même Ed, il nous quitte ! »

Le même a disparu dans le brouillard et nous nous lançons dans une course effrénée à sa poursuite. Nous nous arrêtons à un carrefour. Il n'est nulle part. Le désespoir et la panique nous suffoquent. Ma tête tourne. J'ai l'impression que le boulevard se met à tourner, je perds l'équilibre et m'accroupis pour ne pas tomber. Autour tout est noir. J'ai envie d'aboyer, de me rouler sur la chaussée, de mordre

l'asphalte à me briser les dents, à m'arracher les gencives. Je ressens le besoin de m'humilier, de me faire du mal. Un faible vagissement s'échappe de ma gorge. Je me mords la langue et je crache du sang. Je me remets debout. Ed grelotte sur place.

– Ed, Ed, je lui crie, le même Ed, il ne faut pas qu'il nous échappe, il ne faut pas. Il a peur ! Le même a peur. » Ed lui a fait peur. Je n'arrive pas à croire. Je ne comprends pas.

– Le voilà ! Il vient de tourner le coin, hurle Ed en reprenant la course. Je le vois s'arrêter plus loin. Il gesticule et semble s'adresser à quelqu'un d'autre. Puis disparaît lui aussi au coin de la rue. Je lui cours après.

Loin dans le brouillard glacé je les vois tous les trois, Ed, le même et la grosse vieille aux yeux bulbeux d'un vert laiteux et aux joues pendantes, Imma. « Allez-y maintenant, nous dit-elle, il est bien tard. L'heure est venue. »

Moine d'enfance

– Parle-moi de Nib, Imma.

Dans son fauteuil avachi auprès du chaudron bouillonnant, Imma raconte.

– Elle l’a revu après plus de vingt ans dans l’auberge du village en bas de la montagne. Il était parti et elle l’avait cherché pendant tout ce temps. On lui a appris qu’il s’appelait Nib Diamala Raname. Un nom qu’il avait pris depuis qu’il s’était fait moine. Quel visage qu’il avait, quel visage extraordinaire, Motzo, cent fois plus beau que celui dont elle se souvenait ! Un visage en lame de couteau, un nez en bec d’aigle, des yeux obliques de tartare, verts comme d’émeraude avec de grandes prunelles, et puis sa bouche... Il l’a regardée une fois et elle s’est reperdue en lui comme la première fois. C’était pour toujours. Ha ! Elle n’était plus une fille, elle était une femme dans la puissance de l’âge. Elle avait trente-cinq ans. Il avait trente-huit, trente-neuf. Il était moine depuis vingt ans. Mais quand il l’a vue elle a lu dans son regard un terrible effroi.

« Il est sorti de l'auberge sans un mot. Peut-être ne l'avait-il pas reconnue. On lui a appris qu'il vivait en bas du monastère, au milieu des bois. Elle a pris une chambre à l'auberge et est restée. Elle montait tous les jours dans les hauts bois et le guettait pendant des heures cachée derrière un arbre, muchée dans l'herbe haute, des jours entiers parfois. Parfois, elle y passait la nuit couchée dans la mousse. Il n'a jamais su qu'elle le guettait. Elle l'apercevait de loin. Le distinguait à peine car la couleur de son habit était bien particulière, d'un vert fané, jaunâtre qui se confondait avec le feuillage. Des fois, il arrivait jusqu'à la lisière de la forêt et là elle arrivait à deviner ses traits. Ses yeux lui faisaient peur. Même de loin son regard la terrifiait tellement qu'il lui arrivait de vouloir s'enfuir en hurlant. Mais, sa bouche, ses lèvres charnues racontaient une autre histoire. C'était comme si elles l'appelaient, comme si elles s'apprêtaient à dire des mots d'amour. Souvent, il se mettait à parler tout seul comme s'il était ailleurs, très loin. Peut-être pensait-il à elle. Une fois, quand il s'est approché de l'arbre derrière lequel elle se cachait, elle l'a entendu monologuer. Il disait des choses étranges qu'elle ne comprenait pas. Il disait, 'Si toute chose peut être substituée à toute autre et tout être à quiconque, ce n'est qu'ici, dans l'air raréfié de la haute montagne qu'un tel échange peut avoir lieu, ici, dans mon univers érémitique et d'une manière particulière. Si tout moment peut être cet instant et cet instant tous les moments qui ont été et qui seront, cela ne peut être causé que par la révolte du temps et de l'espace, mais aussi et surtout par une

terrifiante maladie, une maladie fondamentale et sacrée. Puis-je encore espérer quand un tel mal m'étripe ? Tu comprends ce qu'il disait, Motzo ? Non, comment pourrais-tu comprendre.

Motzo se tait, ses grands yeux tout ronds braqués sans cligner sur Imma.

« Elle l'a surpris une ou deux fois en larmes, » poursuit Imma. « Ces fois-là, il avait l'air de s'adresser à quelqu'un de très éloigné. Elle s'imaginait savoir qui était cette personne et elle pleurait aussi. Il disait, 'Je ne savais voir que les portes du palais qui s'ouvraient largement comme si le palais te disait je suis tout à toi, et puis je les voyais se fermer sur toi comme si le palais te disait je suis tout autour de toi. Je ne voyais ni palais, ni coupole doré. Je n'apercevais que les maisons dont les portes s'ouvraient toutes pour toi. Et pour moi. Pour nous deux, toi et moi, face à face. Qu'importe que ce soit le palais ou les maisons ou les arbres au bord de ton chemin. Ton chemin qui s'ouvrait tout à toi. Ton chemin qui se fermait juste devant toi. Ton chemin bouclé. L'espace t'appartenait, tout à toi. Le vide t'embrassait de toute part. J'ai aimé, j'ai haï, j'ai tout oublié, car j'ai vécu en ermite. De la métaphore à la sécheresse, de la sécheresse au vouloir, du désir à l'abstinence, d'anachorète à cénobite, car à quoi bon se rappeler les autres. Je t'ai quittée en te poussant hors de moi. Eloigne-toi !' Des fois il restait assis, immobile et fixait longuement ses ongles, comme s'il les guettait pousser. Une fois il a dit, 'La poussée des ongles est un réflexe ralenti de

croissance. Voici ce qu'il me reste à tuer'. Il était encore jeune mais ses cheveux grisonnaient déjà. Mais qu'est-ce qu'il était beau ! De belle taille, très mince mais puissant et souple comme une panthère. Il évitait les moines et les moines l'évitaient. Il leur faisait peur comme il lui faisait peur à elle. Mais au bout d'une année et malgré la peur, elle est sortie du sous-bois et s'est montrée à lui. Ce fut leur dernier jour ensemble. Ce jour-là elle est devenue une sorcière comme lui mais jamais elle n'a eu autant de pouvoir que Nib. Nib a été un très grand sorcier ! »

– Est-ce que tu comprends quelque chose à tout ça, Motzo ?

– Ce que je veux savoir c'est s'il était déjà sorcier à mon âge ?

– Quand il avait ton âge, il jouait dans la boue, quelque part pas très loin d'ici.

– Moi, je n'ai jamais joué dans la boue.

– Peut-être bien, mais lui il était un enfant comme les autres, il ne différait en rien de ses amis.

– Moi je n'ai pas d'amis !

– Puisque tu le dis, mais lui en avait plein. Ils formaient une bande, guerroyaient avec les garçons des quartiers voisins. Ils avaient une maison suspendue dans un grand arbre qui poussait dans le terrain vague à côté d'ici. Ils y

ourdissaient leurs prochaines expéditions et parfois y invitaient même les filles. Ils s'amusaient beaucoup.

– Moi je m'amuse aussi. Moi je m'amuse un max.

– Oui, Motzo, mais toi tu t'amuses autrement. Je voulais seulement te raconter un peu sur Nib. Si ça ne t'intéresse pas, je m'arrête.

– Non, non, vas-y. Allez, Imma, raconte.

– Eh bien, un jour, ses parents n'ont plus pu le garder à la maison.

– Des méchants, méchants et cons !

– Ils avaient trop de travail et peu d'argent. Alors ils l'ont envoyé chez ses grands-parents, à la campagne. Ce n'était pas très loin, mais pour lui ça a été comme à l'autre bout du monde. Il avait alors trois ans de plus que toi.

– Il avait neuf ans !

– Oui. Et tu sais quoi, au bout de peu de temps, il a oublié ses amis et sa rue de la ville, et même ses parents. Et tu sais pourquoi ? ...

– Pourquoi ?

– Parce que c'est comme ça les enfants de son âge, ils oublient vite.

– Je n'oublie pas, moi.

– Non, toi tu n'oublies pas, mais lui, oui, il a oublié. Ses grands-parents étaient très gentils, ils l'aimaient beaucoup et il a tout oublié et a été à nouveau très content, très heureux... Jusqu'au jour où il a rencontré une jeune fille de trois ans plus jeune que lui et il en est tombé amoureux. Il devait avoir quatorze ans.

– Comment ça amoureux ? Il aimait une fille ?

– Oui, est-ce que tu sais Motzo comment c'est quand on aime ?

– Oui, je sais. Moi aussi j'aime, mais pas une fille.

– Qui aimes-tu, Motzo ?

– Je ne sais pas. Mais j'aime !

– Très bien, lui, Nib, il aimait cette fillette. Et à partir de ce jour-là il a commencé à changer.

– Est-ce que la fille l'aimait, elle aussi ?

– La fille était trop jeune et ne savait pas aimer. Alors elle ne l'a pas aimé tout de suite. Mais au bout de plusieurs mois elle a commencé elle aussi à l'aimer.

– Très bien. Et alors ?

– Alors, un jour, ils se sont cachés dans le foin de la grange. Ils s'y sont mis tout nus et, parce qu'il faisait frais, ils se sont serrés très fort l'un contre l'autre.

– Je sais, je sais tout ça. Je n'aime pas ces choses, Imma. Je n'aime pas ça.

– Eux, ils ont beaucoup aimé et l'ont refait plusieurs fois pendant toute une année. Mais quand Nib a eu seize ans ses parents ont voulu qu'il revienne à la maison. Avant de se séparer, la jeune fille lui a dit 'Si on oublie tout, le foin, les crépuscules, nos baisers, notre amour, n'oublions pas l'enfant, Nib'.

– Comment ça, quel enfant ?

– La fillette était enceinte, reprit Imma. Elle le sentait. Elle ne se trompait pas. Et elle a eu un terrible pressentiment.

– Quel pressentiment ?

– Attends. Nib était déjà parti de chez ses grands-parents depuis presque un an – il avait dix-sept ans – quand sa mère lui a dit un bon matin, 'Nib, tu es papa.' Nib avait un enfant; son amie d'enfance, celle qu'il avait aimée lui avait donné un bébé.

– Et alors ?

*

Quand il l'apprit, Nib ne le comprit pas non plus. Mais sans comprendre il sentit quelque chose qui montait en lui

avec furie, une rage sans bornes. Ce qu'il savait c'était qu'il lui fallait s'échapper mais il savait aussi qu'il n'y avait pas d'issue. C'était comme si quelque chose l'avait mordu et ne voulait pas le lâcher, et cette sensation de ne pas pouvoir s'en défaire ni alors ni jamais, sa certitude de l'inévitable, le plongèrent d'abord dans le désespoir, lequel se transforma en peu de temps en une haine farouche, une haine sans objet qui devint son univers quotidien. Ne pas oublier l'enfant, avait-elle dit, et ces quelques mots avaient tout gâché. Ils l'enchaînaient au passé, à son enfance, ils avaient effacé d'un seul trait sa liberté. Son devenir ne se confondait plus avec le mystère, son chemin était tracé d'avance. Juste quelques mots. Dès lors, il a voulu se venger des mots. Il se mit à écrire pour les maltraiter. Il remplissait des centaines de pages de furie où les phrases ne faisaient pas de sens. Il commença à parler comme il écrivait de sorte que plus personne ne comprenait ce qu'il disait. « Une phrase, » se disait-il, « des milliers de jours et une phrase. Toute ma vie en une phrase ! Non, je ne me laisserai pas faire. Je ne plierai pas sous sa charge. Je ne prêterai plus jamais l'oreille aux mots. Qu'ils supplient ou qu'ils chantent la joie, qu'ils soient des mots de sagesse ou d'abjection, ils ne seront qu'autant de pustules dans la bouche qui les prononce. Qu'ils crèvent les mots ! » Il se retira dans la solitude, dans la rage et la haine. Il maudissait ses parents et la jeune fille, il maudissait le passé et grandissait comme un sauvage. « Le mot n'est qu'un outil mesquin », se disait-il. « Celui qui me contraint et m'oblige c'est l'Autre, celui qui n'est pas moi, et cet autre me dit 'tu

dois'. Je ne dois rien à personne, le 'devoir' m'appartient. J'en suis le seul maître et je ne laisse pas de trace. Celui qui veut me l'imposer doit m'abattre. Oui, toute présence extérieure est un devoir que l'on m'impose. » Ses nuits s'allongèrent hantées par de terribles migraines. Il passait ses journées à écrire, s'obstinait à ne pas manger parfois pendant une semaine entière, ignorait les prières de sa mère comme les sommations de son père. Il posait sur eux ses yeux brûlant d'un feu mystique enfoncés dans ses orbites sombres et se taisait. « Ne pas oublier l'enfant c'est ne pas oublier l'enfance. Et c'est justement l'enfance que je dois oublier à tout prix. L'enfance avec son enfant et l'enfant avec son enfance. » Il crut commencer à entrevoir ce qu'il lui restait à faire. Moins d'un an s'écoula et une nuit il comprit – et il sut que c'était pour toujours – qu'oublier l'enfance était contre la nature des choses, que c'était impossible. Les dents serrées, le regard fou, il décida d'aller contre la nature des choses. Ce matin-là il prit sa décision. Il approchait ses dix-huit ans.

*

– Et alors Nib décida de le tuer.

– Pourquoi ?

– C'est difficile de t'expliquer. Parce qu'il ne voulait pas d'enfant. Parce que personne ne lui avait demandé s'il en voulait un. Parce que lui-même était encore un enfant – il n'avait pas encore dix-huit ans – et parce qu'il ne comprenait pas pourquoi il fallait peupler indéfiniment le monde. Il ne voulait pas être 'deux'.

– Je ne comprends pas. A dix-sept ans on n'est plus un enfant. Et puis, pourquoi tuer les enfants ? Les grandes personnes, oui-da. Moi aussi je peux le faire. Mais pourquoi un enfant ?

– Je t'ai dit que c'est compliqué. Lui ne faisait pas la différence.

– Moi je la fais.

– Lui non. Il a longtemps réfléchi comment faire. Il était déterminé. Voilà donc comment il a fait. Il est parti un soir disant qu'il allait chez des amis. Il n'en avait plus. En fait il alla à la gare, prit un train et en deux heures il arriva dans le village de ses grands-parents. Il était environ minuit. Il entra dans la maison de la fille, trouva dans le noir le lit du bébé et l'étouffa avec un oreiller. Il sortit de la maison sans que personne ne le voie, traina dans la forêt jusqu'à l'heure du premier train et à sept heures du matin il fut de retour chez lui. Ses parents ne s'aperçurent de rien.

– C'est astucieux !

– Deux jours après, sa mère lui apprend la triste nouvelle : la mort de son fils. Personne ne savait comment c'était arrivé. Personne, sauf quelqu'un qui se taisait...

– Qui ?

– Attends, je te le dirai tout à l'heure. Nib sentit...

Imma s'arrête et se laisse choir dans son fauteuil. Elle transpire abondamment et une longue mèche blanche lui colle au front. Une grosse veine boursouflée palpite au ralenti sur sa tempe. Ses lourdes paupières recouvrent à moitié ses yeux exorbités d'un vert trouble. Elle respire à peine, la bouche entrouverte. Ses mains pendantes au bout des accoudoirs tremblent légèrement. Elle a mal de partout. Un frisson la traverse brusquement suivi d'un lancement dans la poitrine qui la fait tressaillir. Ses bras flasques se raidissent douloureusement. Le même reste figé, les yeux tout ronds, la bouche grande ouverte. Une panique terrible le saisit. Des larmes lui jaillissent des yeux.

– Imma, Imma ! Allez, Imma, sois gaie ! Allez, Imma ! » Ibn Maidala Raména revient doucement à elle-même le regard encore vide posé vaguement sur Motzo. Puis elle commence à rire doucement et lui parle d'une voix faible, mal assurée.

– Tu vois bien, Motzo, même une sorcière a des malaises. Mais ils passent comme chez tout le monde. De toute façon ce ne sont pas les malaises qui font les sorciers.

Ce sont les sorciers qui font les malaises. Il y a longtemps, un sorcier m'a rendu bien plus faible que maintenant. Si faible...

– Quel autre sorcier t'a fait ça, Imma ?

– Un sorcier plus grand que moi. Un sorcier qui me fait du mal encore aujourd'hui.

– Quel autre sorcier, Imma, dis-le moi. Je te vengerai.

– Tu ne peux pas me venger, Motzo.

– Si, moi je peux te venger. Je veux te venger. Il faut que je te venge !

– Comment vas-tu me venger ?

– Je vais le tuer.

– On ne peut pas tuer les sorciers, Motzo. Ils se tuent eux-mêmes.

– Si, on peut les tuer si on est astucieux. On leur prend d'abord le pouvoir et on les tue après. Je connais une histoire comme ça. Dis-moi Imma, qui est le sorcier qui te fait du mal ?

– Tu ne pourras rien lui faire. Il est déjà mort. Il est mort depuis longtemps. Il s'est tué lui-même.

– Alors, Imma, alors comment peut-il encore te faire du mal ?

– C'était un sorcier très puissant. Les sorciers très puissants peuvent faire du mal même après leur mort.

– Dans mon histoire ce n'est pas pareil. Mais qui est-il, qui était ce sorcier si puissant ?

– C'était Nib. » Le môme se tait. La robe en lourde feutrine d'Imma se transforme imperceptiblement en une chemise de nuit en satin léger et le fauteuil se transforme en un lit. Au bout d'un long silence elle dit : « Raconte-moi ton histoire, Motzo. » Motzo commence ainsi :

– Il était une fois un sorcier. Il vivait dans la forêt. Une forêt très belle, très grande et toujours verte. Le nom du sorcier était Vertpailleur à cause de la forêt qui restait toujours verte. Vertpailleur y vivait tout seul. Il aimait beaucoup la forêt et ne l'avait jamais quittée. Un jour il fit tomber sa baguette magique dans un ruisseau qui coulait près de sa hutte. Il voulut l'attraper mais l'eau la lui emporta. Alors il se mit à courir sur la berge, mais le ruisseau coulait plus vite qu'il ne pouvait courir. Le sorcier courait et courait tandis que tous les génies de la forêt rigolaient et se moquaient de lui. Il courut ainsi jusqu'à ce que le ruisseau quitte la forêt et ralentisse son cours dans la plaine. Le sorcier s'arrêta, regarda derrière lui, vit la forêt qu'il venait de quitter et tomba raide par terre comme mort. La baguette s'était accrochée à seulement quelques pas de lui dans des branches mortes dans le ruisseau qui était maintenant presque une rivière.

« Maintenant, il y avait dans la forêt deux génies qui se querellaient depuis longtemps : chacun voulait devenir le roi des génies de la forêt. L'un était badin, l'autre bougon. Aucun des deux n'arrivait à prendre le dessus sur l'autre parce que le sorcier les en empêchait. Il voulait rester le seul roi de la forêt. Or, le génie bougon avait suivi le sorcier dans sa course le long du ruisseau et l'avait vu tomber raide par terre. Alors il s'est beaucoup réjoui, a pris la baguette, a attrapé le sorcier endormi par les chevilles et l'a trainé dans la forêt en criant tant qu'il pouvait que le nouveau roi c'était lui. Tous les génies se moquaient du sorcier impuissant sans sa baguette ; tous sauf le mutin badin. 'J'ai la baguette magique du sorcier !', criait le génie bougon 'Je suis le Roi de la forêt ! C'est moi le plus puissant maintenant,' criait-il. Le génie badin se cachait dans le creux d'un arbre et réfléchissait, réfléchissait beaucoup avec sa petite tête. 'Vous avez vu', criait l'autre, 'comme il n'a plus aucun pouvoir sans sa baguette magique ? La baguette magique et le pouvoir sont maintenant à moi. Obéissez !' Pendant ce temps le génie badin réfléchissait et réfléchissait et ne disait rien.

Mais au bout de quelque temps le sorcier s'éveilla de sa torpeur et dévora le génie bougon qui lui avait pris la baguette. Alors, tous les génies se turent et se demandèrent où était caché le pouvoir du sorcier. Seul le petit badin le savait. Il interrogea à ses frères, 'Si je vous le dis, accepterez-vous que je sois votre roi ?' 'Oui, oui !' s'écrièrent les génies. Le petit génie demanda alors à un singe de jeter des peaux de bananes sur la tête du sorcier. Le sorcier se fâcha et voulut

attraper le singe. ‘Cours, cours vers la plaine’ lui chuchota le génie à l’oreille. Le singe l’écoula sans arrêter de lancer ses sales peaux de banane sur la tête du sorcier. Le sorcier le poursuivit et le poursuivit, mais le singe courait aussi vite que le ruisseau. Enfin ils arrivèrent à la lisière de la forêt. Devant eux s’étendaient les champs dorés de blé. Le singe sauta du dernier arbre, s’enfonça dans les chaumes et s’y cacha. Le sorcier se lança à sa poursuite. Mais, dès qu’il quitta la forêt il tomba à nouveau tout raide par terre. Le génie badin qui les avait suivi comme la plupart des génies s’écria alors, ‘Vous comprenez maintenant pourquoi il s’appelle Vertpailleur : c’est parce qu’il cherche le vert. Sa baguette ne lui sert à rien. C’est pour nous tromper qu’il la garde toujours avec lui. Ce n’est pas la baguette qui lui donne le pouvoir. Son pouvoir est dans le vert, dans la forêt. Maintenant il faut le laisser là où il est et il ne bougera plus jamais. Gare à vous de le ramener dans la forêt. Maintenant c’est moi votre Roi.’ Alors tous les génies s’écrièrent, ‘Vive le Roi, vive le nouveau Vertpailleur !’ Mais le génie Roi leur dit, ‘Je ne suis pas Vertpailleur car mon pouvoir n’est pas dans le vert. Mon pouvoir est plus grand parce que moi je peux passer la lisière de la forêt verte et entrer dans les champs dorés. Alors ne m’appelez plus Vertpailleur. Dans mon royaume le mot vertpailleur sera donné à tous ceux qui me trahissent et qui devront mourir. Comme lui,’ dit-il en pointant vers le sorcier. C’est ainsi que les condamnés à mort furent appelés depuis vertpailleurs. Mais le génie Roi mourut et le monde oublia pourquoi on appelait les condamnés à mort des vertpailleurs et après un

temps plus personne ne sut ce que vertpailleur voulait dire. C'est ainsi qu'on l'utilise aujourd'hui pour dire n'importe quoi. Voilà mon histoire. » Motzo se tait. Imma soulève ses lourdes paupières et son regard est terrible.

– Qui t'a racontée cette histoire ?

– Personne.

– C'est toi-même qui l'as inventée ?

– Oui. Elle ne te plait pas ?

– Et ce mot, vertpailleur, comment le sais-tu ?

– Je l'ai inventé.

– Tu mens ! Gare à toi, le môme ! Dis-moi tout de suite qui t'a appris ce mot.

– Mais Imma...

– Assez ! » Le nez crochu d'Imma frémissait de colère. Motzo se blottit dans un coin de la pièce. « Qui te l'a dit ce mot, Motzo ? !

– C'est toi Imma, quand tu rêves tu le dis souvent.

Imma écrasa un juron entre les dents.

– Va-t'en maintenant ! Fiche-moi le camp d'ici, le môme ! Va, va t'amuser avec la folle aveugle du coin, ou avec l'ivrogne mais ne les zigouille pas. Allez, file ! » « Je vais la

bousiller un jour cette vieille crotte de clocharde de putain », se dit le même en se faufilant dehors.

Un mois plus tard nous devons rencontrer Imma et le même pour la première fois.

Un couteau argenté, grêle

Nous flottons sur des poussées d'élan et de peur. Il est tard. Le même nous dit qu'on a du retard. On se presse. On oublie le froid, on oublie la nuit. On sert les dents. Le même nous court après. Ses petits pas frappent le bitume avec des claquements légers comme des béquetttements.

– C'est une maison avec de grandes colonnes, dit-il. C'est une grande maison. Il faut qu'on y rentre par derrière. Il ne faut pas qu'on nous voie. » Nous allongeons le pas. Nous ne nous regardons pas.

– Hé, arrêtez-vous, crie une voix.

Nous nous figeons électrisés. Un bonhomme écroulé par terre ivre mort nous pointe d'un doigt tremblant. On redémarre. On court. Dans sa poche Ed sert toujours dans sa main l'éclat de faïence verte. Sa respiration est brève, saccadée. Ça fait longtemps qu'il est plongé dans un silence obstiné. Mon corps s'est dissout. Mon cœur s'arrête. Il gonfle. Je le sens gonfler. C'est le seul signe que j'existe. Je ne suis qu'un cœur battant dans l'espace. Dans le néant. Là,

maintenant, cette dominance absurde devra cesser. Je guette chaque palpitation en attendant qu'il rétrécisse, qu'il se calme, que je reprenne possession de mon corps. Qu'il cesse d'être une entité indépendante. Ou alors qu'il s'arrête. Le temps passe. Son tam-tam bestial se poursuit. Il ne veut pas rétrécir, ne veut pas revenir à sa condition secondaire. La solitude exacerbée et mystique qui me tenaille se prolonge. Les minutes s'écoulent. Je reste suspendu au néant, moi, l'homme-cœur, sans corps, sans existence. Puis, je m'échappe. J'émerge comme d'un rêve d'enfance. Du coin de l'œil je perçois l'épaule d'Ed qui monte et s'abaisse à chaque pas dans sa trajectoire cycloïdale. C'est une danse hypnotique dont le rythme m'arrive de loin au ralenti, m'entraîne. Nous ondoyons tous les deux dans un espace sans repères. Nous n'avons qu'à nous lancer ventre à terre pour nous transformer en oiseaux.

Il en était de même dans mes rêves. Mes pas s'allongeaient pour devenir gigantesques. Ils prenaient de telles proportions que la terre dure contre laquelle je posais mes plantes perdait toute consistance. J'avançais de biais au-dessus de la terre, de plus en plus haut, de plus en plus vite. L'air n'effleurait plus mon visage car il n'y avait plus d'air. Je voltigeais hors du temps, je pouvais atteindre les points les plus reculés de l'espace en l'éclair d'une pensée.

Ce n'est pas vrai, je n'ai jamais fait ce rêve. La vitesse et l'espace m'étaient étrangers. Je m'acheminai vers l'école. Toujours le même chemin. Tout d'un coup je me trouvais

suspendu en l'air. Je flottais à l'horizontale à un mètre du sol. Ce n'était pas un élan, un désir, mais plutôt une curieuse impuissance de me tenir debout, pieds à terre. Je flottais pour ne pas pouvoir marcher. Les gens dans la rue ne s'apercevaient de rien. Je cours. Ed court à mes côtés, le même à notre traine.

– La voici ! dit-il en s'arrêtant devant un très haut grillage en fer forgé. Dans le noir d'encre un chat nous barre la route et disparaît dans un buisson. C'est un quartier isolé où les maisons se cachent derrière des arbres majestueux au fond de cours profondes. À travers le grillage, se laisse voir une tranche de façade opalescente qui préfigure une bâtisse imposante. Le même s'appuie contre un barreau. Ed s'est recroquevillé sur le trottoir. J'attrape un barreau, m'y arc-boute de tout mon poids. Nous reprenons tous les trois notre souffle.

Sur le trottoir d'en face une silhouette de femme semble nous épier. « Hé ! » je crie, « qu'avez-vous à nous regarder ? » Les deux autres se retournent. Ed se lève et se fige. La silhouette ne bouge pas. Je m'apprête à traverser la rue mais le même me retient par le bas de ma veste. « J'y vais, » il dit, et bondit vers la silhouette. Je crois l'entendre lui crier « Casse-toi » mais je ne suis pas sûr. Je le vois gesticuler et pousser la forme qui résiste au début, puis s'éloigne et se perd dans la nuit. Le même revient l'air renfrogné. « Que des connasses ! Y a que ça. »

– Et maintenant ? je demande.

– J’entends quelqu’un, chuchote Ed.

– C’est le chat.

– J’entends des pas.

– Qu’ils approchent, dit le môme. » Le bruit de sabots lourds éclatent dans la nuit. L’on ne discerne le personnage que lorsqu’il est à deux mètres de nous. C’est une vieille femme squelettique qui semble tenir à peine debout. Une large écharpe noire recouvre son cou et la moitié de son visage et ses yeux rougeoyants scintillent au fond de sa tête comme des billes de braise. Elle fait encore un pas chancelant, s’arrête, nous regarde. Nous restons tous les quatre sans faire le moindre geste. Enfin la vieille se décide à parler.

– Savez-vous ce que vous faites, beaux messieurs ? nous demande la vieille.

– Où est-elle ?! l’apostrophe le môme de but en blanc. La vieille se tait. « Où est-elle ? » crie le môme.

– Débarrassez-vous de ce gamin. Il n’apporte que la poisse. » Sa voix est rauque et ses yeux comme des billes de braise enfoncées dans la tête renvoient des éclats maléfiques. Maléfiques ou remplis d’épouvante ? Je ne saurais dire. « Vous cherchez celle qui dansait comme un ange. Ma petite danseuse mirifique. Tous les voisins venaient la voir. Quand elle dansait, les oiseaux arrêtaient de pépier, les chiens errants oubliaient leur fringale, même les chats

arrêtaient leur chasse pour la regarder. Ma toute petite danseuse merveilleuse sans père ni mère. Elle ne danse plus depuis longtemps. Je sais qui vous envoie. Je sais ce que vous lui voulez. Partez ! Partez tant qu'il est temps. Oubliez ce même. Elle a le droit de vivre. Êtes-vous des assassins ? Allez-vous en, beaux messieurs.

– J'en ai tué des comme ça, me siffle le même dans l'oreille. Je pourrais la faire danser celle-ci aussi ! Tu veux voir ? » « Ferme-la ! » je lui dis.

– C'est vous donc, dit la vieille.» Un frisson me parcourt l'échine. Je me tourne vers Ed. Nos regards se rencontrent.

– T'es bourrée la vieille et tu nous fais chier, s'emballe le même. Fous-nous le camp d'ici.

– C'est bien vous, je le sais maintenant, poursuit la vieille en nous toisant. Jamais vous ne l'aurez. On vous mène en bateau, allez-vous en !

Je vois le même se raidir. Il se cabre comme pour bondir alors que ses grands yeux scintillent étrangement. La vieille fait un pas en arrière, s'immobilise et le vise d'un air tout étonné. Puis elle rit. Elle rit aux éclats. Rit et de grosses larmes roulent sur ses joues creuses. Elle rit et pleure à la fois. Le visage du même est déformé d'abord par un rictus, puis se décompose alors que la vieille rit et rit.

– C'est tout ce que tu peux, gamin ? dit-elle. T'es bien petit encore. » Puis en s'adressant à nous : « Que faites-vous

là ? Les gens de bien dorment à cette heure. Vous êtes de beaux messieurs, vous n'avez pas besoin de tout ça. Sauvez-vous tant qu'il est temps, fuyez et ne regardez pas en arrière. » Je vois Ed fouiller dans sa poche. Il sort en tremblant une poignée de billets qu'il tend à la vieille.

– Tenez, prenez, dit-il. Je n'en ai plus besoin. Prenez tout. Tenez, c'est à vous. » La vieille attrape l'argent d'une main tremblante aux doigts crochus et me le tend. Elle pleure maintenant.

– Et pourquoi n'en avez-vous plus besoin ? Savez-vous ce que vous faites ? Partez, partez, je n'ai pas besoin de vos sous, dit-elle en plaquant sa main avec les billets sur ma poitrine. Partez, laissez-nous tranquilles.

Je fais un pas en arrière et les billets s'éparpillent sur le trottoir. Le même sort de sa stupéfaction et se hérisse à nouveau.

– Putain de vieille de salope de merde, étron puant, crotte séchée, espèce de pet infect, putain de décrépité, saleté crasseuse, ordure répugnante, va te faire foutre, enulée ! » Il est en pleine crise d'hystérie, hurle de plus en plus fort, attrape les barreaux du grillage qu'il secoue sans effet, tape des pieds, puis se retourne vers nous deux et nous injurie. « Qu'avez-vous à me regarder comme ça, cognez cette vieille, assommez-la, faites-la partir avec des coups de pied au cul, qu'a-t-elle à rester plantée là comme une momie ? Qu'elle foute le camp, qu'elle se casse !

– Regardez-le, dit la vieille, regardez ce morveux impertinent. Savez-vous d'où ça lui vient ? Savez-vous qui lui a appris tout ça ? Écoute petit morveux, je me demande ce qui m'empêche de t'envoyer à tous les diables. Tu sais que je le peux.

– Sorcière et décrépète ! lui crache le même. La vieille femme fait un pas en avant mais je m'interpose bien que j'aimerais voir le même encaisser une bonne claque. Il ne faut pas trop se donner en spectacle. Et puis, que nous veut-elle, la vieille ?

– Voulez-vous rentrer tranquillement chez vous, maintenant, je lui dis. Du gosse, on s'en occupe.

– Et pourquoi vous en occuperiez-vous ? Il me semble que c'est lui qui vous mène par le bout du nez. De beaux messieurs comme vous et vous vous laissez entourlouper par ce petit morveux. Ce sera votre fête, une mauvaise fête. Vouloir n'est pas avoir, le savez-vous ? Allez-vous en, allez-vous en !

– Laissez-nous donc en paix, s'écrie Ed.

– Deux pauvres messieurs malades. Je n'y puis rien. Ah, si je pouvais encore ! Deux pauvres messieurs malades, dit la vieille en s'éloignant lentement sans regarder en arrière. Deux pauvres messieurs et le même. Je n'y puis plus rien. Ils arrivent... ». Sa voix s'éteint mais nous entendons encore le bruit de ses sabots sur le pavage alors qu'elle se perd dans la nuit. Il ne reste que le silence. Le même nous regarde d'un air

féroce. Je sens sa haine de gamin qui déborde ; il nous tuerait avec délice. Il se tait pourtant. C'est un cauchemar, une hallucination nocturne. Je crois rêver. La nuit m'opresse. J'entends encore les derniers mots de la vieille, 'Vouloir n'est pas avoir.'

– Qu'est-ce qu'elle voulait ? demande Ed.

– A quoi ça sert de vouloir ?

Silence. Il fait froid. Mes mains et mes pieds sont gelés. Je m'oublie... je suis ailleurs.

– Qu'avez-vous à rester figés là comme des cons ?! On y va ou quoi ?

Je faillis l'assommer, mais je m'abstiens.

– On va où ? demande Ed.

– Il faut rentrer là-dedans, dis le même en pointant vers la maison à colonnes. Ce grillage l'entoure de partout. On peut pas l'escalader. Allez, venez, je connais un chemin, bougez-vous.

Nous longeons un moment le grillage, puis nous engouffrons dans un labyrinthe de ruelles de plus en plus étroites d'un quartier fantomatique. S'y dressent des maisons en ruines dont les portes défoncées et les fenêtres sans vitres s'ouvrent comme des orbites aveugles. Comme par miracle, un grand hôtel tout éclairé se dresse à un coin de rue. Dans sa guérite, un petit bonhomme au visage de

figue ramollie vêtu d'un uniforme galonné de portier de grande maison nous jette des regards méfiants. Le même l'ignore et nous entraîne à travers le grand portail dans le hall luxueux brillant de mille lumières et au-delà dans un large couloir bordé de vitrines exposant des objets de luxe. Le couloir aboutit à des portes battantes qui donnent sur les cuisines que nous traversons en courant jusqu'à d'autres portes qui s'ouvrent sur une ruelle latérale plongée dans l'obscurité. Nous y retrouvons les mêmes maisons en ruines, les mêmes trous béants à la place des fenêtres, les mêmes portes défoncées. Le même sort une petite torche et nous fait rentrer dans une de ces maisons que nous parcourons de part en part pour déboucher sur une cour que nous traversons pour pénétrer dans d'autres maisons inhabitées, d'autres cours, puis, depuis une cave, nous nous enfonçons dans des couloirs souterrains qui donnent sur d'autres caves, sur d'autres couloirs souterrains, sans fin, sans perspective. La petite torche de Motzo projette nos ombres hideuses sur des murs décrépits rongés par la vermine, sur des plafonds et des voûtes enfouis dans le néant, sur des flaques d'eau huileuses, sur des rats, morts et vivants, sur des crevasses profondes dans les pavements défoncés recouverts d'immondices.

Nous arrivons au pied d'un escalier en bois qui gémit sous nos pas. Il donne sur un couloir dont le bout est obstrué par une porte massive pourvue d'un vasistas entrouvert. Il avait été garni d'un vitrage dont il ne reste que quelques tessons. On peut voir à travers une cour minuscule

submergée d'ordures puantes. Je me hisse sur la pointe des pieds pour passer mon bras par le vasistas et je tire le loquet. Je pénètre en premier dans la cour nauséabonde et me trouve aussitôt immergé dans les ordures. Les tessons ont tracé tout le long de mon avant-bras deux entailles qui saignent abondamment. Ed et le même me suivent. Je ne sais pas pourquoi mais la main droite d'Ed saigne aussi. De l'autre côté de la cour nous attend une porte identique. Cette fois-ci le loquet est du bon côté. Devant nous un autre escalier à moitié pourri mène vers un grenier qui fait office de séchoir. Des draps maculés y sèchent depuis des années sur des cordes distendues. Je me retourne et interroge le même du regard. Il le soutient et se tait. Derrière lui j'aperçois la trainée de sang qui a marqué mon passage. Sur le visage d'Ed se lisent épuisement et rage.

– Pourquoi tout ce détour ? je demande.

– Pour être malins ! répond promptement le même.

– Et pourquoi nous faut-il être malins ?

– Pour que tu m'emmerdes !

– Et pourquoi faut-il que je t'emmerde ?

– Je me le demande. C'est le seul chemin. J'ai mis un temps fou pour le trouver.

– Regarde ! s'exclame Ed.

A l'autre bout du grenier, par-dessus un large drap jauni se dresse la tête de la vieille femme squelettique de tout à l'heure. Dans le faible rayon de la torche que le même braque sur elle, ses petits yeux rougeoient comme des braises. Je suis saisi par des convulsions douloureuses. Ma main se rétracte sous l'effet d'une crampe et un cri muet monte dans ma gorge. La vieille nous regarde placidement. Puis, sur ses lèvres fleurit un vague sourire.

– Vous y voilà enfin ! Vous avez mis du temps. Que cherchez-vous ? Le savez-vous au moins ? » Nous la fixons, les yeux écarquillés, la bouche scellée par une stupéfaction inepte... « Dites-moi beaux messieurs, continue-t-elle, ne savez-vous pas que tous les chemins mènent à Rome ? Pensez-vous que Nahana était trop vieille pour vous empêcher de passer votre chemin ? Et même si vous aviez raison... Tout ça pour rien...

Elle reste immobile derrière le drap souillé et je pense tout d'un coup à la vieille ivrogne écroulée au milieu de la rue que nous avons rencontrée en sortant de chez Imma. La même sensation de folie m'envahit, la même impuissance. Je sais qu'elle ne va pas bouger, qu'elle n'est qu'un épouvantail, une image de mystère et d'angoisse. Je sais que ses derniers mots ne sont que la menace cadavérique d'un pressentiment qui s'incarne, d'un châtement inéluctable. Son visage fantomatique, creusé par des myriades de rides profondes, me glace mais n'arrive pas à contenir ma fureur. Je me jette en avant avec un hurlement de bête mais Ed et le même

m'attrapent et me tirent vers la sortie en hurlant eux aussi. En nous sauvant, nous rentrons tête la première dans les draps maintenant souillés de mon sang. Ils nous enveloppent et nous étouffent, nous les arrachons, nous les piétons. La course me semble infinie. Je ne sais pas comment, nous nous trouvons au pied d'un escalier en marbre. Nous y faisons escale.

– Qui est-ce ? demande Ed.

– Il n'y a pas de 'qui', je dis. » Le même nous regarde à tour de rôle.

– Elle est forte, dit-il.

– Il n'y a pas de 'qui', répète Ed. Nous nous taisons. Une lumière jaunâtre éclaire vaguement l'escalier.

– Très bien. OK, dit le même. Le voici. C'est à vous maintenant. C'est ici.

Il nous tend un couteau. C'est un couteau argenté, grêle, très effilé, très pointu.

Raison d'étonnement et de haine

Lenteur, surdité. Un malheur contondant, une main qui se tend et qui n'arrive pas à saisir. Des images statiques défilent au ralenti. Des lumières mortes s'amassent comme des nuages épais. C'est un sacrifice, le symbole d'un sacrifice et le sacrifice d'un symbole. Un cri. Une lame qui s' mousse silencieusement, toute seule. Une bouche qui s'ouvre sans dire. Elle dit les choses qui ne se disent. Du silence surgit en silence un monde sans ombres ni volume. Il tournoie, flotte sans consistance. Des surfaces absorbantes se croisent, s'entrecoupent et s'éloignent. Le monde tourne et se désagrège. Une douleur noire s'écoule de ces entrelacs, se répand visqueuse, envoutante. Des météores tracent de longues trajectoires d'obscurité et se heurtent sans bruit.

– *Tu seras heureux ?*

– *Moi ?*

– *Oui, vas-tu l'être, enfin ?*

– *Tais-toi, tais-toi.*

- *Tout ça pour du bonheur ?*
- *Oui.*
- *Toi, tout seul, heureux ?*
- *Arrête. Laisse-moi.*
- *Tu y crois vraiment ? Peux-tu y croire ?*
- *Oui.*
- *Il suffit d’y croire ?*
- *Oui. Laisse-moi. Oublie-moi. Va-t’en.*
- *Il suffit d’y croire...*
- *Oui. Il suffit... maintenant. Maintenant.*
- *Pourquoi ? Pourquoi ?*

Pourquoi ? Cette bouche qui s’ouvre et nomme les choses innommables m’approche, embrasse le vide. Elle dit « viens », elle dit « va-t’en ». Une douleur décomposée s’enroule comme une liane autour de nos destins, y enfonce ses radicelles dans leurs écorces. Nous regardons fascinés la lame étincelante dont le tranchant semble s’affûter de lui-même. Malheur à la main qui le touche. Je le vois glisser dans la chair onctueuse, la vriller sans un crissement. De la chair s’écoule un liquide épais, brunâtre. La bouche reste grand ouverte. Elle épèle des ‘o’ et des ‘a’ sans les prononcer. C’est un nœud qui nous tord les entrailles et que l’on ne peut

dénouer. D'où vient-elle cette lenteur, cette surdité, ces éclairs éblouissants ?

– Eeed !

Qu'y a-t-il de si étrange pour que tout ce monde nous regarde ? Qui sont ces gens ? Pourquoi se serrent-ils ainsi, les uns contre les autres ? Y a-t-il quelqu'un au milieu de leur cercle ? Est-ce de l'eau dormante que surgit la délivrance ? Qui va accomplir le souhait de leur curiosité malade ? Comment ? Il tourne. C'est lui, sa lame qui s'acère et s'émousse. Tout ce monde affamé de miracle attend. Pourquoi ce sentiment de devoir ? Pourquoi en sommes-nous les esclaves ? Parce que c'est la seule offre ? Est-ce bien cela qu'ils attendent ? Est-ce ainsi qu'ils justifient leurs regards vides, leur attente misérable ? Oui, c'est bien cela. Ils veulent voir l'offre qui s'offre. Ils veulent voir la lame plantée dans les tripes, ils veulent voir les tripes s'épandre sur leur monde.

« Mon Dieu, l'eau dormante. »

– *C'est tout ?*

– *Pourquoi ne veux-tu pas me laisser seul ?*

– *Et le bonheur ?*

– *Le bonheur ?*

– *Tu abandonnes ? Tu t'es battu pour rien ?*

– *Moi ?*

- *Tu n'y crois plus ?*
- *Si.*
- *Pourquoi alors regardes-tu autour ?*
- *C'est un rêve.*
- *Réveille-toi !*
- *Que je me réveille ? A quoi bon ?*
- *Qu'est-ce que tu veux ? Veux-tu continuer ?*
- *Peut-être.*
- *Réveille-toi donc !*
- *Et tout ce monde alors ? Tout ce monde qui nous encercle les regards braqués depuis toujours sur le centre. Est-ce que le centre est vide ? Alors...*
- *Alors est-ce toi qui le rempliras ? Tu rêves.*
- *Je rêve.*

Pour leur donner une bonne raison d'étonnement et de haine. Qu'ils approchent. Lenteur, surdité. Une main qui se crispe avant d'avoir empoigné. Un sacrifice bénéfique. Une douleur noire. Une illusion d'approche. Le bonheur est un cri. Il tourne.

– Eeed, Eeed, réveille-toi ! » J'immobilise sa main qui, avec le couteau pointé vers sa poitrine s'apprêtait à la percer.
« Holà, hé, réveille-toi, misère !

– A qui parlais-tu ? T'es somnambule ou quoi ? s'écrie exaspéré le même. Tu viens ici pour te tuer ou pour accomplir la besogne, hein, merdouillard ?

Ed semble revenir à lui-même. Dans l'obscurité de l'appartement nous avançons à tâtons. Nous nous figeons devant chaque obstacle invisible alors que le même jure in petto. Nous parcourons une enfilade de pièces hantées par la nuit et le vide. Au milieu de l'une d'entre elles je me raidis brusquement. Ed et le même font de même. Sur notre droite, devant une fenêtre entrouverte, un voilage palpite doucement dans la bise nocturne. Je sens une présence. Devant nous, dans le silence profond, une porte entrebâillée laisse passer un souffle régulier. Je l'entends de plus en plus distinctement. Elle est là, notre rançon.

C'est quoi le suicide ? Un beau geste d'anéantissement ? Un geste d'une lenteur effrayante, une trajectoire sans fin ? Un geste qui se poursuit lui-même tout en se perdant de vue, de plus en plus imperceptible, de moins en moins convaincant ? Une poussée de générosité mal reçue ? Une générosité accablante ? Le désir sporadique de décorer notre existence sabote nos philosophies.

– Arrête tout ça ! Arrête les mots. A quoi bon ?

– Je veux être seul.

– Tu n'es pas seul. Je suis avec toi. Tu ne peux pas tout laisser tomber. C'est trahir.

– *Trahir ?*

– *C'est ce que tu es en train de faire. Reviens à toi.*

– *Et elle alors ? Elle dort paisiblement dans son lit qui sent le lilas. Tu entends sa respiration ? Elle est légère, douce, innocente.*

– *Oui, elle est là. Elle nous attend. À sa manière. En dormant.*

– *Qui est-elle ?*

– *Quelle question ! Quelle importance ça peut avoir ? Elle y est. C'est tout.*

– *Pourtant... Il y a des années, je suis monté sur la cime d'une haute montagne avec une femme. C'était une cime pointue. Tout en bas, je voyais un mouton minuscule. « Qu'est-ce qui t'arrive ? » m'a demandé la femme. « Tu vois le mouton, je lui ai demandé, j'ai envie de le rejoindre. » « Que dis-tu !? » s'est-elle exclamée. « J'ai envie », j'ai dit. En tombant, le mouton grandissait, devenait énorme, occupait toute la vallée. Pourquoi l'ai-je fait monter elle aussi jusqu'au sommet de la montagne ? Est-ce heureux ou malheureux de survivre à nos premiers morts ? Non pas que le temps soit réversible, mais on n'arrête pas de naître.*

Il émerge. Puis il sombre à nouveau. A côté la femme dort. Approche-toi. Sa jambe touche sa jambe. Il

connait cette chaleur. Il connaît cette femme. Il reste assis, nu. Il l'attire vers lui. Elle s'en éloigne. Qui s'éloigne ? En l'attirant il flétrit. Chacune de ses respirations le rend malade, l'empoisonne. Elle dort. Il allume une cigarette, tout nu. Son visage est blême. Ses cheveux ne grisonnent pas encore. Sa chevelure à elle se répand somptueusement sur les draps blancs. Quand l'a-t-il perdue ? Comment l'atteindre ? L'atteindre enfin, pour toujours. Elle dort paisiblement. Il fait froid. Pourquoi gèle-t-il malgré la chaleur qu'elle lui insuffle ? Il guette chacune de ses aspirations, chacune de ses expirations. Chaque aspiration le refoule. Chaque expiration l'aspire. Il ne respire presque plus. Il met une main sur sa cuisse et dit : Approche-toi. Il blêmit. Il n'a encore aucun cheveu blanc. Cette dernière nuit, sa jambe à elle collait à la sienne. Dès le lendemain il ne se repaîtra plus jamais de sa chaleur ineffable. Elle aspire, expire. Il connaît cette respiration. Il l'a rêvée des myriades des fois. Il gèle. Quelque chose gèle en lui. Il serre les poings. Il la tient. Elle s'échappe. Elle s'est échappée. Le silence s'épaissit. Il est tout nu. Il dit, approche -toi.

– Ed ! Je le secoue. Ed, réveille-toi.

– Cette respiration, il dit.

– Quoi donc ?

– Je la connais. Je connais cette respiration.

– Fais pas chier avec tes souvenirs, rognonne le même. Merde avec tes salades. C’est toi qui as le couteau. Vas-y !

J’imagine dans le noir sa figure décomposée, ses yeux vides. Je l’avais déjà vu comme ça il y a longtemps dans un petit village écrasé par la chaleur, envahi par de hautes pousses. Je revois ses ruelles recouvertes d’un tapis d’herbe soyeuse, ses arbres dont les basses ramures pliaient sous le poids de leur sève, leurs fruits trop murs roulant sur les pentes molles, ses habitants à la peau brûlée par le soleil, j’entends leurs paroles égarées dans la verdure, le chuchotement d’une brise dans le feuillage. Je les ai rencontrés, lui et une femme inconnue, sur une placette au centre du village, lieu magique d’où partaient en étoile quatre petites venelles. Comme aujourd’hui, le visage d’Ed était blême, son regard était fuyant. La femme avait esquissé un sourire maladroit et nous avait quittés. Je l’ai vue s’éloigner dans la vallée, puis disparaître derrière une saillie.

– Je voudrais être seul, dit Ed.

– Merde, merde, putain de merde ! lui lance le même sur le point de piquer une nouvelle crise.

– Comment ça, seul ? je demande.

– Seul. Ne m’attendez pas.

– De quoi tu parles? Comment ça, ne pas t’attendre ? Ed, reviens à toi, calme-toi, nom d’un chien.

– Lâche-moi ! Il le faut. » Il attrape le couteau des deux mains et le pointe vers son ventre. J’essaie de l’immobiliser alors qu’il se débat comme un forcené. Nous guerroyons dans le silence.

– Qu’est-ce qui lui prend encore ? Ne le laisse pas faire, dit le même en s’accrochant au bras d’Ed. Il est fou. Ce n’est pas pour qu’il se tue que nous avons fait tout ce chemin. Il me les broie. Prend-lui le couteau !

La lumière de la nuit mourante diffuse par la fenêtre. Je ruisselle de sueur, je panique. La pointe du couteau est maintenant à un centimètre du ventre d’Ed. Je vois déjà sa tête tomber doucement en arrière, ses épaules s’affaisser, ses genoux fléchir, son corps s’écrouler.

– Ne le lâche pas ! Arrête-le ! Il est fou ! Prend-lui le couteau ! grommelle le même.

J’entends un craquement venant de la pièce d’à côté. Ed se rend d’un coup, laisse choir ses bras. Plus personne ne bouge. Un malheur vieux comme le monde me pénètre, me traverse, c’est le monde de ténèbres.

– Pourquoi est-on ici ? chuchote Ed.

– Je me le demande.

– Va-t-on s'en sortir ?

– Je me le demande.

– Que nous faut-il faire ?

– Finir.

– Peut-on ?

– Taisez-vous, imbéciles, elle bouge !

À quelques mètres de nous, la jeune femme bouge dans son lit large, dans ces draps blancs immaculés. Ed appuie sa tête sur mon épaule. Il pleure.

– Je suis un pauvre con, il dit. Un pauvre con qui n'a rien oublié. Qui ne va rien oublier. Qui ne peut oublier. Qui doit rester tel qu'il est depuis toujours. Et alors, à quoi bon? Tu vois, je n'arrête pas de faire l'imbécile. Même ici, même à mon âge. Que puis-je ? Il faut en finir. C'est tout. J'ai cru que le moment était arrivé. Ce matin je me suis réveillé avec cette idée dans la tête. Ce n'était pas une idée. C'était un désir. Crois-moi. Pardonne-moi. Je suis mort de fatigue. J'ai horriblement peur. Cette femme à côté me fait peur. Tout me fait peur. Ça passera. Excuse-moi. Tout à l'heure il y avait quelqu'un qui me parlait. Une voix. Elle me demandait si ce que je m'apprête à faire me rendra heureux. Je n'ai pas répondu. Elle a insisté. Alors j'ai dit oui. Une voix. Je délirais, sûrement. Tu le sais, il m'arrive souvent de délirer. Ce n'est pas parce que je suis un lâche. Peut-être que je le suis, après tout. Qui sait ? Pourtant j'ai beaucoup osé. J'ose encore. Un lâche n'ose jamais. Pas vrai ? Qu'est-ce que t'en penses, dis-moi ? Si je pouvais dormir. Ici. A côté d'elle. Même pas à côté d'elle mais ici, dans cette pièce, dans cette maison, par terre,

ou alors dans son jardin. Si je pouvais... La voix me disait...
Dis-moi, est-ce vrai que nous serons heureux ?

A pas de loup nous pénétrons dans la chambre. Sur la
table de nuit scintille faiblement un verre en cristal à moitié
plein.

*Du jaune sauvage et éreinté
D'une goutte lourde de fatigue
Se verse le vert hypnotisé
Palette des abîmes liquides*

Oh, quelle joie

« Qu'est-ce qu'ils foutent ces deux-là, » se dit le même. « Que foutre pensent-ils ? Quel jeu idiot se sont-ils mis dans la tête ? Ah, j'aimerais pouvoir jouer avec eux comme je jouais avec la vieille clocharde. Imma me l'a défendu. Ils doivent faire leur boulot. Mais ils ne le font pas. Ils jouent à cache-cache. Que des conneries ! Le couteau à la main, la bonne femme à deux mètres, et ils se la frottent. Frappez, connards ! Frappez, trouillards ! Vous me faites perdre mon temps pour rien. Allez, imbéciles ! Vous n'avez rien à perdre puisque vous n'avez rien à gagner. »

« Si Imma était là rien que quelques secondes, ils se pisseraient dessus. Elle n'a pas voulu venir. Elle dit que c'est mon affaire, que je me débrouille tout seul. Ce serait un point de plus pour moi. Mais les connards se sont mis à penser ; ils se souviennent ; ils se croient quelque part à la campagne à se dorer la pilule. Allez-y bande de cons, décidez-vous ! Elle est là, sacré bon dieu ! Elle dort ! Il n'y a personne d'autre que nous trois. Pas une mouche. »

« Tout ça, parce qu'il y a quarante ans, le moine a péché une deuxième fois. Imma peut dire tout ce qu'elle veut, mais le moine a été un con. Je voudrais bien savoir qui a été la connasse qui lui a filé son deuxième poupon. Moi, par exemple, je ne suis l'enfant de personne. On peut donc bien y arriver sans amour et toutes les conneries qui vont avec. Ces deux crétins m'ont demandé où sont mes parents. Eh bien, ils sont quelque part, c'est-à-dire nulle part puisque j'en ai pas. C'est bien ce que m'a dit Imma. 'Toi,' elle m'a dit, 'tu es né d'une pierre verte. On a pris une pierre verte,' elle m'a dit, 'on l'a mise à chauffer au soleil, et tu en es sorti au bout de quatre jours !', voilà ce qu'elle m'a dit. Pas de mère, pas de père, pas de grand-mère, ni de grand-père et tout le bazar. Je suis tout seul et je me porte à merveille. Je vais être un grand sorcier, moi ! Encore plus grand qu'Imma, encore plus grand que le moine. »

Ed est calme maintenant, résigné. Il me tend le couteau. Je le prends.

– Vas-y toi maintenant, me presse le même. Un coup rapide et on se sauve !

Je fais un pas en avant. Ed ne bouge pas. Le même s'avance à mes côtés. Son œil brille. J'avance d'encore un pas. Ed s'approche lui aussi. Je sens sa respiration chaude sur ma nuque. Le même me colle de près. Nous rentrons dans la chambre. Une jambe de femme sort de sous la couverture. La lune s'est dévoilée et nous éclaire d'une lumière spectrale.

– Qui est-elle ? je demande.

– Ne pose pas de questions idiotes, maugrée le même.
Vas-y, frappe !

– Qui est-elle ?

– Frappe !

La tête de la femme est cachée sous l'oreiller. Ses cheveux noirs se déversent sur ses épaules nues. Elle ne bouge pas. Je lève le bras. Je regarde le même. Je regarde Ed. Je scrute le noir argenté à travers la fenêtre. J'embrasse d'un œil furtif toute la chambre. Je repose à nouveau mon regard sur le lit. Je caresse du regard la cambrure de la cuisse d'ivoire, le galbe splendide du mollet, la cheville fine et nerveuse, le talon délicat et vigoureux à la fois, l'arche puissante et noble du pied, les orteils comme une chute de perles.

– Qui est-elle ?

– Frappe, espèce de... Le même est sur le point de lâcher sa colère.

Ce n'est pas lui, c'est moi. Je serre le manche du couteau. Suis-je résolu ? Est-ce la fin ? Mon esprit se recouvre d'un voile de folie. Une odeur d'antan me revient sur une vague de chaleur brûlante. Je vais frapper. Je frappe ! Voilà, je frappe ! Regardez-moi, je suis en train de frapper. Regardez, rassurez-vous, je frappe, je suis en train de frapper, je frappe, je vais frapper, une première fois, une deuxième

fois, et encore, je frappe incessamment, comme on me l'a demandé, comme on me l'a imposé, je frappe, je suis en train de frapper, une troisième fois, je vais frapper. Oui, c'est moi celui qui frappe, il n'y a rien d'étrange, c'est mon tour, j'ai attendu pendant des années, j'attends depuis toujours. Là, maintenant, j'y suis enfin, je frappe, ou alors je rêve ?

Le sang gicle de partout. Les draps sont des draps de sang, les murs, des murs de sang, la barbe de quatre jours d'Ed est elle aussi une barbe de sang. Je l'attrape par la main et je le tire. Il se cabre, s'accroche d'une main au montant du lit, de l'autre il attrape le drap. Je le tire, le drap se déchire, l'oreiller se décale et découvre le visage d'une beauté ineffable figé dans l'horreur. Ed le fixe fasciné. Le connaît-il ? Il y voit sûrement quelque chose, il reconnaît quelque chose. Je ne lâche pas sa main, je tire de toutes mes forces. Que voit-il ? Qui voit-il ? Il nous faut nous sauver. Est-ce l'aurore qui pointe ? Ou alors la nuit, toujours la nuit, derrière nous, devant nous, rien que la nuit ? Un grand froid me pénètre, m'engourdit, mais je le tire de toutes mes forces. Fuir, à nouveau. Ed est inébranlable, comme un rocher, comme un bloc de sel surgi des abîmes. Les yeux lui sortent de la tête, sa bouche est figée dans un rictus de dégoût infini. Il veut crier, il crie peut-être, mais je n'entends rien. Je le tire désespérément. Je ne sens plus mon bras, ne sens plus mon corps, je ne sens que mon cœur qui se révolte, qui se fracasse. Je veux hurler, mais aucun son ne sort de ma gorge. Je hurle en silence.

Je vois maintenant le cri pousser sur les lèvres d'Ed. Il surgit des profondeurs de son être, prêt à traverser les murs et la nuit. Je vois sa bouche large ouverte, je vois son cri, mais suis sourd, sourd comme la nuit, comme la femme qui gît immobile sur le lit ensanglanté. Que voit-il, qui est cette femme ?

Je me réveille.

– Qui est cette femme ? je demande. Le même m'a sauté dessus et ses ongles me labourent la nuque. Mon bras est suspendu en l'air, oublié là depuis une éternité. Ed me prend le couteau sans que je m'en aperçoive. Il s'avance d'un pas et prend ma place. « Qui est-elle ? je dis.

– Chhhhut, » fait le même et, en se tournant vers Ed, « au boulot l'oncle ! »

J'ai déjà oublié mon rêve. J'essaie de le faire revenir; il cachait un secret. De quoi s'agissait-il ? De qui ? Je fais un pas en arrière. Le même se ronge les ongles.

Ed serre tellement fort sa main gauche que ses jointures sont devenues toutes blanches. Il serre sûrement l'éclat de faïence verte qui doit lui entailler la paume. Je sens sa morsure dans la mienne. Je sens le sang s'écouler entre mes doigts. Le même piaffe.

J'arrache le couteau de la main d'Ed. Je suis un entremetteur, un assassin à gages, porteur d'une offrande à la gloire du diable. Le diable qui renifle le péril. Quel péril ?

Qui est cette femme ? Je vais la réveiller, lui découvrir le visage. Je ne frapperai qu'après avoir entendu son cri de terreur. Et si elle ne crie pas ? Le 'si' du passé et le 'si' du futur. Mais non, c'est toujours Ed qui a le couteau. Veux-tu, te décider une fois pour toutes, Ed mon ami ? Oublie les mots, oublie de penser, laisse tomber tout ça. Frappe ! Oui, frappe ! La joie nous attend. Je voudrais bien savoir ce que sera cette joie. Nous aurions dû en demander un échantillon à la sorcière. Juste pour voir la couleur de la marchandise. Il est trop tard maintenant. 'Faire' est tout ce qui nous reste. Vas-y donc ! Je serre fort la poignée du couteau. Je serre l'éclat vert. Je me concentre. Ce n'est pas moi, c'est Ed. Il ne faut pas. Il le faut. Une bonne fois pour toutes. Anéantir cet être qui nous barre le chemin. Allons ! De quelle façon nous empêche cette pauvre femme d'atteindre les limbes du bonheur ? Je veux savoir. J'arracherai cet oreiller qui lui couvre le visage, je la réveillerai et le lui demanderai. Ensuite je frapperai. Ensuite Ed frappera. Je suis un pauvre con. Un pauvre con aux cheveux gris, presque blancs. Moi aussi.

Je ne peux décrocher mon regard du verre en cristal qui scintille sur la table de nuit. Je le prends et je bois. C'est du jus de pomme. Il est frais, il est printemps, il est jardin.

Oh, quelle joie que de s'oublier dans un verre, se remplir de lumière en mordant dans la pomme sacrée, liquéfiée ! Oh, quelle joie, quelle joie inaccessible dans le jardin pellucide, dans la chaleur aimante de l'été auprès de l'être endormi sur la dalle fraîche dans l'ombre du pommier ! Oh, quels jours de

bien-être sans fin où l'eau glacée du puit s'écoule dans les veines des amants. Oh, la lenteur des après-midis ouatés vibrant dans l'attente de la bienaimée qui se jettera dans nos bras ! Oh, quelle joie !

– Ne me laisse pas tomber, ne me laisse pas. » Venant de très loin, la supplication d'Ed éclate dans le silence.

Où suis-je ? Où me suis-je égaré ? Il ne faut jamais déporter la marche triomphale du bonheur. Quelle est la pomme qui me hante ? Où sont les après-midi d'été immergés dans l'amour, où est l'eau limpide des fontaines, où est la bienaimée endormie sur la dalle rafraichissante ? Inepties, inepties. Je serre les dents, et dans ma paume la poignée du couteau. Ma main ne tremble pas. Je suis parfaitement capable de lui imposer ma volonté. Je l'abaisse avec fermeté. Je vais la tu-er, tu-eer Aaah !

Je me réveille pour de bon. Ed s'est affaissé dans mes bras. Il s'est évanoui à nouveau. Le même lui tambourine la poitrine haineusement.

– Vieillard impuissant, paillasse, foutriquet...

– Assez ! Ferme ta gueule ou je te la ferme !

Ed revient à lui-même. « Je l'ai achevée ? »

– Tu t'es évanoui encore une fois. Elle dort.

– Je la connais.

– Qui est-elle ?

– Je n’arrive pas à me rappeler. Je la connais, j’en suis sûr.

– Qui est-elle ?

– Pauvres cons ! houspille le même.

Je le frappe du dos de la main. La gifle l’envoie à terre. Son claquement déchire le silence. Il se met à hurler. La femme se lève d’un bond. Avant qu’elle n’ait le temps de crier, avant même que ses yeux ne soient entièrement ouverts, nous nous ruons tous les deux sur elle, nous l’aplatissons de tout notre poids contre le matelas avec tout ce que nous avons de haine, de désir de nous libérer.

Pourtant, il me semble, quelque chose comme un corps étranger s’interpose. Je ne comprends pas sur le champ. Je suis tout d’un coup très las. Mes bras tombent atones en même temps que le corps de la femme roule sans vie de l’autre côté du lit dans l’espace étroit qui le sépare du mur et de la fenêtre. Le verre en cristal se renverse et se brise. Une tâche noire, toute ronde, toute petite, se dessine au milieu du drap.

– Filons, je crie et nous nous lançons dans une course débridée. Je perds Ed de vue au bout d’un couloir. Je continue de courir.

Comme un arbre sans feuilles au milieu de la forêt verdoyante

Il respire à peine. Son cœur pulse dans ses yeux. Il les presse avec les paupières pour se calmer, se perdre dans le noir. Les yeux fermés, les bras tendus, les paumes douloureusement sensibles, il cherche un mur, s'y appuie, rouvre les yeux... Il se sent entraîné dans cette course depuis des heures, il dégringole comme une avalanche sans pour autant bouger...

Juste devant lui, à un mètre, le couloir prend fin. Il n'a qu'à faire deux pas pour franchir la porte et sortir. Ed a cette force. Il est dehors.

- Qui es-tu, le même ?
- Je suis la chaleur d'une pierre verte.
- Tu aimes être issu de la chaleur ?
- J'aime parce que je suis Motzo.
- Et la pierre verte, est-ce que tu l'aimes ?

– Oui, je l'aime aussi, parce que sans elle je n'aurais pas été Motzo.

– Et qu'est-ce que tu aimes tellement dans Motzo ?

– J'aime tout parce que lui c'est moi !

– Et 'toi', le même, c'est bien ?

– 'Moi' c'est bien !

– Pourquoi 'toi' c'est bien, le même ?

– Parce que.

– Parce que tu es beau ?

– Parce que je suis beau !

– Parce que tu es sage ?

– Parce que je suis sage !

– Parce que tu es fort et puissant ?

– Parce que je suis fort et puissant !

– Parce que tu seras un grand sorcier ?

– Parce que je serai un grand sorcier !

– Et pourquoi encore ?

– Parce que... parce que je suis la chaleur d'une pierre verte.

– Et est-ce que tu sais ce qu'est la chaleur ?

– La chaleur c’est comme un arbre sans feuilles au milieu de la forêt verdoyante.

– Non !

– Quoi non? Si.

– Je te dis que non, et le visage d'Imma change brusquement. Ses yeux exophtalmiques s’embuent et son regard se remplit de chagrin. « Ferme-la, le même, ferme-la maintenant et tiens-toi tranquille. » Elle se replie sur elle-même, le regard égaré, les lèvres serrées et tremblantes.

– Quand on voit un arbre sans feuilles au milieu de la forêt verdoyante, c’est que quelqu’un s’est élevé... a voulu s’élever au-dessus de la chaleur ; plus que la chaleur, plus haut, plus merveilleux que la chaleur. Mais c’est un blasphème car l’arbre est mort et où peut-on monter plus haut encore, et où va-t-on tomber quand l’élan cesse ? Sur quelle couche amortissante si non sur une couche de chaleur ? Sans elle on se brise les os, on se fait éclater le cœur et la cervelle, on se fracasse en mille morceaux, on disparaît sans trace et sans retour. Sais-tu, Motzo, qui savait encore comment l’enfant de Nib était mort ?

– Tu allais me le dire, Imma.

– C’était la mère du petit, la jeune fille que Nib avait aimée.

– Comment le savait-elle, Imma ?

– Elle n’avait rien vu, rien entendu, ce soir-là. Mais elle savait. Elle sentait avec son cœur. Elle en était sûre.

– Et alors ? Pourquoi n’a-t-elle rien dit à personne ?

– Est-ce que tu dirais à quelqu’un que j’ai décidé la mort de Sœrenne ?

– Non, non. Jamais je ne le dirai, Imma !

– La jeune fille, elle aussi savait que les agissements de Nib devaient rester secrets. Elle l’aimait beaucoup.

– Oui, tu me l’as déjà dit.

– Je te le dis à nouveau parce que c’est de ces amours qu’est née l’histoire que je te raconte.

– Et alors ?

– Et alors Nib était de retour dans la ville, auprès de ses parents. Il y resta encore un an après qu’il eût tué son enfant. Un jour – c’était la fin de l’année et le directeur décernait les prix et les diplômes dans la grande salle du lycée – Nib s’est levé brusquement et a crié tout haut ‘Tout ça pour marquer nos mémoires, nous rendre esclaves du passé, estampiller nos esprits ! À bas le passé, à bas le marquage des esprits, à bas les prix et les diplômes ! Mort à la bêtise qui remplit les écoles, les lycées et les rues ! Rompez vos rangs, quittez cette salle !’

– Il a bien dit, très bien dit. J’aime Nib.

– Mais, pour ce qu'il avait dit, on l'a renvoyé du lycée, de tous les lycées. Et Nib a dit, 'Qu'ils aillent au diable ces crétins qui m'ont accepté parmi eux.' Il a quitté la maison et a vadrouillé tout seul dans la ville pendant une année ou plus. Les derniers mois il les a passés, ici quelque part.

– Et il était alors comme moi, tout seul, sans parents et le bazar... Allez, continue.

– ... Il approchait ses dix-neuf ans quand il quitta la ville, gagna la montagne et se fit moine. Je ne comprends toujours pas pourquoi. Pourquoi moine parmi les moines alors qu'il voulait être tout seul ? Mais en fait, je te l'ai déjà dit, il n'aimait pas les moines et les moines ne l'aimaient pas non plus et il vivait seul en bas du monastère.

– Moi aussi je suis tout seul, mais tu es là quand même. Seul-seul, j'aurais un peu peur.

– Peut-être...Peut-être qu'il avait peur. Il avait certainement peur. Mais non pas d'être tout seul. Il avait peur d'être retrouvé un jour par quelqu'un. Par quelqu'un dont il se souvenait encore très bien.

– Par qui ?

– Par la petite fille qui était maintenant grande. Et il avait raison. Un jour, après beaucoup, beaucoup d'années, elle le trouva. Elle n'avait pas cessé de le chercher pendant tout ce temps. Elle avait trente-cinq ans, lui trente-huit ou plus. Je t'ai déjà raconté tout ça.

– Oui, mais tu m’as toujours pas dit qui était cette femme. Tu la connais, Imma ?

– Oui, je la connais.

– Qui est-elle ?

– Attends. Je te le dirai tout à l’heure. Mets-toi plus près de moi, Motzo. Comme ça, viens ici, donne-moi ta main. Je t’ai déjà dit qu’elle l’avait guetté depuis la forêt pendant presque une année sans qu’il la voie. Je t’ai dit comme il était beau, comme il était droit, mince et fort, comment ses yeux vert émeraude étaient profonds à s’y perdre, comment son front était haut et noble, comment sa démarche était souple, comment ses cheveux brillaient dans le soleil et ondulaient dans la brise, comment ses lèvres demandaient des baisers, comment son corps tout entier était voluptueux... Je te l’ai déjà dit n’est-ce pas ?

– Oui, oui. Qu’est-ce que ça veut dire voluptueux ?

– Ça veut dire, plaisant, attirant, quelque chose qu’on a envie de toucher et d’aimer.

– Comment ça toucher et aimer ?

– C’est difficile de t’expliquer.

– C’est d’avoir envie de toucher et d’aimer ?

– Oui, elle avait une terrible envie qu’elle avait retenue pendant toute cette année où elle l’avait guetté depuis les bois sans se montrer.

– Et qui était-elle, Imma ?

– Et bien, c'était moi, Motzo. Moi-même.

– Toi Imma !? Et alors ? Et alors ?

Un ange passe. Le borborygme du chaudron s'intensifie et la pièce se remplit d'une épaisse fumée verte. Imma larmoie doucement et Motzo attend patiemment qu'elle continue.

– Prends-en, dit-elle en lui tendant le chaudron. Motzo l'attrape à plein mains et déverse une bonne moitié du liquide bouillonnant directement dans sa gorge. Imma finit le reste et reprend.

– Je suis donc sortie du sous-bois et me suis montré à Nib. Nib m'a regardée longuement sans dire un mot. Puis, il m'a tourné le dos et, sans se retourner, a pris le chemin de la forêt et de la montagne. Je l'ai suivi.

*

Nib s'arrêta sous la ramure d'un grand chêne et Imma le rejoignit. Ils s'assirent sur le lit de feuilles mortes mais encore vertes, parmi les glands luisants. Ils restèrent face à face longtemps sans rien dire. Puis Nib lui toucha le visage, lui toucha l'épaule dénudée, lui toucha le sein, lui toucha le ventre chaud. De ses doigts il lui effleura les lèvres charnues.

Parmi la ramure majestueuse, le soleil leur envoyait des flèches chatoyantes, mais qu'est-ce le soleil comparé à leur désir ? Qu'est-ce la lumière comparée à leur amour ?

Les yeux dans les yeux, Nib l'allongea sur la couche de feuilles encore vertes et ils firent l'amour. L'amour absolu qu'il avait étranglé, maltraité pendant ses vingt années de solitude, il le libéra dans son étreinte, et leur amour se déversa sur eux comme les eaux ayant rompu le barrage colossal qui les retenait. Imma accueillit ce flot comme la terre asséchée accueille la pluie salvatrice. Elle l'accueillit dans son immense espace de manque et de ferveur.

Ils étaient perdus dans la forêt, enlacés sous la couronne d'un chêne primordial au milieu de la forêt, quelque part sur le chemin qui menait au monastère. Ils étaient plus chauds que la chaleur, mais qu'est-ce la chaleur comparée à leur amour ?

Deux sorciers enlacés regardant le ciel à travers les branches dénudées d'un chêne mort. Mais qu'est-ce que ça pouvait leur faire ? Comment un arbre mort aurait-il pu barrer le chemin du sorcier ? Pourtant, ce chêne n'était-il pas au faite de sa puissance quand ils étaient arrivés ? Ses feuilles ne laissaient-elles pas passer les scintillements mouvants du soleil ? Les glands éparpillés tout autour n'étaient-ils pas luisants ? Imma se releva brusquement, se rhabilla. Debout, elle regarda Nib toujours allongé parmi les feuilles maintenant fanées et cassantes et parmi les glands pourris. Ils se regardèrent ainsi longuement. Ils savaient, ils étaient

sorciers. « La pierre verte, Imma, je ne l'ai toujours pas trouvé. » Imma ne répondit pas. Elle ramassa ses habits, tourna sur elle-même et se lança dans une course éperdue vers le bas de la pente. Elle ne se retourna pas. Nib, appuyé sur ses coudes, la tête légèrement penchée sur son épaule gauche, la regarda courir. Quand sa silhouette s'effaça dans l'air brumeux, il reprit le chemin de la haute montagne. Là-haut il fit un rêve étrange.

*

– Quel rêve ?

– Il rêva qu'un roi marchait à quatre pattes sur la berge d'une rivière à la recherche de cailloux verts. Des cailloux verts, il n'en trouvait point, mais tout en longeant la rivière il en tomba amoureux...

– Comment connais-tu, ce rêve, Imma ?

– Il l'a écrit et m'a envoyé le texte.

Imma lève son bras gauche, lève sa main paume ouverte vers le ciel, puis laisse son bras tomber lentement contre son flanc. Sa trajectoire est marquée par un sillon blanchâtre dans la fumée vert pâle de la pièce.

– Comment se fait-il, Imma, que Nib cherchait une pierre verte, comme la pierre dont je suis né ? » Sous

l'emprise du liquide du chaudron et de la fumée verte, les yeux tout ronds de Motzo se ferment d'un coup et il succombe à un sommeil de plomb.

Elle est toute seule, Imma. Devant ces yeux défilent encore une fois ces jours où elle guettait Nib pendant des heures depuis l'obscurité de la forêt. Ces jours où elle cueillait de loin les paroles de ses monologues solitaires, ses murmures, ce plaisir intense d'inspirer son souffle sans jamais oser se montrer pendant des mois et des mois, été comme hiver, ce souffle où elle puisait voracement les premières et dernières leçons de thaumaturgie. Elle frémit en revivant ce jour béni et maudit entre tous où elle sortit enfin du sous-bois et où ils firent l'amour au pied du chêne primordial vert et triomphant d'abord, mort et desséché ensuite.

Elle se lève, ouvre un tiroir et en sort quelques feuilles de papier jauni. L'envie lui a pris de relire cette lettre oubliée depuis tant d'années. Elle approche les feuilles de son nez, les renifle comme pour reconnaître leur odeur, les éloigne à la longueur du bras et les contemple à travers ses lourdes paupières à peine entrouvertes. Elle regagne son fauteuil et s'y laisse choir épuisée. Son corps se met à trembler. Une chaleur étrange l'enveloppe et elle pleure doucement. C'était la dernière lettre que Nib lui avait écrite. Elle commence à la lire à haute voix, lentement, comme si elle psalmodiait :

'La pluie qui mouille les herbes de la haute montagne a une odeur verte. Il fait frais tout d'un coup et la terre se fait élastique. C'est ici, sur ce rocher que j'ai cru avoir trouvé la fin de mon voyage. J'ai appris depuis que je ne la trouverai jamais.

Je sais que ma solitude est bâtarde. Je sais que le pouvoir de haïr les souvenirs me manque. Leur empreinte est ma maladie. Et c'est elle qui me fait vivre.

Parce que j'ai aimé et l'on m'a montré que je n'aimais pas.

Parce que j'ai haï et l'on m'a montré que je ne hais pas.

Parce que je me suis désintéressé et l'on m'a montré que je ne me désintéresse pas.

Parce que j'ai méprisé et l'on m'a montré que je ne méprise pas.

On m'a montré qui je suis et j'ai dit 'non' avec toute la force de ma jeunesse. Mais la force de ma jeunesse a été maladie. Et la maladie m'a sapé comme la mer sape la falaise.

Je n'ai pas combattu pour le sort de mes petits-enfants mais j'ai tué leurs pères avant qu'ils ne naissent. J'ai combattu encore moins pour le sort des petits-enfants de la terre ou pour les enfants de leurs enfants. Nous sommes des Vertpailleurs. Notre quête

n'a cure de ceux qui nous remplacent. Nos enfants nous guettent depuis l'autre bout du chemin.

Je t'aime et tu es la sorcière. Les sorciers ne laissent pas de trace.'

Imma a laissé les feuilles s'éparpiller par terre. Tout cela était tellement loin. Elle n'y comprenait plus rien. Est-ce parce qu'elle a vieilli ou parce que Nib était trop jeune ? Ses mots sonnent comme une prière mais une prière sans dieu. Oui, Nib était trop jeune et elle l'avait écouté.

Ramassé en chien de fusil sur le canapé, le même dort. Quelques jours plus tard nous allions le rencontrer pour la première fois.

Histoire d'hiver, histoire de vent, de jaune, de vert

L'histoire commence. Il était une fois... C'est ainsi qu'elle commence. C'est ainsi que je l'ai commencée. Sur un trottoir, dans une rue large, par un froid bleu de verre, aux portes du matin, sur le seuil de la nuit. Je ne sais plus. Elle commence peut-être au bord du désert, entre une ville rêvée et la Mer Morte. Elle se brise en mille paroles, bifurque, puis bifurque encore et encore et devient un vaste entrelacs moitié conte, moitié fuite et terreur. Elle fait une large boucle et voici qu'elle trace un cercle dont je ne déchiffre plus le point de départ.

De l'autre côté de la rue je vois Ed m'approcher. De l'autre côté du chemin je vois mon ami penché sur la belle femme en train de l'embrasser. Le même vis-à-vis, deux décors. Les deux s'interpénètrent, se confondent. Histoire de citadins dans l'ancre du désert.

L'histoire commence. Il était une fois un quelqu'un quelconque qui traversait la ville, s'égarait dans ses ruelles, se perdait dans ses bruits, se figeait déconcerté au milieu de ses grandes avenues, courait enragé, perdait pied, sombrait

en un rêve, se reprenait pour se laisser aveugler par la trajectoire accidentée d'un bout de rien, d'un même. Ce quelqu'un criait malheur – jamais victoire –, poussait en avant, était aspiré en arrière. Revivait des brins d'enfance et s'y accrochait. Ne voulait plus quitter les étés de l'enfance et leurs frais ombrages ni les jeux exquis. L'histoire commence. Elle se révolte, m'en veut de ne pas y être, de ne pas rester dans son sein, de pouvoir la quitter. Elle m'en veut de ne pas la raconter sans fin, sans m'épargner. Elle m'en veut aussi de ne pas pouvoir m'en sortir, d'être dehors et dedans.

La main qui vient de plonger dans l'eau huileuse, ressort toute sèche et se recouvre aussitôt d'une croûte de sel. Il faut vite la rincer. La Mer Morte ne se laisse pas emporter. Je l'ai quittée il y a déjà longtemps. Malgré tout ce qui a pris chair depuis, me voici de retour. Ed s'approche avec son visage blême, sa barbe de cinq jours, ses énormes cernes, ses poches sous les yeux, ses mains qui tremblent. Il regarde autour sans arriver à s'orienter. Il semble n'avoir aucune idée de l'endroit où il se trouve. En fait, il s'y trouve pour la première fois. Derrière sa silhouette qui se profile devant le portail éclairé d'un grand hôtel j'entrevois le petit portier au visage de figue ramollie et à l'uniforme galonné de portier de grande maison. Débordant de curiosité, il s'efforce à me garder dans sa ligne de mire tout en s'escrimant à ne pas perdre Ed de vue. Ed ne m'a pas encore aperçu. Il fixe le petit bonhomme qui lui semble tellement loin maintenant qu'il l'associe à son passé heureux, aux discours enflammés que le tailleur d'en face de chez lui tenait chaque printemps à ses

parents pour leur réclamer la récompense du vitrage que les gamins venaient de lui casser. Le portier nous examine éberlué un moment, puis abandonne tout espoir de comprendre et retourne dans sa guérite où il reprend sa léthargie ronflante. En proie que l'on chasse, Ed cherche le prédateur. Il regarde partout, enfin il me voit. Je suis flou mais je suis là. Alors il entreprend une longue traversée, la traversée de la rue ou du chemin vers le cœur du désert ou vers le cœur de la ville.

*

Alors que notre lucidité se dissipe, que nous perdons la précision de nos gestes, que nous ressassons les mêmes souvenirs, les mêmes impuissances, que l'ignominie nous submerge, l'attente qui nous étrangle se meurt avant d'avoir pondu. Tout d'un coup, elle ne fait plus de sens, je n'y vois plus le bout, je n'en sens plus la lourdeur. Nous sommes en train de la vivre comme l'on vit n'importe quel pli de destinée. Il nous semble nous être arrachés à l'histoire, au conte, alors même que nous sommes prêts à y replonger. Où sommes-nous, au début, au milieu, à la fin ?

– Et le môme ? demande Ed.

– N'y pense plus. Parti, disparu, évaporé pour de bon.

– Tu crois ?

- Je le veux.
- A quoi ça sert de vouloir ?
- A rien.
- Alors ?

La nuit tombe. Nous nous retrouvons sur la placette hissée au bout des deux ruelles pentues, chacune bordée d'une longue rangée de marches en pierre recouvertes d'une couche épaisse de feuilles mortes et givrées. Des tourbillons de vent froid les emportent par à-coups pour les laisser choir quelque part, vers le bas des ruelles.

– Dans quel village va-t-on ? demande Ed.

– Vers le plus isolé, le plus beau, le plus sûr, le plus oublié, le plus aberrant, le plus parfumé, le plus vert...

Il faut que je juggle la proliféité des mots, il faut qu'ils cessent de germer, il faut qu'ils s'entredéchirent, qu'ils s'entrepercent et s'entre-saignent, qu'ils s'entreanéantissent. Il faut que les mots se meurent.

Je m'assieds sur le banc solitaire après l'avoir dégagé des feuilles mortes recouvertes d'un glacis de givre. Depuis ce promontoire je vois la ville s'ouvrir vers le nord, les champs sans fin s'étaler vers le sud. C'est en bas de la ruelle qui pointe vers la ville que j'ai perdu de vue Sœrenne. C'est depuis cette butte que je l'ai vue pour la première fois. Certainement pas. Je le sais maintenant. Je l'avais vue avant,

quelque part avec quelqu'un. Il y a très longtemps, vingt ans peut-être. Mais où, avec qui ? Non, je me raconte des histoires, c'est ici que je l'ai vue pour la première fois, ici que j'ai voulu, il y a à peine deux jours, tout laisser tomber. Tout. Même Ed. Imma était là. Elle s'est assurée que je ne le puisse. Tout était déjà écrit.

Une vague réminiscence remonte imperceptiblement, une douleur depuis longtemps oubliée : oui, j'ai connu Sœrenne bien avant, je l'ai aimée, elle m'a aimé. Est-ce possible que je ne reconnaisse pas son visage, est-ce possible d'oublier à ce point le visage de l'amour ? Je fantasme, c'est sûr.

Il fait de plus en plus froid. C'est une histoire d'hiver notre histoire, une histoire de vent, de jaune, de vert.

- C'est ici que je l'ai revue il y a deux jours, je dis.
- Vu qui ?
- Une femme. Belle.
- Il y a deux jours ?
- Oui, c'était mon jour de libre.
- Et puis ?
- Rien. Elle est partie. Je suis resté, là, en bas de la rue.
- Et puis ?
- Je l'ai aimée.

– Et ?

– Et j'ai été prêt à tout laisser tomber, jeunesse, enjeu, sortilège, toi.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai cru en être capable.

– Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

– Elle est partie.

– Sørenne aussi, dit Ed.

Une silhouette matinale remonte l'escalier en pierre à pas mesurés, s'arrête derrière l'arbre défeuillé et pisse. *Une grosse branche se brise, lui tombe dessus et lui fend le crane. Non. L'individu s'arrache subitement le col de sa chemise, met une main sur son cœur et tombe raide. Non. Un oiseau plein de foi s'élançait heureux, et lui crève l'œil gauche, lui éclate le front, lui perce la cervelle et s'élève jusqu'aux cieux en poussant un cri de joie. Non. Un chien égaré, affamé, l'attrape par les couilles, les lui arrache, le sang gicle, s'écoule doucement le long de sa cuisse, gicle sur le tronc de l'arbre qui s'effondre. Non. Réveillé par la branche qui se brise, par une douleur fulgurante au cœur, par l'oiseau qui plonge, par le chien qui l'attaque, par l'arbre qui s'effondre, il ne sait plus que faire. Alors il sent son crane se fendre, sa cervelle se reprendre dans l'air, son cœur exploser, son œil éclater, son bas-ventre saigner et l'arbre s'effondrer. Il entend aussi un cri de joie. Il sent tout cela mais il est mort.*

Non plus. Je tombe et j'entraîne mon ami dans la chute tout en l'étranglant, en lui balançant des coups de poing en pleine figure. Nous déboulons sur la pente abrupte dans un écheveau de feuilles mortes et givrées. Ed ne se défend pas, il encaisse le regard étonné. L'homme en train de pisser contre l'arbre nous observe d'un œil trouble, imbibé d'alcool.

Non. Non.

– Que dis-tu ? je dis.

– Sœrenne m'a quitté aussi.

– Quelle Sœrenne ?

– Vieille histoire.

– Combien vieille ?

– Plus de vingt ans. Tu nous as rejoints à la montagne. Elle m'a quitté peu de temps après. Histoire d'amours déchus.

Je me rappelle. Je me rappelle, je dis. Je me rappelle, je dis. Je me rappelle, je me rappelle. Je me rappelle, je dis. Je ne dis rien. Je n'ose. Quoi dire ? Dire 'Je me rappelle'. Pourquoi ? Pourquoi lui dire ?

Une chose est sûre maintenant. Rien n'a été fait au hasard. On ne nous a laissé aucun choix. Sans faute, tout a été prévu : rêves, doutes, peurs, agissements, espoir, la proie.

– Je sais, je dis, je sais que rien n'a été fait au hasard.

– Oui, dit Ed alors que son esprit est ailleurs, tu es arrivé et puis elle m'a quitté ...

– Le privilège du hasard nous est interdit, je dis, tu comprends ? On nous a enlevé le dernier privilège. Le premier, tu comprends ?

– Quoi ?

– Ça.

– Quoi ?

C'est vrai. Il n'y a rien à comprendre. Je revois le visage de la vieille femme squelettique que nous avons rencontrée il y a quelques heures dans le séchoir abandonné rempli de draps maculés : Nahana. Je revois ses yeux comme des billes de braise enfoncées dans la tête. Et alors ? Je ne sais. Je ne sais plus rien.

*

Nous avons traversé la ville de part en part. Sur le chemin nous avons fait escale dans une demi-douzaine de troquets à nous réchauffer et à boire. Nous trainons depuis un temps dans le hall de la gare centrale. Le jour pointerait bientôt. Quelques flocons de neige virevoltent dans l'air

faufilés par je ne sais quel trou dans l'énorme coupole en verre ou alors poussés par le vent depuis les quais. Nous sommes assis sur un banc métallique qui aspire goulument notre chaleur. Des clochards dorment sur d'autres bancs. Des pensées éparées tournoient à l'image des flocons clairsemés. Le froid qui me transperce les os se transforme en une douce chaleur qui m'enveloppe, m'anesthésie. Je me sens de plus en plus lourd, lourd et chaud. J'ai sommeil. Ma tête s'affaisse sur ma poitrine, je la relève, elle retombe. J'ai chaud. Je suis bien. A-t-on vécu ou va-t-on vivre ? Est-on avant ou après ? Je me ressaisis. Je me mets debout. Je fais les cents pas. Une pensée me glace : la gare centrale est un mauvais choix. C'est bien ici qu'ils nous chercheront. Il nous faut déguerpir. Maintenant. « Ed ! » Il dort recroquevillé sur le banc glacé.

Replié sur ce que je ne suis, à travers l'ouverture de mes jambes, je vois la petite fille danser. Elle fait de petits gestes ondulatoires, se déhanche, se casse, se tord, fait des sauts de biche. Les oiseaux cessent de pépier, les chiens errants oublient leur fringale, les chats abandonnent leur chasse, tout autour le monde la regarde émerveillé. Ce sont de drôles de regards, comme s'ils se posaient sur le passé pour mieux frôler l'avenir. Replié sur ce que je ne suis, je regarde à travers les yeux comme des billes incandescentes de la vieille squelettique tout ce monde qui, debout autour de la fillette, devant un petit immeuble couleur ocre, la regarde danser la tête à l'envers. Quelqu'un dit « Oh, quel splendeur cet enfant ! » Assise en haut de la volée de marches qui mène à l'entrée du petit immeuble couleur ocre, la vieille aux yeux

comme des billes de braise qui est jeune maintenant chuchote pour ne pas être entendue, mais assez fort pour que tout le monde l’entende « Oh mon enfant, ma merveilleuse petite fille ! » La petite fille ondule et tournoie et les gens se jettent des regards furtifs chargés de non-dits. La vieille aux yeux comme de billes incandescentes se tortille les mains d’émotion avec dans son regard éclatant de lumière un minuscule grain de flottement, d’inquiétude. Assise à côté d’elle, tête baissée comme pour se cacher de la foule, Imma – elle aussi sous les traits d’une jeune femme aux yeux verts – dégage une joie débordante qu’elle voudrait mais n’arrive pas à contenir. « Nahana, si tu l’aimes tant, tu n’as qu’à la prendre », lui dit Imma. Ma vue me joue des tours, je crois voir mon ami assis auprès des deux femmes. Ce n’est qu’un gamin et pourtant je sais que c’est lui, qui d’autre ? Autour de la petite fille tout ce monde forme une seule tribu, une grande famille, une seule âme. Son amour se déverse à flots vers le centre du cercle qu’il forme, là où la petite fille le tient en haleine. Mais assez d’extase ! Pas bien d’en abuser. Quelques-uns chassent les chiens errants, les chats reprennent la chasse de leurs fantômes, les oiseaux leur gazouillis. La vieille aux yeux comme des billes de braise regarde maintenant du coin de l’œil la foule et se marre, qu’est-ce qu’elle se marre, bon dieu de bon dieu, il n’y a plus aucune trace d’inquiétude dans son regard, et la petite fille fait des révérences en tournant sur elle-même, contente d’être l’objet de tant d’admiration, d’être merveilleuse. Elle est juste contente, pas plus que ça, car à quoi ça peut bien

servir l'admiration d'aujourd'hui si ce n'est de lui faire du mal plus tard quand ses petites jambes se seront allongées, quand leur galbe sublime regorgera de sensualité, mais quand elle ne retrouvera plus la fugue et le génie de la danse, quand ce cercle d'amour se sera dissipé depuis longtemps, quand elle n'aura plus le choix. Je voudrais oublier tout ça, je voudrais noyer d'amour la petite fille qui danse, lui faire oublier tout ce qu'elle ne sera pas, je voudrais me réjouir maintenant, vite, tant qu'il est temps, tant que la musique se poursuit et que le temps de grandir est encore loin.

Je regarde la petite fille et je conjure les quatre diables des quatre coins du monde : « Quatre diables de malheur, quand tout le monde sera enfin grand, tordez-nous les cous ! » Personne ne m'entend, je ne m'entends pas moi-même. Je me demande si Imma le savait déjà, si elle était vraiment là. Je vois la petite fille s'éloigner en tenant la main de Nahana. J'ai peur.

Je le secoue. Il se réveille. Il chancelle en se mettant debout. Je le soutiens. Nous sortons dans la rue. Il fait encore noir. Il neige.

Homme de gare

Un bus nous a laissé à la périphérie du bourg le plus proche sur la ligne qu'il nous faut prendre. C'est le jour du grand marché de la semaine. Quelques paysans mal réveillés commencent à étaler au ralenti leur marchandise. D'autres, éparpillés parmi les étals vides, dorment encore sous leurs peaux de mouton. Les clients ne sont pas encore là. Deux gamins en guenilles se roulent dans la couche de neige. Le braillement d'un poupon brise le silence. Nous passons notre chemin. En fait, on s'arrête. Non, on passe.

– Qu'est-ce qu'elles sont belles les tomates l'été, dit Ed. » Je le regarde, j'attends. « Comme il fait chaud et poussiéreux, continue-t-il. De temps en temps une pluie s'abat. Puis elle s'arrête et les odeurs d'après pluie se rependent de partout. Ça fait si longtemps que je n'ai plus quitté la ville. Je l'ai quitté plusieurs fois. Seul ou accompagné. On m'attendait à l'autre bout du chemin. L'été ou l'hiver. Moi aussi j'attendais. À l'autre bout. Il faisait très chaud ou très froid. Je m'y arrêtais l'hiver pour me réchauffer, l'été pour regarder les champs ou m'allonger

dans l'ombre d'un arbre ou d'une grange. Plus tard il n'y a plus eu personne au bout. Au bout du voyage. Tu vois ?

– Il fait froid, je dis cette fois-ci on nous attend. Tout au bout du voyage il y un village qui nous attend. La gare ne doit pas être loin. Allez, on bouge.

– C'est vrai, il dit. Bougeons.

Nous attendons Godot. Nous passons. Nous ne bougeons pas. Nous bougeons mais nous sommes immobiles.

– Allez, viens.

– Et le même ? demande-t-il.

– Il n'est plus. Rappelle-toi, le même est parti.

– Mais pourquoi a-t-il...

– Ferme-la ! Ferme-la une fois pour toutes !

– L'autre jour j'étais en train de m'accueillir. M'offrir l'offre qui s'offre. Y'en aura-t-il ?

– Quoi ?

– D'offre.

– Viens.

– C'est ça, tu vois.

– Quoi ?

- Le truc.
- Quel truc ?
- Quand il s'agit d'offre, on me 'viens'.
- Et alors ?
- Et quand je viens, si je viens – mais je viens –, alors l'offre qui s'offre disparaît.
- Et alors ?
- C'est ça le truc.
- Quel est le truc ?
- Dois-je venir ou non ?
- Arrête tes contorsions. Il nous faut arriver à la gare, merde alors !
- Et si je décide de m'arrêter ?...Tu crois que ça va changer quelque chose ? Est-ce que tu m'en voudrais ?
- C'est sûr.
- Tu vois ?
- Quoi ?
- Le truc.
- Quel truc ?

Nous reprenons notre chemin. Nous n'attendons plus Godot. En quittant le marché nous croisons la première acheteuse. Le bourg se réveille. Peut-être qu'on nous cherche déjà.

La gare nous accueille les bras vides. Il n'y a personne dans le petit hall d'entrée ni sur les quais. C'est bon d'être accueilli. Une gare est le lieu merveilleux du transit libérateur. Elle t'avale, te digère et t'expulse vers le futur. En attendant tu es son homme. Homme de gare. Comme tous ceux qui t'entourent. On te dit, Hello, bonjour, mais l'on s'excuse de t'avoir confondu avec un autre. Non, dirais-tu, vous ne vous trompez pas. C'est bien moi. Je vois, dit l'autre, mais je vous cherchais. Vous me cherchiez ? t'étonnes-tu, et bien, me voici. L'autre vous sourit embarrassé, et vous dit, Je suis ravi de vous revoir, mais je cherche quelqu'un d'autre. Un autre, encore ?! t'exclames-tu. Tu dis, Je suis désolé, je ne puis vous aider. À une autre fois alors. À une autrefois, on te répond, à bientôt. Vous vous éloignez l'un de l'autre, et de loin, tu entends l'autre crier, Hello, bonjour, oh, excusez-moi...

Ce n'est pas grave enfin de compte. Ce n'est qu'un mensonge parmi tant d'autres. Les choses ne se passent jamais comme ça. Elles ne se passeront jamais comme ça. Heureusement. Pourquoi heureusement ? Parce que... que veux-tu que je te dise ? Tu me cherches mais tu ne me trouves pas. Je n'ai pas envie de te relancer. Si tu veux savoir ce que j'ai vraiment envie de te dire, alors écoute : Sacré con,

oh, sacré con, tu es tellement con que j'ai honte de t'avoir rencontré. L'autre trouve la bonne réplique, tu t'en doutais bien : Ton refus de parler n'est que le signe de ta propre bêtise, de ton incapacité à comprendre quoi que ce soit, dit-il en s'en allant. Vous ne vous reverrez plus jamais mais vous vous mépriserez pour toujours, même pas capables de haine, même pas. La gare vous expulse très loin l'un de l'autre. Au début, le chemin est bien balisé, bien gardé de part et d'autre par de hauts quais bétonnés, ensuite il partage les faubourgs, s'élanche dans les champs, à travers les entrailles des montagnes et des forêts, le long des rivières et des défilés, parmi les broussailles et les bocages, à travers les vergers fleuris... Ce n'est pas une course, c'est un parcours instantané. Il témoigne en même temps d'ici et de maintenant – la petite gare où nous attendons – et du là-bas et de l'après – les champs, les montagnes, les défilés, les vallées et les vergers que nous parcourrons.

– Quel est notre train ? demande Ed.

Nous consultons le panneau d'affichage. Un premier train arrive dans cinq minutes. Celui qu'il nous faut prendre dans vingt minutes. Nous nous asseyons sur un banc. Le quai se peuple peu à peu. Un paysan entre deux âges dort dans une position impossible sur le banc d'en face. Sa jambe gauche est tordue sous lui-même, l'autre pend inerte au-dessus du sol, le pied calleux déchaussé. Sa main droite s'agrippe au bord du dossier de sorte que l'avant-bras lui cache la moitié haute du visage alors que son avant-bras

gauche est lové sous sa nuque. Il ronfle. Le premier train arrive et s'en va. Deux militaires arpentent le quai d'un pas de parade. Une fillette passe une grosse crêpe à la main, les joues barbouillées de confiture. Elle nous sourit d'abord, puis, tout d'un coup, nous tire la langue.

Je me demande si notre course s'achève pour de bon. Si on nous poursuit, il nous faudrait courir encore plus vite. Nous aurions dû peut-être prendre le premier train, retrouver le bon plus tard, ailleurs. Mais enfin, de quoi sommes-nous coupables ? De tout ! Il est aisé de nous prouver nos fautes, notre 'réelle' culpabilité, de l'argumenter avec une ingéniosité si écrasante que nous voici plus désarmés et vulnérables que jamais. Oui, nous sommes certainement coupables, mais nous le sommes de ne pas l'être, de ne pas l'avoir été.

– Nous avons été et nous resterons à jamais des minables pour ne pas l'avoir été, je dis.

– Quoi ?

Je me tais. Je me lève. Je tourne en rond. « Viens, » je dis. Nous longeons le quai. Quelque part, quelqu'un a allumé une radio. Un présentateur dépourvu d'humour s'escrime à enjoliver la matinée morose. Une musique creuse lui coupe la parole toutes les deux minutes. « Il nous faut courir, » s'écrie Ed, mais ce n'est qu'un spasme, il rêve les yeux ouverts. Il s'arrache à son discours intérieur là où les lignes se croisent, où le nœud se libère, où il prend le grand chemin.

Nous avons atteint le bout du quai et marchons sur la terre caillouteuse. Derrière, les gens se sont amassés en bord du quai ; ils sont si petits.

– Je veux une crêpe, dit Ed. Nous retournons à petits pas. J'ai l'impression qu'une humeur bizarre s'est emparée tout d'un coup de la foule. C'est comme si quelque chose a déplacé imperceptiblement les airs en laissant de gros vides. Ce n'est qu'une impression, une intuition peut-être.

– Vivre, ça veut dire prouver incessamment, s'exclame Ed. Il est ivre. Ivre de s'être arrêté ; il divague. Soudainement il se cabre. « Vivre... » s'écrie-t-il. Je lui serre le bras pour qu'il arrête de vociférer, mais il poursuit, « ...c'est comme... », puis se tait. Je regarde autour voir si on ne nous guette. Il n'y que la fille avec la crêpe – maintenant dans son ventre – qui nous regarde. La bouche ouverte, Ed fixe un point lointain. Je le secoue, il ne bronche pas. Je suis son regard. À une centaine de mètres, une patrouille de gendarmes inspecte les papiers des gens. « Fuir. Vivre c'est fuir. », s'écrie Ed, « Il ne faut pas qu'ils nous attrapent. »

Ils nous cherchent, j'en suis sûr. Le train doit arriver dans deux minutes et repartir dans trois. Une autre patrouille arrive par le milieu du quai et commence à contrôler les papiers des gens en nous approchant. Je recule en tirant Ed par la manche mais il s'oppose. « Une crêpe ! » crie-t-il. Une crêpe c'est une idée. Nous approchons la guérite à crêpes. « À la confiture. »

L'agitation sur le quai augmente. Le paysan a quitté le banc et explique à un anonyme que les gendarmes dans une gare ça ne peut vouloir dire qu'une seule chose : qu'il y a eu un coup d'état et que le ministère des finances est en feu. Ça, il peut le lui assurer, c'est ce qui s'est passé il y a trente ans quand il rentrait avec ses parents de sa première visite de la capitale. « Je ne blague pas, monsieur, l'histoire se répète, elle se répète toujours, monsieur. » La fillette nous tire la langue et sa mère la gronde. Les gendarmes sont super-consciencieux, ils passent plusieurs minutes sur chaque document. J'entends la rumeur du train qui approche. Ed a avalé en une seule bouchée la moitié de la crêpe. La confiture a giclé de partout et est tombée avec un petit ploc par terre et sur sa chaussure gauche. Il la regarde mais ne l'essuie pas. Il relève la tête, porte son regard par-delà mon épaule et son visage se fige empreint de terreur. Je me retourne, regarde partout mais je ne trouve pas l'objet de son effroi. Je le sens s'appuyer de plus en plus lourdement sur mon épaule. Il est sur le point de s'écrouler, je l'attrape, je le soutiens. Il faut qu'il tienne bon encore une minute, le train arrive.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Le même, grogne-t-il d'une voix étranglée, je le vois. » Je le découvre au bout du quai parmi la foule. Il est loin mais je devine son nez retroussé, ses grands yeux ronds. Un gendarme le tient par la main. Le même le tire vers l'avant. Les patrouilles ne demandent plus les papiers aux gens. Le même a dû leur dire que ce n'était pas la peine. Il

nous connaît, il les guide. C'est comme si je l'entendais, « Allez les flics, dépêchez-vous, vite, vite, ils doivent y être. »

Le train est là. Je traîne Ed vers la première portière, je le pousse dedans et le suis. Un, deux, trois..., jusqu'à soixante. Je n'oublierai jamais ces soixante secondes. Le train s'ébranle. Par la fenêtre je vois le même tirer de toutes ses forces la main du gendarme. Il est plus agité que jamais. Je le connais pourtant si bien, je le connais depuis toujours, depuis que j'existe.

Le train s'éloigne, nous sommes déjà en rase campagne. Nous approchons le lieu miraculeux, là où le miracle aura lieu. Dans quelques heures nous y serons, ce sera le crépuscule. Est-ce qu'on le mérite? Imma a-t-elle vraiment voulu que nous réussissions ? Avons-nous réussi ?

Non.

Jéricho, ville d'illusion

Tout autour de la terre les oiseaux chantent. Aucun n'aboie, et pourtant, je le sais, j'en suis sûr bien que tout le monde le cache, il y a des carpes qui pleurent. Tout ceci se passe autour d'un miracle colporté de bouche en bouche pour la délectation des oreilles.

La plaine, les cailloux, les arbres, les poteaux, les collines, les montagnes se jettent en arrière. Tout devient une traînée indistincte. Le train court – lui aussi.

Laissez les lions mourir de soif au bord des lacs. Que leurs crinières dolentes s'étalent sur le tapis d'herbe humide. Laissez les montagnes s'affaler mollement dans les eaux. Que les chevreuils sur leurs sommets glissent sur les pentes qui s'épandent. Que les nouveaux protagonistes sortent des grottes pour que plus rien ne s'oppose au miracle de l'accomplissement.

S'échapper à soi-même n'est pas une impossibilité, c'est monnaie courante. Qu'elle se manifeste, cette horrible créature, bornée et asséchée, qu'elle me répète une énième

fois son mantra : il ne s'agit pas de fuir mais de se supporter ! Qu'il vienne, ce monstre qui a pourri ma jeunesse, qu'il recommence sa leçon sacrée, la leçon de ma vie. Arrête-toi criminel, assassin, pose ta tête sur une pierre, habitue-toi à tes propres odeurs, apprend à les connaître, puis libère-t'en ! Qu'il se taise, le dégénéré. Mes odeurs me déplaisent, je n'ai pas envie de les supporter pour mieux les connaître. Mieux vaut crever sur un lit de roses que fleurir parmi les vers.

Le train court – lui aussi. Le paysage défile sans fin. Je sors une cigarette, je lui écrase le filtre entre les dents. Je l'allume. Je ne l'allume pas. Voilà, un papillon. Un grand papillon aux ailes peintes de motifs mortuaires. Une rafale de vent l'emporte. La cigarette m'échappe entre les doigts et roule sous la banquette. J'en ai tout un paquet. J'en sors une autre. Une image se fige dans le cadre de la fenêtre. C'est un oiseau. Il vole aussi vite que le train. Où en étais-je ? Ce n'est que la fatigue. Les protagonistes sortent des grottes. Rien que la fatigue.

La fatigue des troupeaux pourchassés, la fatigue des pierres immobiles, la fatigue de l'esprit en effervescence, oh, la fatigue des oracles et la fatigue de ce qui se passe, la fatigue des poissons qui déchirent les eaux et des eaux déchirées et des vagues, la fatigue des arbres se miroitant sans espoir dans les rivières, la fatigue des pages et la fatigue de la terre mordue jusqu'au cœur, la fatigue du fatigué de fatigue.

Qu'est-ce que cette logorrhée ? Quelle est la joie qui me submerge ? Pourquoi ce silence brutal ? La fin est proche, enfin, là, tout de suite, en ce moment peut-être. Pourquoi alors ce besoin féroce de me répéter pour me donner une consistance, pourquoi j'arrache les mots au néant ?

Les fauves et les arbres reculent – j'avance –, les pierres, les montagnes, les plaines, le vent, reculent – j'avance –, les hommes, les femmes, les couples, les enfants, leur rires, reculent – j'avance –, les grimaces, les gendarmes, les menaces, les 'arrête-toi fils de pute', les cris, les folies, les femmes seules, les cuisses écartées, reculent – j'avance –, le même, Imma Maidala Raména, la fuite-même, reculent – j'avance –, les fauves donc. Est-ce que Ed est toujours là ?

Sur la banquette d'en face, la tête appuyée contre la vitre à moitié baissée, Ed dort. Ses cheveux gris, presque blancs, s'ébattent dans le vent. Une vieille femme tout de noir vêtue, est assise immobile à sa gauche, les mains jointes cachées dans les plis de sa robe. Une large écharpe, noire aussi, recouvre son cou et la moitié de son visage. Ses petits yeux comme des billes de braise enfoncées dans le crâne fixent droit devant un point indéfini, ne clignent pas, ne bougent pas.

– Vous allez loin ? je lui demande.

– Loin, loin, merci bien.

– Vous rentrez chez vous ?

– Si vous le voulez bien, de rien.

– Comment dites-vous, je n’ai pas compris ? » La vieille femme me regarde enfin droit dans les yeux mais porte aussitôt son regard vers la fenêtre.

– Je rentre au village. Espérons qu’on y passera.

– Vous n’êtes pas sûre ? je lui demande confus.

– Les trains, tout ça c’est l’affaire du diable. On ne sait jamais.

– Ah bon, je dis. C’est beau chez vous, dans votre village ?

– Comme le bon Dieu l’a voulu, mais ce n’est pas moche. Vous ne trouvez pas ? » Ses réponses me laissent pantois, je ne m’y retrouve pas.

– Je ne sais pas où vous allez mais il doit être beau votre village.

– Vous ne l’avez donc jamais vu ? Tiens, tiens ! Mon Dieu, et pourquoi pas ?

– Pourquoi pas quoi, s’il vous plait ?

– Ça ne me plait pas, monsieur, mais quand on est vieux on se tait.

– Comme vous voudrez, je dis.

– Mais pas du tout, monsieur.

– Voulez-vous me parler de votre village ?

– Ce n'est pas à moi de vouloir, bon Dieu. Que dites-vous donc ?!

– Rien. Rien en particulier. Je demandais comme ça... Ce n'est pas grave. Je suis très fatigué, madame.

– Je ne me dois ni de me taire ni de vous parler de mon village. Que Dieu vous pardonne, monsieur.

– Je suis vraiment très fatigué, madame.

– Ecoutez-moi ça ! Vous n'êtes pas fou, que je sache.

– Fatigué !

– Êtes-vous si jeune que ça, jeune homme ?

Décidément, il faut que je me taise. Jeune homme ! Ces échanges n'ont ni queue ni tête. Je tourne mon regard vers Ed. Il a une barbe de cinq jours, des énormes cernes qui tirent sur le violet.

– Et lui alors, il est malade ? me demande la vieille.

– Fatigué seulement.

– Et vous alors ?

– Moi quoi ?

– Pourquoi ne dormez-vous pas ?

– Suis-je fatigué ?

– Mais que dite-vous là ? Vous ne l’êtes pas ?

– Vous avez raison. Je n’arrive pas à dormir.

– Faute de quoi... Hé, hé, quels temps ! Allez, tâchez de vous endormir... et faites de beaux rêves, monsieur. » Ma tête tourne. Je la secoue, mais elle tourne davantage. Je ne comprends rien. C’est de la folie. La vieille femme, m’oublie tout d’un coup et se remet à fixer un point indéfini droit devant elle, quelque part au-delà de la cloison du compartiment.

*

Derrière un coteau se révèle le désert et la Mer Morte. A l’horizon, tel un mirage surgissant des nappes vibrantes de chaleur, se dresse Jéricho, la ville fleurie. C’est le printemps. Il suit une ruelle envoûtée par des parfums capiteux. Une branche qui ploie sous le poids de fleurs jaunes lui frôle le visage. C’est une chaleur matinale de début de saison. Rien ne laisse deviner l’immensité du désert qui entoure cet oasis. Les arabes qui vaquent à leurs affaires et ceux qui sirotent des cafés grumeleux à la turque ou des thés à la menthe le poursuivent du regard. Son teint pâle, ses cheveux ondulés, sa solitude, suscitent leur curiosité autant que leur inquiétude. Un passant qui le croise esquisse un geste de salut. Ce n’est peut-être qu’une impression qu’il a. La

floraison effervescente, ses odeurs troublantes, le désert invisible qui l'entoure, lui provoquent une sensation de profondeurs vibrantes, de lévitation.

Il s'arrête au bout de la ruelle, tourne sur lui-même, appréhende ce qui semble lui échapper. Son ami vaque quelque part avec son amante parmi les ruines d'un palais antique à la lisière de la ville. Ils se rejoindront plus tard sur la place centrale. Deux fillettes au pied d'un buisson bourgeonnant gloussent en le pointant du doigt. Il les salue, les approche. Elles rigolent encore plus en se serrant l'une contre l'autre. Un coup de vent égaré, tiède, l'effleure pour se perdre dans une apothéose rouge vif de croix de Malte avec un petit chuintement. Les fillettes se sont tues et il entend la voix d'un homme et d'une femme qui lui semble arriver de près et de loin à la fois. Il ne sait pas où ils sont, il ne comprend pas ce qu'ils se disent. C'est la première fois qu'il se sent bien, étrangement bien de ce côté de la Méditerranée. Jéricho lui rappelle certainement un village de jadis. Lequel, il ne sait pas.

Il se remet en marche et est saisi tout d'un coup par la peur. Il s'arrête. Il craint que ce mirage de fleurs, de parfums, de sons distants et proches à la fois, parsemé d'individus d'un autre monde, de fillettes qui rigolent parmi des buissons fleuris, de brises passagères qui le caressent, que ce mirage ne se dissipe et qu'il ne se retrouve face à l'immensité du désert. Pas tout de suite, non, il s'offrira encore une heure ou deux de bien-être. Combien de longs mois ne lui ont-il fallu

pour le découvrir ? Le désert le crispe. C'est comme une anticipation. Il reprend la marche, fait un tour complet d'un bouquet de palmiers au milieu de la route qu'il examine comme s'il avait été une sculpture fantasque, passe son chemin, aboutit à une autre ruelle qui descend vers le centre de la ville, s'arrête à nouveau et contemple le paysage.

Le ciel est presque vert. Le petit vent s'échappe des croix de Malte avec le même chuintement. Sur une branche qui plie, un oiseau l'examine d'un seul œil jaune-or. Il est à la portée de sa main mais l'oiseau ne s'ébranle pas. Il fait pivoter sa grosse tête et le fixe maintenant de son autre œil. Brave oiseau plein de confiance ! Il s'apprête à le lui dire à haute voix mais l'oiseau s'envole avec un cri strident. Le dessous de ses ailes est d'un jaune phosphorescent. Il commence à faire chaud. Il enlève sa veste, la balance sur son épaule et reprend sa marche. Jéricho, ville d'illusion, ville d'arrêt.

Il sent sa veste tirillée par derrière et se retourne. Ce sont les deux fillettes qui n'arrêtent pas de glousser.

– Il fait bien chaud chez vous, leur dit-il.

Elles ne le comprennent pas. La plus audacieuse lui dit quelque chose en arabe. Il lui sourit. Peut-être lui a-t-elle dit 'Je vous aime bien, monsieur.' C'est qu'il se sent aimé et aimant. C'est un amour débordant mais aussi léger que la petite brise qui lui joue des tours, que les quelque pétales qui se détachent de leurs coroles et ondoient dans l'air, que

l'oiseau qui s'est envolé, que tout ce mirage enluminé et pacifique.

– Je t'aime beaucoup moi aussi, lui dit-il.

La fillette se tord de rire. Elle n'a pas lâché sa veste qu'elle continue de tirer par petites secousses. Il la lui abandonne et la fillette l'emporte en courant. A quelques mètres plus loin un vieil arabe moustachu, assis sur une chaise branlante, ne le quitte pas du regard.

Sans veste il se sent encore plus léger, tellement léger qu'il lui semble léviter à quelques centimètre du sol. Il a envie de courir et se met à dévaler la pente. Il évite de justesse une femme enceinte qui lui jette un regard mauvais. Il lui retourne un sourire tout en courant et bute contre un églantier qui lui abandonne une volée de fleurettes mauve pâle. Parsemé de leurs éclats, il n'arrête sa course qu'à l'endroit où la ruelle débouche sur la place centrale. Il s'assied par terre le dos appuyé contre le tronc d'un palmier. Il reste ainsi comme suspendu dans les airs, l'esprit vacant, purifié, souverain.

Son ami arrive accompagné de son amante. Un camion bringuebalant les prend tous les trois. Il a envie de lui raconter. « Écoute, » lui dit-il, « il était une fois... » Il était une fois une histoire peuplée de citadins, de bruits d'une grande ville aux vastes avenues rectilignes, aux ruelles labyrinthiques... Elle était là toute entière et déjà en train de se dissiper parmi les tourbillons de sable entrecoupés de bouffées de silence qui les accueillent à la sortie de Jéricho

face à la vaste vallée rougeâtre et pétrifiée avec, au milieu, la tâche irrémédiable de la Mer Morte. L'amour lui manque, il force autant qu'il le peut sa présence mais l'amour s'obstine à lui jouer des farces. Son ami lui prête l'oreille alors qu'il s'est tu, regarde un moment ses yeux qui s'agitent derrière les paupières fermées, puis se retourne vers son amante et l'embrasse.

Le camion les laisse quelque part sur la route au milieu du désert. Son ami embrasse à nouveau sa bienaimée. Ed se tient à l'écart. Il les regarde et un terrible doute le saisit. Alors il s'écrie : « Est-ce bien moi qui suis là, est-ce mon histoire où je rêve l'histoire d'un autre ? Est-ce que je suis Ed, est-ce bien moi ici au milieu du désert au bord de la Mer Morte, où alors je me trompe même en rêve ? Moi, c'est moi ?

Je regarde Ed depuis un moment. Ses yeux s'agitent sous ses paupières fermées. Ses lèvres remuent sans qu'aucun son ne s'en échappe. La vieille femme tout de noir vêtue ronfle doucement. La fatigue, la chaleur du compartiment qui s'est faite étouffante m'accablent. Je m'endors.

Les deux autres ont disparu. Særenne est maintenant à ses côtés. Elle lui dit, « Pourquoi es-tu si loin, pourquoi toujours loin, toujours de passage, toujours ailleurs ? » « Comment as-tu fait pour me suivre jusqu'ici, dans le désert ? » lui demande-t-il, mais le désert et la Mer Morte ont disparu. Ils se trouvent dans une chambre, dans le noir, en pleine nuit. « Viens, lui dit-elle, approche-toi, touche-moi,

prend-moi, viens. » Comme s'est bizarre, que se passe-t-il, pourquoi maintenant, pourquoi ici, c'est où ici ? « Nous sommes chez moi, lui dit-elle, ça fait longtemps que j'y habite, viens me découvrir. » Elle cache sa tête sous l'oreiller mais sa cuisse, toute sa jambe dévêtue sort de sous la couverture. « Qui es-tu ? » s'écrie-t-il.

– Qui est cette femme ? s'écrie Ed en se réveillant brusquement les yeux rivés sur ceux de la vieille.

– Soyez gentil, ne criez plus, votre ami vient de s'endormir, lui dit-elle en le secouant légèrement. Je m'appelle Nahana. » Les yeux grand ouverts, Ed la regarde ahuri. « Allez, allez, calmez-vous, nous avons pour encore un bout de temps jusqu'à l'arrivée. Épargnez-vous pour plus tard. Ce n'est pas encore le moment de vous exciter. Allez, allez, voyons. »

Ed cherche dans ses poches. De sa poche gauche il sort l'éclat de faïence verte qu'il regarde un moment avant de le serrer dans sa paume. De la poche intérieure de sa veste il sort un morceau de papier et un Bic. Il écrit quelques lignes. Sa main tremble.

– L'inspiration, monsieur ?

– L'inspiration, madame.

Mort de moine

– Qu'est-ce qui vous amène jusqu'ici ? lui demande Nib.

– Rien, rien ne m'amène. Aurait-il fallu qu'on m'y amène ?

– Non, je vous pose la question parce que d'habitude les gens ont toujours une réponse toute faite à ce genre de question. Vous ne l'avez pas. Excusez-moi de vous l'avoir posée.

– Êtes-vous seul ici ? demande Ed.

– Il est déjà tard et les moines se sont certainement couchés, mais moi je suis seul.

– Pourrais-je passer la nuit chez vous ?

– Chez moi, non. Je n'ai pas de chez moi. Chez les autres, sans doute. Il y a un bâtiment vide, pour les voyageurs. En êtes-vous un ?

– Je voyage mais je ne suis pas un voyageur. Pourriez-vous me montrer ce bâtiment ?

– Il est derrière la colline. Allez-y, c'est ouvert. Il n'y a personne. Je ne peux pas vous accompagner. Vous venez de loin ?

– Ce pays n'est pas trop grand. Pourquoi ?

– Parce que je n'aime pas accompagner. Pardonnez-moi. C'est très simple pour y arriver. Vous contournez le coteau et vous y êtes. D'où venez-vous ?

– Vous n'avez pas froid pendant la nuit, comme ça en chemise ?

– Je me parle, je me raconte des choses inouïes. Ceci m'occupe entièrement.

– Et alors vous n'avez plus froid ?

– Non, je n'ai plus froid. Pardonnez-moi encore, mais je ne peux vous accompagner. Pas maintenant.

– Je vous dérange ? Excusez-moi, je m'en vais.

– Restez, restez un moment. Ne vous en faites pas pour moi. Vous êtes le bienvenu. Votre présence me fait du bien. Êtes-vous à l'aise ?

– Je suis bien. Je suis à l'aise.

– Il fait beau ce soir. Vous voyez le front noir de la forêt... Il nous entoure de partout. La forêt... Elle est là, depuis toujours. Connaissez-vous ces endroits ?

– Non, c'est la première fois que je me trouve dans ce pays. Y êtes-vous depuis longtemps ?

– Non, je n'ai jamais froid la nuit. C'est étrange, mais j'ai plus chaud pendant la nuit qu'en plein jour. C'est bizarre, n'est-ce pas ? Vous voyez... regardez là-haut. Voyez-vous, il n'y a aucune étoile. C'est ainsi. Il n'y a pas d'étoiles pendant la nuit. Ne trouvez-vous pas ça bizarre ? Allez-vous voyager encore longtemps ?

– Je n'en sais rien. Je vais certainement fermer un jour la boucle. Après, je ne sais pas. Vous croyez que je vais fermer la boucle ?

– Oui, ça fait longtemps que je m'y trouve. Vous savez, je souffre. Je souffre de laisser une trace.

Ed le regarde surpris. Drôle de bonhomme. Il n'a aucune envie d'être le confident de personne. Il se tait. La nuit s'est épaissie et l'on ne voit plus le front noir de la forêt. Tout est noir. Il fait froid. Le moine ne le quitte pas des yeux. Ed essaye de détourner le regard mais n'ose pas.

– Cette trace que je laisse me fait souffrir, dit Nib.

– Puis-je faire quelque chose pour vous ?

– Si je savais qui dessine les chemins et qui les fait se croiser, je ne souffrirais pas moins.

– Je ne vous suis pas. De quoi parlez-vous ?

– Dites, est-ce que vous fuyez quelque chose ?

– Comme je vous disais, il n'y a rien de particulier qui me fait voyager. Je ne fais pas.

– Et pourtant, c'est ce que vous allez faire pendant de longues années. Ce n'est pas une prophétie. C'est comme ça. Vous n'allez pas vous coucher ? Vous avez l'air fatigué. Avez-vous beaucoup marché aujourd'hui ?

– Je vais y aller. Comment vous appelez-vous ?

– Ça vous intéresse, je veux dire, les traces ?

– Non !

– Dommage. Peut-être un peu, quand même. Peut-être beaucoup. Je suis ici depuis quarante-cinq ans. C'est très long quarante-cinq ans. Quel âge avez-vous ?

– Trente.

– Je crois que vous allez bientôt fermer la boucle. Les moines ici, ne m'aiment pas. Moi, je les évite. Nous ne nous croisons jamais.

– Pourquoi êtes-vous venu alors vivre parmi eux ?

– Je ne sais pas. Je ne crois pas que vous pouvez m'aider. Racontez-moi une histoire. En connaissez-vous ? Pourquoi me regardez-vous de cet œil inquiet ? N'essayez pas de me fixer. Il est difficile de fixer un point imaginaire.

– Je ne vous fixe pas. Je ne connais pas d'histoires. Pourquoi dites-vous être un point imaginaire ?

– Oubliez le passé. Ce n'est pas bon de vaquer par ces chemins-là. Pas de trace. C'est mieux ainsi.

– Qu'est-ce qui est mieux ? De quoi parlez-vous ? Quand je vous pose une question vous ne me répondez pas. Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? Quel est votre nom ?

– Je connaissais plein d'histoires. Mais il m'est difficile de vous les conter. C'est que je souffre d'avoir laissé une trace. C'est une maladie fondamentale et sacrée. Maintenant je suis en convalescence et pourtant je n'arrive pas tout à fait à le croire. Ça ne peut être une vraie convalescence. Vous savez, on peut facilement les confondre, maladie et convalescence. Qu'est-ce que ça vous évoque la souffrance ? Ou alors la convalescence ? Vous avez l'air si fatigué. Allez, allez vous coucher. Pardonnez-moi de vous avoir retenu tout ce temps.

– Je sais, ce n'est pas trop loin, je m'en vais de ce pas.

– Excusez-moi, après tout je crois que vous pouvez faire quelque chose pour moi. Mais racontez-moi une histoire d'abord.

– Une histoire pour apaiser votre souffrance ? Mais je n'en connais aucune. Ou alors une vraie ?

– C'est, comment dire, c'est comme une perversion : écouter les histoires des autres pour essayer d'oublier ma trace, de peupler un univers étranger, un univers hasardeux.

Une vieille habitude. Est-ce que je vous l'ai déjà dit, je n'arrive pas à effacer ma trace. Avez-vous froid ?

Quelque chose le trouble profondément quand il regarde Nib. Une sensation semblable à celle qu'il éprouvait quand il approchait un mannequin ou le moulage en cire d'un être vivant. Ça le faisait tressaillir d'abord, ensuite il ressentait une force répulsive qui l'empêchait de le toucher et même de l'approcher à plus d'un mètre. Il lui était arrivé plusieurs fois de se sentir chassé des magasins par les mannequins qui le guettaient de partout. Cette fois-ci il y avait quelque chose de nouveau, quelque chose d'indéfinissable. Peut-être que le moine lui ressemblait. Ou alors il ressemblait à Sœrenne, son premier amour, la toute jeune fille qui le hante depuis presque vingt ans, celle dont il a oublié le visage mais qui l'a marqué pour toujours, la presque adolescente qu'il cherche de par le monde, ici même comme partout ailleurs.

Dans le noir il n'arrive pas à voir ses yeux verts avec leurs immenses pupilles et pourtant, il les sent braqués douloureusement sur lui. Il se sent de plus en plus gêné. Il voudrait s'arracher à leur magnétisme, mais il reste immobile. C'était ça la nouveauté, la répulsion contrariée par une attraction malsaine. Il ne peut laisser le vieillard tout seul dans la nuit. Pourtant, il le sait bien, c'est la seule chose à faire, la seule issue possible. Veut-il savoir davantage ? Savoir quoi et pourquoi ? Le lendemain, il fera beau et il descendra la montagne vers la rivière, se laissera porter par le courant

jusqu'au cœur de la plaine. Il quittera le vert débordant pour l'or des champs de blé, il y retrouvera leur chaleur sèche qu'il a toujours aimée. Tout s'estompera dans le passé, la forêt, cette nuit morbide, le moine. Pourquoi donc reste-t-il figé dans le noir à écouter ses répliques qui ne font pas de sens ?

– Vous savez, dit Nib, le monde s'appuie sur le pied mou d'un champignon. Mais partez, je vous prie, partez si je vous fais peur.

– Vous me faites ressentir quelque chose d'inexplicable. C'est comme si vous me rappeliez quelque chose. Quelque chose qui me met mal à l'aise et dont je n'arrive pas à me défaire... Alors, je reste.

– Je ne vous rappelle rien ni personne ! Je ne rappelle rien à personne. Vous vous trompez. Vous confondez l'avenir avec le passé. Saviez-vous que les gens qui pleurent après leur passé, pleurent en effet après leur avenir ? Vous ne le saviez pas. Mais c'est ainsi. Ce que vous pouvez faire pour moi, c'est m'oublier. Oubliez-moi !

– Vous vouliez que je vous raconte une histoire.

– Il n'empêche.

– Qui, quoi ?

– L'histoire c'est comme un pli, comme une ride. Un pli, une ride de plus. Nous en avons tous... des plis, des rides. Ils nous traversent, vous, moi, nous tous. Même ceux qui ne

sont pas « nous » et même ceux qui ne sont pas ceux qui ne sont pas nous. Vous comprenez ?

– Non.

– Il n'y a rien à comprendre. Oubliez-moi. Ce sera une chose de faite. Moi, quand je parle, excusez-moi, mais c'est comme si je me taisais. Alors je peux dire n'importe quoi. C'est pour ça que je ne parle de rien en particulier. Je ne vous ai pas encore dit mon nom. Je m'appelle Nib Diamala Raname, moine parmi les moines ! Ça vous fait sourire ?

– Non, je ne souris pas. Pourquoi voulez-vous que je vous oublie ? Pourquoi me dites-vous tout ce que vous me dites ?

– Vous m'avez posé des questions. Je vous réponds. Celui ou celle qui demande prend des risques. Quand on pose des questions on oublie que la réponse peut être dangereuse. Moi, voyez-vous, j'ai pris mes risques. Je sais par exemple, je le sens, que vous avez des choses à me dire qui changeront mon sort. Pourtant je reste ici à vous écouter. À quoi bon ? À quoi bon vouloir ? Pour vous, que vous partiez ou pas, ça ne m'importe. Vous ne le savez peut-être pas, mais c'est bien à cause de ça que vous n'êtes pas déjà parti. Ce sont des choses étranges que je vous dis...

Ils restent longtemps silencieux. Ed ne sait pas s'il frissonne à cause du froid ou de la peur, une peur sans objet issue de la nuit. La peur d'un dénouement terrible mais inconnu. Le moine a raison, il lui faut s'échapper sans tarder,

se libérer de cette lourdeur qui l'écrase de plus en plus, oublier cet endroit, oublier le moine. Puis Nib dit :

– Vous allez devoir vous aussi tuer un jour l'inévitable croissance. Regardez mes ongles !

– Je ne vois rien, il fait trop noir.

– Touchez-les, touchez-les !

Il sent une main squelettique se poser sur sa paume. Il commence à la tâter comme pour lui arracher un secret urgent et vital. Au bout des doigts du moine il n'y a pas d'ongles ; il ne sent qu'une chair molle, presque gélatineuse. Il retire sa main horrifié.

– Vous n'avez pas d'ongles !

– Je les ai arrachés. Ils ont repoussé et je les ai arrachés à nouveau. Ils se sont obstinés à repousser pendant des années, et moi à les arracher. À la fin, ils n'ont plus poussé. La chair est devenue molle. Vous ne comprenez toujours pas ?

Ed se tient debout, tremblotant. Il commence à entrevoir le dénouement et la peur le suffoque. Il sent ses jambes flageoler, son corps est traversé par des spasmes, sa bouche s'est asséchée, un vide sans bornes s'empare de son être.

– Je ne suis pas moine, dit Nib. Je suis un sorcier et mon nom est Vertpailleux. Ça ne vous dit rien ce mot,

Vertpailleur ? Il ne dit plus rien à personne. On a oublié ce qu'il voulait dire. Moi aussi d'ailleurs. C'est pour ça que je peux l'utiliser. Il pourrait vouloir dire sorcier, par exemple, mais ce n'est pas sûr du tout. Et c'est pour ça aussi que vous-même vous êtes un vertpailleur... ou pourriez l'être. Qu'en dites-vous ? Rien ?

Le vent a cessé et un silence profond remplit la nuit. Il a rarement connu des nuits aussi noires, aussi pesantes. Qui est cet homme devant lui ?

– Au début, reprend Nib, j'étais le seul à pouvoir m'appeler Vertpailleur. J'étais le premier vertpailleur. Mais avec le temps, ce nom n'a plus rien voulu dire. J'ai perdu alors toute raison d'être. C'est pour cela que je vous parlais d'un point imaginaire. Ce n'est pas bien de s'attarder sur des choses qui n'existent pas. Ou qui n'existent plus. Ça vous donne le vertige, vous chanceliez et vous tombez. Alors, vous comprenez, les moines ici ont commencé à me haïr. Quand ils me regardaient, ils ne voyaient personne. Ça leur donnait un vertige malsain, ils avaient peur. Je m'en moquais. Je suis ici pour ne pas être ailleurs. Ça ne change rien. Je vous le dis, oubliez le passé, et oubliez moi. Savez-vous ce qu'est un sorcier ? C'est quelqu'un qui ne peut pas être ignoré. Ou qui ne devrait pas l'être. Qui ne devrait pas laisser de trace...

Nib se tait à nouveau. Sa respiration ralentit de plus en plus au point de s'éteindre entièrement. Au bout d'un temps il reprend :

– Voyez-vous, j’en ai laissé une. Une trace que je ne peux effacer. Laisser des traces c’est pour marquer un territoire, pour s’y enfermer et rejeter le reste par peur de l’incommensurable. La peur suprême. Indigne d’un sorcier, indigne d’un vertpailleur. Comprenez-vous ?

Ed lève la tête. Loin, très loin, le fronton de la forêt lui semble émerger du noir d’encre. L’aube envoie ses premières lumières grisâtres. Il dit :

– Ça me rappelle quelque chose... je ne sais pas quoi.

– Vous dites ?

– Ce mot, vertpailleur, me rappelle quelque chose. Je l’ai déjà entendu quelque part.

D’un seul bond Nib Diamala Raname se met debout. Il est cinq heures moins vingt-deux du matin. Dans la grisaille qui se répand, Ed voit pour la première fois les yeux verts et bridés de Nib, leur regard dur comme l’acier, son nez en lame de couteau, son menton aiguisé par la vieillesse, ses lèvres minces frémissantes.

– Qu'est-ce que ça vous rappelle ? Dites-le moi !

– Je ne sais pas. Je n'arrive pas... Quelqu'un m'a raconté une fois une histoire, mais je ne me rappelle plus l'histoire. Je ne me rappelle plus qui me l’a racontée.

Il voit le visage de Nib blêmir au point de devenir phosphorescent, il voit ses yeux troubles s’éclaircir, il sent

leur éclat d'émeraude se faire de plus en plus menaçant. De la bouche de Nib s'écoule un fil épais de salive qui se détend jusqu'à toucher la terre.

– Il y longtemps, avant qu'elle ne me quitte – date mémorable ! –, Sœrenne m'a raconté comment, à sa naissance sa mère aurait dit 'Encore un vertpailleux ! Tu es maudite comme tous les vertpailleux, comme ton père, le moine.' Puis elle m'a dit 'Tu vois, si j'avais été enfant de la chaleur et d'une pierre verte, je n'aurais pas eu de mère qui me maudisse. Un moine..., elle a dit, j'aurais tant aimé le connaître.'

Les yeux de Nib ont perdu tout éclat, son visage livide n'est plus phosphorescent, sa tête penche inerte d'un côté, son corps ratatiné tremble doucement. Une petite pluie fine et tiède commence à tomber. Elle se pose sur la forêt tel un voile opalin aux plis larges et envoutants.

– Vous voyez, dit le moine, vous voyez bien que votre présence ici n'est pas fortuite. Entre moi et l'autre, je péris, je me désagrège. Entre moi et l'autre, il y a un tiers qui pourrit. Je vous attendais. Je ne suis pas un prophète, mais je savais que vous alliez venir, vous ou un autre. Et moi, au sommet d'une colline, ou d'une tour, ou d'un arbre, ou d'un rocher, sur une hauteur quelle qu'elle fût, je vous attendais. Vous voyez, vous êtes là.

Nib lui tourne le dos et s'éloigne d'un pas chancelant. En descendant la pente, chacune de ses pensées est un

abyrne, chacun de ses pas est une chute. Le vent emporte ses derniers mots jusqu'à Ed :

– À quoi ça sert de vouloir ? À quoi ça sert de s'arracher les ongles ? Retournez en ville. Il y a là-bas un quartier que vous connaissez sans doute. Cherchez-y la sorcière. Cherchez-la, sans faute. Elle vous récompensera. Ce sera votre récompense. » Sa silhouette de plus en plus petite disparaît derrière le voile de pluie.

Le lendemain matin, les moines trouvèrent le corps sans vie de Nib Diamala Raname. Dans sa main qu'ils desserrèrent avec difficulté ils trouvèrent un morceau de papier sur lequel se trouvaient les lignes suivantes :

« Il est cinq heures moins vingt-deux. Les aiguilles courent, courent ! Le jour, la nuit, les lieux, le temps s'interpénètrent, nattés, entrelacés, menaçants.

Il est cinq heures moins vingt-deux et ils regardent et pleurent, assommés, abasourdis, vidés. Les lieux se rejoignent, le temps se bouscule, le sceau est prêt. Le sceau. La trace. Ils se tortillent, craquent, grincent. Il est cinq heures moins vingt-deux et il ne reste que vingt-deux minutes jusqu'à cinq heures moins vingt-deux.

Suis-je aveugle ? Suis-je insensible à la sueur des séparations éternelles ? Il ne reste que peu de temps. Les cendres s'amassent sur terre, toutes les fins

possibles se précipitent vers la seule certaine. Elle se dévoile, c'est l'heure.

Qui attend quoi ? Les amours vexés, les amours bafoués, les amours boueuses, les désirs en creux, les désirs de boue, les espoirs aveuglants, les frères et sœurs désabusés, les compagnons éreintés, les parents impotents, qui, que reste-il ? Des traces. Sommes-nous en attente de nous-mêmes, prêts à faire passer un message vain de notre main gauche à notre main droite ?

Il est déjà cinq heures moins vingt-deux. Cinq heures moins vingt-deux et il ne reste que vingt-deux minutes jusqu'à cinq heures moins vingt-deux.

Rien que vingt-deux minutes... pour quoi faire ?

Il est cinq heures moins vingt-trois.

On vient de m'apprendre qu'elle existe encore, qu'elle s'appelle Særenne, que je suis toujours père. Tu m'as menti.

Pour Ibn Maidala Raména

Vitan, XX »

*

– Qui êtes-vous ? lui demande un moine.

– Un voyageur. Je passe...

– Vous venez de loin ?

– Oui, je ne suis pas du pays.

– C'est vous qui lui avez parlé de sa fille ?

– Je ne crois pas. Il avait une fille ?

– Un moine ne se suicide jamais.

– Un moine ne se suicide jamais, répète Ed. Mais il n'en était pas un.

– Lui c'était un maudit. Vous connaissez cette Sœrenne ? Quel âge a-t-elle ?

– Vingt-quatre, je crois. Quoi, Sœrenne est sa fille ?

– Ah, vous n'avez pas vu sa lettre...

– Quelle lettre ?

– Il a laissé une lettre. Elle semble adressée à une Ibn Maidala Raména qui habite dans un quartier dit Vitan dans la grande ville. Il ne savait vraiment pas qu'il avait une fille ?

Ed ne l'écoute plus. Il tremble. Il est aussi blanc que l'habit du moine. Il s'en éloigne. Il regarde la forêt. Il regarde Sœrenne mais son visage est flou, presque invisible. Ces

dernières cinq années l'ont effacé, elles ne lui ont laissé qu'une âme flottant dans le vide. Il se retourne vers le moine.

– Depuis quand êtes-vous ici ?

– Trente ans peut-être.

– Vous le connaissiez bien alors ?

– Personne ne connaissait Nib. Il était parmi nous, mais c'était comme s'il n'y était pas. Où allez-vous maintenant ?

– Je vais fermer la boucle.

– Fermer la boucle ? Vous n'allez pas tomber en péché, comme lui ?

– Comme lui ? Jamais.

Ed descendit vers la plaine.

Il a mis encore treize ans pour fermer la boucle. A grands pas erratiques, hallucinés il a approché ce présent qui nous appartient. Il est revenu dans la grande ville. Il y a une semaine il m'a dit « Allons chercher la sorcière. »

La dernière histoire

Les premières lueurs de l'aube pénètrent par la fenêtre et le môme n'est pas encore de retour. Dans son large fauteuil avachi, Imma reste immobile, à moitié endormie. Sur la braise aux reflets étranges du braséro au milieu de la pièce, le même liquide épais et verdâtre gargouille dans le chaudron plein à ras bord. Le regard ailleurs, elle y fourre de temps en temps l'index et le remue. Elle sait que ce matin sera un matin inoubliable. Un de ses derniers matins. Elle aura mis treize ans pour se plier à la dernière requête de Nib. Trente-trois ans qu'elle avait prétendu s'être acquittée de sa première requête. Sœrenne n'avait que quatre ans quand elle l'a donnée à Nahana sous le sceau du secret. Elle n'oubliera jamais cette dernière fois où elle a regardé, les yeux remplis de larmes, la petite Sœrenne danser au milieu de la foule devant la maison ocre où elles vivaient toutes les deux. Ce furent les années du bortsch âcre, des enfants qui venaient le lui acheter dans son sous-sol frais, de ses joies de mère. Mais Nib ne voulait pas laisser de trace. Elle le lui avait promis, il lui a fallu tenir la promesse. Ça avait été avec du retard et seulement prétendument. Que savait Nib du

bonheur d'être mère ? Il n'aurait jamais su que Sørenne était vivante si, venant de nulle part, Ed ne s'était pas pointé dans ses montagnes. Treize ans que Nib était mort, treize ans de culpabilité d'avoir ignoré son regard accusateur d'outre-tombe. Alors, il y a cinq ans elle a adopté Motzo, une petite boule blonde qui n'avait qu'un an.

Hier soir quand Motzo lui a raconté leur rencontre avec Sørenne, son cœur a fait un bond et s'est mis à saigner. Il lui fallait tenir promesse, elle avait tout prévu et pourtant son cœur saigne. Elle est Imma la sorcière, souche de Vertpailleux et les vertpailleux ne laissent pas de trace. Vertpailleux ou non, ça n'a plus d'importance. Les choses se sont certainement passées comme elle l'a voulu. Elle en est sûre. Plus rien ne la surprend depuis qu'elle a appris à déchiffrer l'avenir. Ça lui a pris des années pour y arriver. Pourtant, aujourd'hui, bien qu'elle l'ait prévu depuis cinq ans, la chose terrible qui est arrivée, son cœur saigne à flots et elle a peur. Oui, pour la première fois depuis tout ce temps, elle connaît la peur.

Il ne fait pas encore tout à fait jour. Un silence profond règne sur le quartier. Les tramways n'ont pas encore commencé leur course vers la ville. Les moineaux ne se sont pas encore réveillés. Imma lève à peine le bras et la fenêtre s'ouvre. Une bise hivernale envahit la pièce. Le chaudron se met à siffloter et une fumée épaisse s'en échappe. Les murs se mettent à ondoyer comme pour lui dire des mots tendres. Elle n'a pas besoin qu'on la berce. « Assez ! » dit-elle et

l'ondoisement cesse. Le fauteuil se transforme en lit qui l'invite à dormir. Non, elle n'en a pas envie. Elle a tellement de choses à se remémorer, tellement de choses à reconsidérer. Mais elle n'y arrive pas. Ce matin rien ne se passe comme elle l'aurait voulu. Elle est toute seule depuis des années et contente de l'être, mais en ce moment, pour la première fois, elle aimerait avoir quelqu'un à côté. Motzo. Mais Motzo n'est pas là, et quand il reviendra il n'y aura plus rien à dire ou à faire.

Elle lampe à longues gorgées la moitié du liquide bouillonnant. Cette fois-ci rien ne se passe : sa complexion olivâtre ne vire pas au violacé, aucune moustache ne pousse sous son nez. Que doit-elle faire maintenant ? Il ne lui reste plus rien à faire. Imma la sorcière s'est faite trop vieille. Les choses ne l'écoutent plus. Elle se penche par la fenêtre et scrute la rue recouverte de plaques de verglas. Entre les deux vieilles maisons d'en face une feuille de papier virevolte dans un tourbillon ascendant ; elle chute puis remonte, chute et remonte. Elle pense à la vieille folle aveugle qui devrait déjà prendre le soleil dans son ottomane défoncée. Elle ne sait pas pourquoi ça lui importe, mais décide d'aller voir. Elle sort, tourne au premier coin, longe le mur derrière le vieux cinéma, et arrive dans la ruelle où la vieille folle tout de blanc vêtue passe d'habitude ses journées. Elle y est comme d'habitude, la tête penchée en arrière, les yeux aveugles grands ouverts vers le ciel d'un bleu laiteux, les mains posées sur ses cuisses décharnées, les franges déchirées de sa robe blanche flottant dans le vent. Imma s'assied sur la marche

d'une maison et la regarde. Elle ne lui a jamais parlé et ne l'a jamais entendu parler non plus. Peut-être elle est sourde-muette aussi.

– Vous devez avoir froid comme ça, à ne pas bouger, lui dit-elle. La vieille clocharde ne réagit pas mais ses yeux morts semblent exprimer l'étonnement. Peut-être l'expriment-ils toujours, Imma ne sait pas. Elle n'y a jamais fait attention. « Vous savez, continue-t-elle, je crois qu'aujourd'hui nous nous rencontrons pour la dernière fois. C'est étrange, nous nous croisons depuis des années et nous ne nous sommes jamais parlé. » Il y a comme un éclat dans les yeux de la vieille clocharde mais ce n'est peut-être qu'une impression car elle ne bouge pas. Imma se lève, s'apprête à partir mais elle change d'avis, se retourne et lui dit, « C'est que vous aussi partirez, bientôt... »

Oui, cette fois-ci, il n'y a plus de doute, le visage de la folle change d'expression. Elle relève imperceptiblement la tête, la tourne vers Imma, la fixe de ses yeux aveugles et éclate de rire. Ça ne peut pas être. Ce n'est que son imagination, elle fantasme. La vieille folle n'a pas bronché. Ce n'est pas elle qu'elle regarde mais un horizon imaginaire. Ce sont les lambeaux de ses guenilles qui flottent dans la bise coupante qui l'ont induite en erreur. « C'est qu'il y a des choses qui se passent dans ma tête si je me mets à voir ce qui n'est pas ! » D'un petit pas, voutée contre le vent, Imma regagne sa maison. Au moment où elle passe le seuil de sa

porte les moineaux commencent à piailler. A peine rentrée, le même fait irruption dans la pièce.

– Ça y est ! crie-t-il essoufflé. Imma le regarde. Elle a peur. « Tu m’entends, ça y est, répète-t-il.

– Assieds-toi. Reprends ton souffle. Tu veux boire quelque chose ?

– J’ai pas soif.

– Ce n’est pas pour la soif.

– Non, je suis pressé. Tu veux m’écouter, oui ou non ?

– Je suis un peu émue, le même. Attends un peu. Repose-toi une minute.

– Tu comprends pas que je suis pressé ? Il faut que je te raconte tout de suite.

– Qu’est-ce qui te presse comme ça ?

– Une affaire. Une affaire à moi. Je peux avoir mes affaires à moi, non ?

Imma durcit son regard mais elle se sent faible, elle se sent malade.

– Bien sûr Motzo, bien sûr, tu peux avoir tes propres affaires. Attends-moi juste le temps que je m’installe. J’ai un peu froid – mais elle ne ferme pas la fenêtre. Voilà, vas-y.

– Eh bien, ça y est, je l’ai eue. Au début, ces deux-là ont fait les cons. Tu sais, quand on s’est vu dans la rue j’ai cru que ça allait mal tourner. Surtout que ce vieux schnock connaissait Nib. Enfin, quoi, un birbe. Après ils se sont mis à courir comme des dingues et j’arrivais pas à tenir le pas. Deux détraqués, quoi ! Ils avaient la trouille, les froussards. Ils en faisaient des kilos. Et puis il y a eu dans la rue une connasse qui m’a fait sortir de mes pompes. Hanana ou Nahana qu’elle s’appelait. Je sais pas ce qu’elle foutait là-bas mais elle nous a poursuivi la veille crotte je sais pas pourquoi. À la fin on est arrivé chez la nana et j’ai filé l’eustache comme tu me l’avais dit à l’un des deux – je sais même pas lequel est lequel. Enculé de péteux ! Il s’est mis à entendre des voix, le con, puis il a commencé à chialer, à se traiter de con lui-même, des choses comme ça. J’avais une drôle d’envie de lui péter la gueule mais il aurait râlé et ça aurait réveillé la gonzesse. Il a même voulu se tuer le connard. Alors il a passé le surin à l’autre et l’autre s’est mis lui aussi à chicaner. Il voulait savoir qui était la pépée, qu’il disait, qu’il ne frapperait pas tant qu’il savait pas qui elle était. Qu’il croyait la connaître, qu’il disait. Qu’il aille se faire foutre le capon ! Moi je les poussais, qu’on en finisse, qu’ils aillent jusqu’au bout, presque jusqu’au bout tu m’avais dit. C’est ce que tu m’as dit, j’ai bien compris. Puis, je ne sais quel bruit ils ont fait les deux merlus que la pépée s’est mise à gigoter et alors les deux se sont jetés sur elle. Juste ce qu’il fallait. Eh bien, c’était mon temps. C’était à moi de la suriner. C’était notre secret à nous deux, Imma, hein ? Eh bien, voilà que le moment était venu. Je me suis coulé

entre eux et la gonzesse et je l'ai surinée, la belle. J'ai fait tellement vite que les deux babouins n'ont rien compris. La gonzesse a roulé par terre et les deux schnocks se sont taillés en vitesse. Voilà !

Imma reste silencieuse. Elle se tord les mains, et ses yeux se remplissent de larmes. Quelque part pas loin, le premier tramway fait grincer ses roues sur les rails. Le silence se pose à nouveau.

– Eh, Imma, tu dis rien ?

– Du beau travail, Motzo, du beau travail, dit Imma sans le regarder.

– Très beau travail. Maintenant je sais faire. Maintenant je peux le faire tout seul !

Imma lève les yeux sur Motzo. Motzo soutient son regard.

– Tout seul tu dis, tout seul...

– Ecoute, j'ai une histoire pour toi. La dernière histoire. Il faut que tu l'écoutes, Imma.

– Tu ne veux pas te reposer un peu, le même ?

– Je suis pressé, je te dis, tu comprends pas ou quoi ?

– Où te presses-tu comme ça à six heures du matin ?

– Les rattraper.

– Rattraper qui ?

– Les deux vieux schnocks. Je vais pas les laisser s'enfuir comme ça.

– Mais que leur veux-tu ?

– Pour moi, ces deux gars c'est dangereux. Il vaut mieux qu'ils pourrissent en tôle.

– Pourquoi ? T'as peur, le même ?

– Que j'aie peur, Imma ? Moi ? Tu sais pas de quoi tu parles. C'est à toi d'avoir peur maintenant.

Imma se passe les mains dans ses cheveux rares, puis elle les pose sur son visage et pétrit sa peau flétrie. « Il y arrive, se dit-elle, ça ne pouvait pas se passer autrement, c'était écrit. »

– Je suis fatiguée, le même, je voudrais me reposer un peu.

– Je veux que tu écoutes la dernière histoire, je veux, crie le même en tapant du pied.

– Très bien, vas-y alors.

– Il était une fois une vieille sorcière. Un jour elle s'est dite : Comme je suis toute seule il me faut trouver quelqu'un qui reste avec moi. Alors elle a eu recours à la magie pour avoir un enfant. Une sorcière amie lui dit : Tu es trop vieille pour avoir un enfant. N'y pense plus. Mais la sorcière s'est

moquée de son amie et a poursuivi ses incantations. C'est qu'elle n'avait rien compris. Un jour elle s'est dit qu'il lui faudrait chauffer une pierre verte. Elle aimait beaucoup les pierres vertes. Elle cueillit une pierre verte et la posa en plein soleil pour qu'elle chauffe. Et elle eut un enfant et l'appela Vertpailleur.

« Maintenant, cet enfant grandit et la sorcière lui enseigna tous les secrets de la sorcellerie et lui dit que c'était bien. Un jour, l'enfant fit un rêve. Dans son rêve la sorcière était très vieille et toute tordue. Elle était moche et malade. Elle crachait un crachat visqueux et élastique qui, sans quitter sa bouche s'étirait jusqu'à terre. Elle essayait de rompre ce lien avec la boue mais n'arrivait pas. Elle essaya alors de se transformer en oiseau pour s'envoler, mais ses sorcelleries ne marchaient plus. Alors elle appela à l'aide les Vertpailleurs mais personne ne l'entendit et elle tomba raide dans la gadoue. C'est alors que quelqu'un arriva, attrapa le fil de crachat et, d'un seul geste rapide en fit un nœud. L'enfant se réveilla et se dit : Si les Vertpailleurs ne sont pas venus, c'est qu'il y'en a pas. Moi je suis le seul qui reste. La sorcière est vieille et décrépète et moi je suis fort et en pleine santé. Alors il alla voir la vieille et lui demanda : Qu'est-ce qu'un Vertpailleur ? et la vieille lui dit : Vertpailleur c'est n'importe quoi. Comment il se fait alors, lui demanda l'enfant, que quand tu les appelles ils ne te répondent pas ? C'est que tout le monde a oublié ce mot, lui répondit la sorcière. Moi je ne l'ai pas oublié, dit l'enfant, parce que je suis fait de chaleur et de pierre verte. Je suis le seul Vertpailleur et je veux le rester.

Je veux que plus personne ne prononce plus ce mot pour dire n'importe quoi. »

« Et la morale de l'histoire est qu'il ne faut jamais parler de Vertpailleur à celui qui l'est vraiment. Voilà ! »

– Il a fait un nœud, tu dis...

– Oui, il a fait un nœud.

– Et toi, Motzo, c'est toi le Vertpailleur ?

– Oui, je suis le Vertpailleur.

– Tu es le Vertpailleur et tu ne sais pas ce que cela veut dire.

– Ce n'est pas la fin du monde ; personne ne le sait.

– Qu'en sais-tu, Motzo ?

– Je sais !

– Et maintenant, Motzo ?

– Et maintenant, Imma ?

– Tu es encore petit, Motzo.

– Je suis petit mais je sais ouvrir mes yeux.

– Sais-tu ce qu'est la haine ?

– La haine n'est rien. Je me fiche moi de la haine. Ce qui importe c'est que je vois et n'oublie pas.

- Pourquoi n’oublies-tu pas ?
- Parce que ça me sert.
- Pourquoi faire, Motzo ?
- Pour devenir un grand sorcier. Encore plus grand que toi, Imma. Encore plus grand que Nib !
- Et alors, Motzo ?
- Et je veux être le seul.
- Tu veux donc que je parte ?
- Oui !
- Tu n’as que six ans, Motzo.
- Ça c’est mon affaire.
- Tu n’auras pas peur tout seul ?
- Je n’ai jamais peur, Imma.
- Très bien, très bien.

Ils restent longtemps silencieux. Imma pense qu’elle éclatera en sanglots mais ses yeux restent secs. Elle ne tremble même pas. D’un coup tout lui semble normal. Elle sait que plus tard, hors de la ville, elle sombrera dans l’amertume mais pour l’instant elle se sent légère. Comme c’est curieux.

- Allez, je me tire, dit le même.

- Où ça ?
- Les rattraper, je t'ai dit.
- Comment vas-tu t'y prendre ?
- Je vais chercher les gendarmes. Eux ils savent comment traquer des assassins.

Juste un pas

– Avez-vous vu mon ami par hasard ? » Cette vieille femme toute de noir vêtue, aux petits yeux comme de billes de braise, à l’air prostré, ne me répondra jamais. « Il s’appelle Ed, il a les cheveux gris, presque blancs, une barbe de cinq jours peut-être, de grosses cernes... très fatigué. L’avez-vous vu ? » Je vois ses lèvres remuer, elle me dit quelque chose, un borborygme inintelligible. « Parlez plus fort s’il vous plaît, » je lui dis, mais elle continue à chuchoter comme si ce qu’elle avait à me dire était un secret qui ne m’était pas destiné. Je m’impatiente et lève la voix, « Un bel homme à bout de forces, dites, l’avez-vous vu, oui ou non ? » Elle se met à rire, elle n’en peut plus de rire, elle rit jusqu’aux larmes en se balançant sur la banquette. Elle a dégagé ses mains des plis de sa robe et les tape contre ses cuisses. Ce sont des mains squelettiques parcourues de grosses veines noueuses. « Crève, sorcière ! » je lui crache à la figure, mais elle rit davantage en m’aspergeant de postillons.

Où est-il ? Est-il parti pour de bon ? Je le sens, je le sais. Il s’est enfin tiré, je le sais, je ne sais pas comment mais c’est

plus qu'un pressentiment. Eeed ! je crie. Il n'y a personne. Ed est un Vertpailleur. C'est un mot qui ne veut plus rien dire. Eh bien, nous sommes des Vertpailleurs. L'histoire du même me revient à l'esprit. Le même est un Vertpailleur. Imma, elle aussi est un Vertpailleur. Sœrenne aussi est un Vertpailleur. Nous sommes tous des Vertpailleurs. Drôle de mot cueilli dans un chapeau rempli d'histoires. C'est l'individu qui passe dans le couloir qui m'y fait penser. Il porte un trench-coat jusqu'aux chevilles qui recouvre une grosse bosse bizarrement placée dans le bas de son dos. Il me salue en touchant de son index et son majeur réunis les larges bords de son chapeau noir tout en marquant un bref arrêt et me lance un sourire fourbe qui découvre une horrible denture. Les larges bords du chapeau cachent son visage mais il me semble le deviner, ou alors je l'imagine : des bajoues affaissées, de grands yeux globuleux d'un vert délavé, un grand nez busqué, une grande bouche tombante... Je sens les choses mais je me suis trompé tant de fois. Ça ne peut pas être, ce n'est qu'une hallucination. Non, non, mon bonhomme, je ne te connais pas, je ne t'ai jamais vu. L'individu passe son chemin et je replonge dans mon cauchemar.

J'ai un cafard derrière l'oreille. Je l'entends striduler. C'est un gros cafard. Je l'attrape et le regarde. Qu'est-ce qu'il est gros ! Comme il est mou sous sa carapace chitineuse. J'entends une autre stridulation. Elle me vrille la poitrine. Un deuxième cafard est accroché aux poils sur mon pectoral gauche. J'en découvre plein, partout. Eeed, je crie, Eeed, elle

est belle cette soirée de chaleur, cette brise est douce, elle nous enveloppe, nous enrobe, nous emporte. Eeed, il fait bon d'y être.

Je parcours la ville, l'ancienne, la même. Je renifle l'été, l'été me renifle. Un ancien ami m'arrête dans la rue. « C'est bien toi ? » me demande-t-il. Je lui souris. « Tu n'arrêtes de revenir, » me dit-il. « C'est vrai, je lui réponds, c'est toujours moi, toujours ici, je ne peux pas m'en empêcher. « Viens, viens, » me dit-il en prenant mon bras. « Viens, les autres seront contents de te revoir. Comme c'est extraordinaire que tu sois là ! » Je libère mon bras de son étreinte et je passe mon chemin sans dire un mot, sans regarder en arrière. Il me court après, attrape à nouveau mon bras. Je l'arrache de sa poigne d'un geste brusque et il reste stupéfait au milieu du trottoir. Je traverse cette ville inimaginable, j'inspire à plein poumons la nuit parfumée qui l'apaise, je fends le brouillard opalin vers le grand lac au nord de la ville, je me livre à la chaleur moelleuse. Dans ce quartier les rues sont vides, il n'y a pas un bruit, la brise est tombée. Je sens l'orient, je sens sa lenteur. Tout d'un coup, incarnée du néant, je la vois, toute droite, immobile. Je lui parle enfin mais aucun mot ne sort de ma bouche et elle me regarde droit dans les yeux sans bouger. Je m'avance, l'approche, mais elle s'éloigne d'autant, je cours vers elle mais la distance qui nous sépare reste la même. Je sais, je sais qu'il ne m'est pas donné de l'atteindre, ni elle ni cette ville d'encens, je sais qu'arriver une nouvelle fois est impossible car la force m'a quitté depuis longtemps, car le retour est interdit depuis Sodome et Gomorrhe.

Je me retrouve dans un petit parc éclairé à peine par un réverbère lointain. C'est dans ce parc que, adolescent, j'ai pleuré seul et abandonné la rupture d'avec Sørenne. Devant moi, la vieille femme de noir vêtue, aux yeux scintillant comme des billes de braise semble me regarder depuis un long moment. Hé, je m'écrie, vous le savez, dites-moi où est passé mon amie. Elle s'esclaffe en se balançant et en tapant des deux mains sur ses cuisses. Ça suffit, je lui crie. Je veux l'attraper par la gorge mais, je ne sais comment, je me retrouve étalé par terre. Je me hisse sur un genou et tout d'un coup je vois Sørenne. Une terreur soudaine me paralyse. Elle me sourit, C'est moi, elle dit. Tu n'arrêtes pas de revenir, je lui dis. C'est vrai, me répond-elle, c'est toujours moi, toujours ici, je ne peux pas m'en empêcher. Viens, je veux te montrer quelque chose. Allez, viens. Je ne veux pas la suivre, je suis terrifié, je ne veux pas voir ce qu'elle veut me montrer. Je ne veux plus recommencer le jeu du bourreau et de la victime. Arrête, je lui dis, laisse-moi, oublie-moi. Mais elle m'approche, me prend la main et me soulève avec une force insoupçonnée. Non ! je crie en me débattant, et je me réveille. La vieille femme se tient debout devant la banquette où je me suis endormi et me secoue de sa main osseuse. « Réveillez-vous, réveillez-vous » elle dit.

Je me remets assis et la première chose que je vois est un petit billet d'Ed tombé par terre. J'y lis : « Nous avons tué Sørenne. »

– Regardez, regardez dehors, me dit la vieille femme en serrant mon poignet.

Le train est arrêté au milieu d'un fourré verdoyant. Une lumière étrange diffuse à travers la canopée épaisse qui s'épanche par-dessus le toit du wagon, érafle ses parois et déborde dans le compartiment par la fenêtre baissée. Je suis encore pris dans les vapes du sommeil, je ne sais pas si c'est le crépuscule ou l'aube, si le train a déjà traversé le pays ou s'il n'a parcouru que quelques kilomètres. Quelques branches feuillues ploient au-dessus de ma tête. Il fait chaud, une chaleur matinale, rafraichissante. La fenêtre encadre un paysage de rêve que je me garde de scruter par peur de ne l'enregistrer pour l'éternité. J'entends des oiseaux. Rien ne bouge si ce n'est les feuilles qui ondoient doucement en murmurant. Je suis ailleurs, je suis loin, je le sens, je suis proche. Je sais où est Ed.

Je suis seul dans le compartiment avec la vieille femme aux yeux comme de billes de braise. Je vois sur le remblai quelques voyageurs oubliés se diriger vers l'arrière du train. Toujours assis sur la banquette, j'attrape une branche, je lui arrache une feuille. Je la renifle, mes narines frémissent. Elle sent bon, elle sent le vert. Le gazouillis des oiseaux s'est fait plus discret. La seule chose que je ressens c'est le bien-être. J'aimerais que quelqu'un me caresse les cheveux. La vieille femme toute de noir vêtue me tient toujours par le poignet. Je sens ses yeux de braise posés sur moi mais je ne la regarde pas. Quelque chose d'extraordinaire est arrivé mais je

m'enfiche. Je suis loin maintenant, proche du village promis. J'y serai bientôt. Dès que j'y poserai le pied... Un oiseau vient de se poser sur le rebord de la fenêtre. Il me regarde tantôt d'un œil, tantôt de l'autre, impatient. Il voudrait peut-être se poser sur mon épaule et chanter l'aurore. Depuis le temps que je renifle la feuille elle s'est ratatinée et flétrie.

Une avalanche d'images m'assaille en désordre. Je ferme les yeux. Je les rouvre. L'oiseau s'est envolé. Il reviendra un jour. Il ne faut pas que je regarde par la fenêtre. Je m'imagine dans un train fantôme parcourant des pays inconnus, de territoires vierges. Je voudrais me rendormir. Des pays couverts de forêts sans orées, apaisés dans le silence, sans écho, lumineuses, d'un vert sombre.

D'un seul bond je suis debout. La vieille femme ne me lâche pas des yeux. Je sors du compartiment et me dirige vers la dernière voiture. Je sais tout. Quand on sait tout, à quoi bon persévérer ? J'avance. J'entends des voix éloignées. Dans le couloir étroit je danse. Je me sens porté par ma propre trajectoire. C'est comme si je flottais. Des frissons de plaisir remontent depuis mes jambes jusqu'au sommet de mon crâne.

– C'est terrible, terrible. » La voix me frappe comme une balle. Je me fige. Un bonhomme au visage bouffi et couperosé me barre le chemin. « Vous l'avez vu ? C'est terrible, terrible. Que Dieu le garde... » Je le frappe en plein visage d'un geste court, maîtrisé. Il s'éboule et se met à gémir doucement, comme un enfant.

Au bout de la dernière voiture une dizaine d'individus s'entassaient devant la porte arrière ouverte sur la voie. Je m'avance en les écartant brutalement. Amorphes, ils me laissent le passage sans un mot. Ils sentent l'ognon et le fromage. Seul un gros suant qui obstrue l'ouverture de la porte lève la voix, « Hey, doucement ! » Je lui file mon genou dans le bas-ventre. Il se recroqueville et dégage l'ouverture en couinant. Je m'avance. Devant moi les rails dessinent une courbe élégante qui se perd dans la verdure. Ça sent le ciel, l'aurore, le vert. Ça sent les distances infinies, ça sent le bout du chemin. C'est la fin. L'été agonisera au seuil de l'automne, le vert s'apprêtera à brunir. C'est le chemin du retour. Il n'y en a pas. Je sais tout.

Une poignée de gens se tient immobile entre les rails à une vingtaine de mètres. Ils sont légèrement penchés en avant, quelques-uns les mains sur les hanches, d'autres se triturant les visages, tous regardant une même chose que je ne peux voir. Je sens sur ma nuque une respiration chaude, saccadée. Un vieux barbu me parle :

– Qu'est-ce qui s'est passé avec cet homme ? Je me demande ce qui lui passait par la tête. C'est bizarre. C'est ça que je me demande : qu'avait-il dans le crâne ? Comprenez-moi bien : j'étais là, juste là, à deux mètres de cette porte quand il est arrivé. Il avait le regard fou, les cheveux gris, presque blancs en désordre, le visage presque aussi blanc... Il a ouvert cette porte et est resté planté là à regarder défiler les rails. J'ai bien flairé qu'il y avait quelque chose qui clochait

mais, vous savez, j'étais comme cloué, j'étais paralysé, monsieur, je le regardais comme un bœuf et, vieux comme je suis, je me suis mis à chialer dans mon coin. Lui, il restait comme une statue dans le cadre de la porte à regarder fuir les rails. Il n'y avait que nous deux, rien que nous deux et j'aurais pu faire quelque chose, lui dire un mot peut-être, rien qu'un mot. Au lieu de ça je chialais dans mon coin. Lui, bon Dieu, il restait là où vous êtes, à deux mètres mais c'était comme si on était à des verstes l'un de l'autre. Qu'est-ce qu'on était loin, monsieur, et pourtant à seulement deux mètres. Puis, il a fait un pas, juste un pas, il n'a pas sauté, il n'a pas levé les bras, il a fait un pas, juste un pas dans le vide et s'est laissé tomber tout mou, sans un geste, sans se protéger. Moi j'ai tiré le signal d'alarme et le train s'est arrêté.

Un voile invisible m'enveloppe lentement. Le silence emprunté aux espaces végétaux me submerge, m'euphorise. Je fonds, je me transforme, je suis arbre, je suis feuille, chaleur, ramage d'oiseau..., je me disperse dans l'air. Je ne suis plus. Je suis ma propre disparition.

Une demi-douzaine d'hommes font leur apparition là où les rails se perdent dans le fourré. Quatre d'entre eux portent sur leurs épaules le corps d'Ed. Leurs contours irisés s'interpénètrent, diffusent dans les rayons épars du soleil qui percent la canopée. Ils s'approchent et pourtant il me semble qu'ils s'éloignent comme aspirés par une force inconnue. Des cous se tendent par-dessus mes épaules pour mieux voir. Je

recule leur cédant la place. Je veux me retirer sans que l'on s'aperçoive mais une voix s'élève :

– Y a-t-il quelqu'un qui le connaît ? Était-il seul ?

La vieille de notre compartiment nous a vus ensemble, je ne peux pas me dérober. Une poussée de colère me serre la gorge. Je donne des coudes et reprends ma place dans le cadre de la porte. J'attends que le groupe approche. Quand ils sont là j'attrape Ed par les aisselles et le drague le long du couloir. Les gens me laissent faire sans un mot. Notre compartiment est vide. Ed a la tête écrasée.

Te voilà, je lui dis. Me voici, je réponds. C'est bien toi, il n'y a pas de doute, je lui dis. Aucun doute, je réponds. Ça a marché comme dans du beurre, je lui dis. Oui, ça a très bien marché, je réponds. Et maintenant ça va ? je lui demande. Ça va très bien, je réponds. Il va falloir qu'on se sépare, je lui dis. Ça dépend de toi, je réponds. Moi j'attends encore, je lui dis. Tant pis pour toi, je réponds. Tu crois vraiment que ce n'est plus la peine ? je lui demande. Je ne crois plus rien, je réponds. Laisse-moi alors décider tout seul, je lui dis. T'es libre de faire ce que tu veux, bien sûr, je réponds. T'es un hypocrite, je lui dis. Je me tais. T'es un salaud, je lui dis. Je me tais. T'est une sacrée ordure, je lui dis. Il se tait.

– Vous injuriez les morts. Que Dieu vous pardonne. La vieille aux yeux de braise a fourré sa tête par la porte du compartiment. Je tressaille, je me lève confondu, je me

rassieds. La vieille entre, ferme la porte et reprend sa place sur la banquette d'en face.

– Je vous croyais partie, je lui dis.

– Avec votre permission, le train n'est pas encore en gare.

– Vrai. Vous croyez qu'on restera longtemps bloqués ici ?

– Si vous le souhaitez, excusez-moi, mais il faudrait qu'on parte.

Je me rappelle que les échanges de mots avec cette femme n'ont aucun sens. Je me tais. Elle reste elle aussi silencieuse quelques minutes, puis me demande :

– Qu'est-ce que vous en pensez, vous croyez qu'il faudrait le laisser encore respirer ?

Je regarde instinctivement la tête éclatée d'Ed, je le touche. Son bras droit pend par-dessus le bord de la banquette et dans sa poignée à moitié détendue j'aperçois un chatolement vert. Je regarde de plus près : c'est l'éclat de faïence. Je lui referme les doigts sur l'éclat de faïence verte. Il sera bientôt prisonnier de la rigor mortis.

– De quoi parlez-vous ?

– Ne m'en voulez pas, je ne parlais pas, je vous demandais...

– Que me demandiez-vous ?

– S’il fallait qu’on laisse ce monsieur-ci, le pauvre, respirer l’odeur de la mort.

– Il serait peut-être mieux si vous changiez de compartiment, ne le pensez-vous pas ? Il y’en plein de vides.

– Que Dieu me frappe si je laisse ce monsieur tout seul dans un état pareil.

– Mais, madame, il est mort.

– Celui qui est là-haut a voulu que je ne sois pas si bête que ça. Je parlais de vous.

– Vous ne voulez pas me laisser tout seul ? Mais moi, madame, je suis en pleine santé.

– Très bien très bien, mais vous injuriez ce pauvre homme. C’est que vous êtes drôlement fatigué. Que monsieur ne se gêne pas de mettre sa tête sur mes genoux faire un petit roupillon.

– Vous êtes folle !

– Si mon père était là à vous entendre !

– Vous êtes dingue-folle à lier, je m’écrie au sommet de la consternation.

– Calmez-vous, monsieur, sinon vous n’arriverez jamais nulle part. À quoi bon s’énerver ?

– Oui, à quoi bon...

– Vous voyez... Dites-moi, fils, là où vous allez, vous allez prendre du repos, n'est-ce pas ?

– Oui, madame.

– Et, dites-moi, pardonnez de vous le demander, ce monsieur-ci, lui aussi aurait dû aller là où vous allez ?

– C'est ça.

– Mais lui, le pauvre, a fait un clin d'œil au diable et s'est arrêté en route, n'est-ce pas ?

– Il s'est arrêté en route, comme vous dites.

– Et vous maintenant vous allez vous reposer comme pour deux ?

– Comme pour deux... comme pour deux.

– Comme ça doit être reposant ce repos pour deux, monsieur ! Dieu est grand, que son nom soit loué. J'aime bien moi les gens heureux. Je m'en suis occupée.

– Vous vous êtes occupée de quoi ?

– De quoi voulez-vous que je m'occupe ?

Je la regarde. Je suis aveugle. Je resterai toujours aveugle.

– Voulez-vous que je lui lave le visage ? Le malheureux, il est barbouillé de sang de partout. Je pourrais même nettoyer ses habits.

– Vous n’y toucherez pas. Laissez-moi maintenant. Je veux être seul.

– Vous voulez être seul, tout seul ? Vous pourriez rester seul avec moi, ici, dans un coin. Ça vous sera plus agréable, croyez-moi.

Je me tourne désarmé vers la fenêtre. Il fait de plus en plus chaud. Le peu de ciel que laisse voir le ramage s’est couvert de nuages orageux. Je respire difficilement. Un mécanicien frappe les roues avec un gros marteau à longue manche.

– Dites, reprend la vieille, je parie que vous voudriez faire comme lui, n’est-ce pas ?

– Non, je ne voudrais pas faire comme lui.

– Vous savez, celui qui croise les chemins les décroise aussi. Et personne ne sait pourquoi ou pour qui.

– Vous radotez. Taisez-vous, nom d’un chien !

– Vous croyez aux promesses, monsieur ? Je parie qu’on vous a promis du repos là où vous allez. Pardonnez de vous le demander, qui vous a promis le repos ?

– Mais taisez-vous, non de nom, mon ami vient de se fracasser le crâne !

– Je parie qu’il l’a fait pour vous laisser vous reposer tout seul. C’était un bon ami. Que Dieu le garde dans ses bras.

Je m’affale de tout mon long sur la banquette tête-bêche avec Ed. Je transpire à grosses gouttes et j’ai la gorge sèche. J’ai envie de vomir.

– Ou bien, poursuit la vieille, c’est parce qu’il n’y croyait plus.

Je la regarde droit dans les yeux un long moment.

– Qu’il ne croyait plus à quoi ?

– Vous ne voulez toujours pas mettre la tête sur mes genoux, faire un petit somme, monsieur ? Ça vous ferait du bien.

Je me redresse et en lui répondant ma voix monte, baisse, chavire :

– Il a la tête écrasée, je dis, il est mort. C’était mon ami. Le seul. Le dernier. Il est mort maintenant. Il s’appelait Ed. Nous sommes allés ensemble jusqu’au bout. Presque. Laissez-moi. On n’y peut rien. Tout a été décidé dès le début. Mais moi je continue, vous comprenez ? Ce n’est rien, je radote. Excusez-moi. Je ne peux plus m’arrêter. Il ne me reste que très peu à faire. Arriver. C’est tout, vous comprenez ? Laissez-moi maintenant, je vous prie. Ce sera un beau village. Je le sens. Je sens toujours les choses. J’ai mal au cœur. Le cœur, je sais, il gonfle, m’envahit. C’est vrai, il n’a pas cru. Mais moi, j’ose encore croire. Il le faut. Comprenez-moi, il le

faut. Je sais, je ne le sais que trop : nous n'avons pas suivi le plan à la lettre. Nous ne l'avons pas tuée. On n'a pas pu. C'est le même qui l'a fait. Mais ça n'a pas été de notre faute. Tout avait été décidé ainsi. Croyez-moi. Vous ne me suivez pas. Je divague. Ed n'a pas voulu le croire. Il disait que nous l'aurions fait de toute façon. C'est vrai. Est-ce que c'est vrai ? Nous étions là pour ça. Que dis-je ? J'ai toujours haï les mots, mais je n'arrive pas à m'en défaire. C'est comme une maladie. Ce sera un beau village. Le plus beau. Vous le connaissez peut-être. Dites-moi qu'il est beau, le plus beau, le plus éloigné, le plus vert. Dites-le-moi. C'est dommage qu'Ed ne le verra jamais. Je le comprends, il était franc... aucune trace d'hypocrisie. Tout à l'heure je l'ai traité d'hypocrite. Je me vengeais. J'aime Ed. Je l'aimais. Je l'aimerai toujours, vous comprenez ? J'ai envie de vomir. J'ai toujours été comme ça, je n'ai jamais pu m'arrêter à mi-chemin. Pourquoi le train ne bouge pas ? J'ai toujours aimé les trains. Et la forêt. Hors la forêt, point d'espérance. Hors la forêt nous attend la mort. Nous sommes des Vertpailleurs mais le monde a oublié ce que cela veut dire. Aimez-vous la forêt ? Je suis las, très las. On a voulu la tuer mais le même a été plus rapide. Sacré Motzo. Je voudrais savoir s'il le fait par plaisir. Croyez-vous qu'on l'a obligé ?

– C'est Imma... mais qui sait, c'est peut-être le même qui l'a obligée, dit la vieille. Elle n'est pas loin.

J'essaye de me mettre debout mais je suis comme cloué à la banquettes. Je me pousse de ma main gauche. Il fait

chaud et je beigne dans la sueur. Voilà, je suis debout. Je vacille, m'appuie au rebord de la fenêtre. Je regarde le ballast, le mur épais de verdure, la courbe gracieuse des rails, puis à nouveau la vieille. Elle se lève, ouvre la porte du compartiment sans un bruit et la referme derrière elle tout aussi silencieusement. Je me laisse choir sur la banquette. Le compartiment tourne. Ed ricane. Non, il est mort. Je pousse. Quelque chose me pousse. Je pousse en me poussant. Quelle chaleur. Je suis de nouveau debout. J'ouvre la porte, je sors dans le couloir. Il est vide, rempli d'une vapeur indicible, comme une fumée sans odeur. Je me retourne vers l'intérieur du compartiment. Imma, pourquoi nous avoir suivi partout, sans cesse ? Pourquoi ne nous oublies-tu pas ? L'individu au chapeau noir qui m'a salué tout à l'heure c'était elle, encore elle, partout. Et cette vieille aux yeux comme des billes de braise, qui est-elle, pourquoi nous poursuit-elle aussi ? Qui sont-elles ? Je me retourne vers la vieille. Je la regarde droit dans ses yeux de braise. Je sais maintenant.

– ...et vous êtes Nahana, n'est-ce pas ?

Je sors dans le couloir, je fais quelques pas, puis je commence à courir. Je me débrouille toujours à courir d'une façon ou d'une autre. Je trébuche, je tombe. Je n'arrête pas de tomber. Les marches de la chute sont sans fin. Et alors... alors la forêt me reçoit, le train file à toute vitesse à travers le pays où il n'y a pas de désir ni de retour, où le bonheur est une explosion de peurs, où les rêves se déploient, où les flots débordent des fontaines, où le bonheur c'est moi. Je suis le

chevalier qui a atteint le royaume de la jeunesse sans
vieillesse et de la vie sans mort.

Sorcière ou salamandre

Imma descend du wagon, traverse les rails et s'enfonce dans le fourré. Derrière elle le train s'ébranle lourdement. Au bout de quelques secondes il est avalé par la verdure. « Et maintenant ? » se demande-t-elle. Le cercle lui semble presque fermé. Une terrible fatigue l'empoigne, la tire vers le sol. Elle enlève son trench-coat qu'elle jette par terre et sa robe ramassée en un gros nœud dans le bas de son dos laisse voir la peau flasque de ses jambes striées de grosses varices noduleuses. Elle défait le nœud, lance son chapeau comme un frisbee, se laisse choir dans la mousse épaisse et reste pliée en avant, la tête appuyée sur ses cuisses. Ses cheveux blancs et clairsemés lui collent aux tempes. Elle se redresse, mais prise d'un vertige, s'allonge et laisse ses yeux globuleux d'un vert laiteux dériver sur les cimes des arbres. Sa respiration est lourde et saccadée, son cœur bat la chamade. « Voici donc l'histoire d'une vie, » dit-elle à haute voix. « Ça craque, ça éclate, le sang se déverse sous la peau, y reste et y meurt. C'est la fatigue, je suis très fatiguée, fatiguée à mourir. » Une poussée de vent chaud fait remonter un tourbillon de feuilles mortes et de poussière et les dépose sur

son corps éreinté. Elle reste inerte, la bouche ouverte, inspirant goulument. Peu à peu les battements de son cœur s'apaisent, sa respiration ralentit. « Comme elle est longue cette histoire, » dit-elle. « Une sorcière se doit d'intervenir avec délicatesse, tendrement, comme une mère. Une sorcière doit effleurer le sort sans en avoir l'air, avec modestie et avec amour. Il ne faut pas qu'elle se donne en spectacle, il ne faut pas qu'elle se montre. Avant tout, une sorcière ne doit pas se tromper. Nib disait que ça n'arrivait jamais, à personne. Il n'a pas toujours été aussi sûr. Il avait changé. J'aimerais tant pouvoir lui demander si je m'en suis bien sortie. Que m'aurait-il répondu ? »

Le ciel se couvre imperceptiblement et l'air sent la tempête. Les odeurs riches de l'été l'imprègnent avec une nouvelle vigueur. « Je vous sens, je vous connais, » leur dit-elle, « laissez-vous porter par les courants ascendants, revenez-nous portées par les courants descendants, montez, dégringolez, répandez-vous, encore et encore. J'ai suivi cette danse depuis tant d'années. Je la suis encore. Ou peut-être pas. Il n'y a rien à suivre quand tout est resté en arrière. On se retrouve seuls en tête de colonne et l'arrière de la colonne est démesurément loin. C'est une grande foule, j'y vois plein de visages connus. Nib est parmi eux, Ed, ce malheureux, est là aussi, mon enfant est là... mon enfant morte. Voilà, c'est l'histoire. » Elle attrape un caillou et le lève vers le ciel dans un rayon de soleil qui diffuse à travers la canopée. Elle dit « Réchauffe cette pierre. Montre-moi comment la chaleur d'une pierre... Oh, quelle fatigue ! » Elle s'essuie le front avec

son avant-bras, se relève à moitié sur son séant en s'appuyant sur les coudes, reste ainsi un moment, puis libère le bras qui tient la pierre et la jette aussi loin qu'elle peut. Un sanglot remonte dans sa gorge, ses yeux se remplissent de larmes, mais elle se retient. Elle se rallonge dans la mousse. « Sorcière ou salamandre, la vieillesse est une tueuse. Je suis seule. Je voudrais être enterrée par mes enfants. » Ses yeux se ferment, elle s'endort. La peau affaissée de son visage repose sur ses os comme un linceul, ses énormes cernes virent au violet, dans sa bouche ouverte sa langue se contorsionne, sous ses paupières épaisses ses yeux s'agitent follement. Elle rêve.

Elle ne rêve pas. Elle ne dort pas. Elle est debout et s'avance dans la forêt en écartant les branches épineuses qui s'accrochent aux lambeaux de sa robe. Elle se dit que c'est une question de force, une question de résistance. Son pied touche avec crainte la mousse molle et sa démarche est chancelante. Quand elle perd l'équilibre, elle s'appuie à un arbre. Elle a toujours la bouche ouverte et un mince filet de salive pendouille depuis la commissure de ses lèvres. Sa lèvre inférieure gigote au rythme de ses pas. Elle se dit que c'est une question de folie et de démesure, qu'elle ne peut pas mourir au milieu du fourré, seule et sans repères, que ce serait grotesque. Elle commence à compter ses pas. Quand elle arrive à mille elle arrête, elle ne peut plus continuer, c'en est trop. Mais si elle arrête, quelqu'un ou quelque chose l'achèvera, se dit-elle. « J'ai quitté le train parce qu'il n'y avait plus rien à poursuivre. » Cette obstination idiote de vouloir

toujours être là où les choses se passent... ses choses, les choses qui dépendent d'elle, dont elle dépend. « Je ne dépends de rien et de personne. Est-ce vrai ? Allons la vieille, encore quelques pas, rien que quelques pauvres pas ! » Elle voit dans son esprit le petit garçon qui lui achetait le bortsch pendant les grandes chaleurs de l'été, elle sent la fraîcheur de la pièce sombre au sous-sol du petit immeuble couleur ocre. Elle se met à la place du garçonnet, en boit comme lui de longues gorgées au goulot de la bouteille en longeant la rue écrasée par la canicule, ressent son plaisir quand le liquide âcre s'écoule dans sa gorge. Tous ces petits qui ont bu son bortsch ! Elle puisait le liquide trouble dans un grand tonneau à l'aide d'une grosse louche en étain et le versait dans l'entonnoir émaillé fiché dans le goulot des bouteilles qu'ils ramenaient avec eux. Elle leur en mettait deux, trois, parfois même quatre mesures. Elle leur faisait payer un sou la mesure. De tous, Ed était le garçonnet qui restait le plus longtemps après qu'elle lui ait rempli la bouteille, peut-être pour se rafraîchir, peut-être parce qu'il l'aimait bien. Elle l'imaginait vider d'un quart la bouteille sur son chemin de retour, elle entendait la grand-mère du petit garçon l'accueillir en lui disant 'Hé, petit coquin, dis-moi comment vais-je maintenant aigrir ma soupe avec la moitié de bouteille que tu me ramènes là ? Allez, va m'en acheter une autre.' Et le garçonnet se repointait et lui tenait à nouveau compagnie quelques minutes. Il était le seul à ne pas gronder de devoir retourner, sacrifier des moments précieux de jeu. Les longues journées d'été sont tellement courtes quand il s'agit

de jouer. Tout ça a duré si peu. Sœrenne avait quatre ans quand elle a fait semblant de tenir la promesse faite à Nib et les choses ont changé. Ça fait combien, trente ans ? Non, ça fait exactement trente-trois ans. Oui, trente-trois ans. Si je reste de travers et si je pense tout droit, je me dis que trente-trois ans ce n'est pas si grave. Qu'en dis-tu mère Imma, vieille sorcière ? Je dis que ça ne veut rien dire. Rien ne veut plus rien dire. C'est ça la vieillesse, pas vrai mère Imma ? C'est vrai. Pourquoi alors se soucier encore ? À quoi ça mène. Voyons voir, où m'ont menée ces maudites trente-trois années ? Elles m'ont conduite dans ce fourré pour que je m'égarais parmi les bêtes sauvages. Ce n'est pas si terrible que ça, je l'admets, mais si je pense à Sœrenne – elle n'avait que quatre ans ma petite Sœrenne – , à la rue des Parfums, à notre pièce fraîche du sous-sol, aux garçonnetts qui achetaient mon bortsch – le meilleur bortsch qui soit –, il me vient une envie de pleurer, pleurer et pleurer encore. Oui, je sais que ce n'est pas digne d'une sorcière, mais ça n'a plus d'importance, maintenant que le môme m'a chassée. Bête que j'ai été de penser que ça finirait autrement. Mais il est si jeune, si jeune. Il a juste l'âge d'Ed quand il trainait encore au sous-sol après m'avoir acheté le bortsch. Et celui-là était si gentil, si gentil. Maintenant il est mort. »

« Allons Imma, vieille sorcière, arrête de penser aux années passées. Regarde autour de toi, trouve le chemin qui mène hors la forêt. Sinon tu y passeras la nuit avec les bêtes sauvages, peut-être y mourras-tu. Mais comment faire avec ces vieilles jambes qui ne veulent plus avancer ? »

Imma s'arrête au milieu d'une clairière. Un énorme nuage noir recouvre maintenant le ciel. Le vent se déchaine dans les ramures, les arbres gémissent, des branches se cassent avec fracas. Dans le tumulte, Imma entend une voix.

– Allons Imma, vieille sorcière, arrête de penser aux années passées. Regarde autour de toi, ce n'est que moi.

– Qui est là ? crie Imma.

– Une vieille comme toi, la gardienne de ta honte.

– Où êtes-vous, où êtes-vous ? » Imma tourne sur elle-même, essaie de percer du regard le mur végétal, ne voit personne. Puis la vieille squelettique aux yeux comme de billes de braise sort du taillis et s'avance en boitant vers le milieu de la clairière.

– Me voici, encore moins vaillante que la vieille Imma. Je me suis tordu la cheville. Nous sommes bien fatiguées, n'est-ce pas vieille sorcière ? Ce n'est pas bien grave après tout, la forêt nous sied mieux. Ou alors je me trompe. Qu'en dis-tu, Imma ?

– Allongez-vous. Faites voir votre cheville. Comment me connaissez-vous ? Qui êtes-vous ?

– Ha, ha, la belle, quelle question ! Et vous-même ? » Imma cherche ses mots mais l'autre l'arrête. « Ce n'est pas la peine de répondre. Nous deux on se connaît.

– On se connaît ?!

– Asseyez-vous ici, sur la mousse, près de moi. Regardez-moi bien. Vous ne me reconnaissez vraiment pas ? C’est tellement étrange de vous revoir ici, en pleine forêt, trente-trois ans après. Trente-trois ans qu’on ne s’est pas vues. Mais même si je n’avais pas su que vous alliez passer par ici je vous aurais reconnue. Vous êtes plus vieille, mais c’est tout. Mère Imma ne peut changer.

– Vous m’attendiez ici ? Mais comment...

– Je vous ai poursuivie. En fait, je poursuivais les deux pauvres messieurs après qu’ils ont tué Sœrenne. Je savais que vous alliez les harceler jusqu’au bout. J’ai eu raison, vous voyez bien.

Imma ouvre grand la bouche pour parler mais rien n’en sort. Elle la ferme et l’ouvre à nouveau, plusieurs fois. Il n’en sort que de l’air et le bruit des claquements de sa langue. Elle reste paralysée. Dans son regard se lit la panique. L’autre l’examine, un petit sourire moqueur au coin des lèvres. Des rides profondes bardent son visage rabougri. Puis elle éclate de rire en même temps que le grondement de la tempête qui ne se déclenche toujours pas.

– Il y a trente-trois ans, quand vous n’avez plus voulu de Sœrenne – la pauvre enfant – vous me l’avez donnée pour que je la garde. Et je l’ai gardée... jusqu’à hier. »

– Nahana !

Imma se laisse choir par terre. Elle fixe l'agitation des branchages et des flots de larmes s'écoulent sur ses joues fripées.

– À cette époque vous vendiez encore du bortsch, n'est-ce pas ? Allez, allez, à quoi ça sert de pleurer ? Tout est fini maintenant. Ce qui est fait est fait. Je vous attendais ici pour qu'on rentre ensemble...

Le gros nuage noir lâche enfin les premières gouttes dans un fracas de tonnerre. Le vent se calme en même temps que le déluge s'abat sur le fourré et sur les deux vieilles.

– Et Motzo ? demande Imma.

– Motzo ? Motzo quoi ?

Sous les torrents d'eau les deux vieilles ne bougent pas.

– Deux pauvres messieurs malades, poursuit Nahana, deux pauvres messieurs égarés. Et Motzo. Je les ai vus hier tous les trois.

– Ed est mort, dit Imma.

– Je n'ai rien pu faire. Je n'aurais rien pu faire, n'est-ce pas, Imma ?

– Rien...

– Deux pauvres messieurs égarés. Maintenant l'un est mort. Pauvre monsieur malade. J'étais là-haut dans le grenier

parmi les draps. Les messieurs étaient barbouillés de sang. Motzo était avec eux.

– Que nous rentrions ensemble, vous dites. Mais rentrer où, pourquoi faire ?

– Tu veux vraiment le savoir ?

– Non, pas vraiment. Je demandais comme ça. Cette pluie est chaude, j’aime bien cette chaleur. Il fait bon ici. Faut-il que nous sortions de cette forêt ? Je suis bien fatiguée. Je voudrais m’assoupir un peu. Quand je vendais du bortsch...

Une torpeur exquise l’engourdit, l’enveloppe comme un cocon vaporeux de bien-être qui l’enlève et l’emporte quelque part, nulle part. Elle est derrière un tout petit Motzo qu’elle tient debout par ses deux petites mains pour le faire marcher. Motzo trébuche sur ses jambes dodues et courbées et glousse à chaque pas. Des mots inconnus se mêlent à son babillage et une salive cristalline s’écoule sur son petit torse nu. Un immense chapeau noir à larges bords que quelqu’un lui a enfoncé sur la tête recouvre presque entièrement son visage. Penchée en avant, Imma lui lâche de temps en temps une main et Motzo se gondole de plaisir et d’excitation en perdant l’équilibre. Quelle fatigue extraordinaire, quelle torpeur bienfaisante ! Elle a mal au dos, sa respiration se fait lourde et haletante mais elle continue de sourire en regardant la tignasse blonde et bouclée du petit Motzo. Elle le laisse se mettre à quatre pattes et s’allonge par terre à côté

de lui sans le quitter des yeux. Motzo lui grimpe dessus, approche son visage du sien et sa bave translucide s'imisce dans ses rides, s'écoule le long de ses bajoues jusqu'à terre.

– Réveille-toi, lui dit Nahana en secouant son épaule. Il nous faut partir.

– Partir ? Partir où ?

– Il nous faut rentrer, Imma, toutes les deux. Ce sera un beau voyage, notre voyage. Nous deux et personne d'autre.

– Tu sais que Motzo m'a chassée ? Il m'a dit qu'il était le seul Vertpailleux. Il m'a dit qu'il voulait être seul, qu'il n'avait besoin de personne, qu'il n'avait peur de rien.

– Oublie tout ça, Imma. Oublie Sœrenne, oublie Motzo, oublie Nib, oublie le bortsch, oublie tout. Sinon le retour sera difficile. Allez, viens.

– Et ta cheville ?

– Oublie ma cheville. Elle va mieux. Je suis en pleine forme. Il faut être de bonne humeur pour rentrer. Sinon, à quoi bon rentrer ?

– Ça prend longtemps pour rentrer ?

– Pas plus qu'une promenade.

– C'est comment le retour ? Tu vois, je suis encore curieuse. A mon âge je ne devrais plus l'être.

– Je ne peux pas te dire. Ce sera la première fois pour moi aussi.

– Tu sais, dit Imma, cet homme-là, celui qui est vivant, doit être déjà dans le village... dans le village de la promesse, celui que je leur avais promis.

– Et alors ?

– Ça me fait du mal de le laisser tout seul. Et si on rentrait tous les trois ?

– Que nous le prenions avec nous ?

– Oui, tous les trois. J’aimerais beaucoup que nous rentrions tous les trois.

– Tu penses qu’il le voudra ?

– Oui, il le voudra. Quel autre choix a-t-il ? Oui, je crois qu’il le voudra.

– Et s’il ne le voudra pas ? L’épargneras-tu, Imma ?

– Il n’y a pas de ‘si’. Il devra rentrer de toute façon. Autant que nous rentrions ensemble. Ça lui sera plus facile. Oui, plus facile.

– En es-tu sûre, Imma ?

– Je le connais. Je le connais bien. Je le connais depuis toujours. C’est un Vertpailleur : maudit.

– Il n’y a plus de Vertpailleurs, tu le sais bien.

– Il n’y en a jamais eu. Ce n’est qu’un mot balancé au hasard.

– Et Nib ?

– Nib a essayé. Nous avons tous essayé, Ed et l’autre, et moi-même... Le même aussi. Il essaye encore. Peut-être arrivera-t-il. Il serait le premier. Il est si jeune. Il m’a chassée. Je te l’ai déjà dit ? Moi qui lui ai tout appris, il m’a chassée.

– Allons, allons, oublie tout ça. Viens maintenant, il faut se dépêcher. Nous chercherons ce pauvre homme malade et nous rentrerons tous les trois. Allez, viens.

L’orage s’est arrêté. La forêt exhale des odeurs exquises, la terre expire des vapeurs blanchâtres. Le ciel est d’un bleu pourpre et le soleil en déclin recouvre le feuillage épais d’un tissu de rayons rouge-cuivre. La mousse gorgée d’eau s’enfonce sous leurs pas avec un bruit de succion. Les cris espacés d’un oiseau leurs parviennent de loin. Les deux vieilles traversent la forêt.

– C’était hier, en rentrant de chez Sørenne, il faisait jour déjà, dit Imma. Il est arrivé en courant. Il était tout joyeux. Il m’a dit ‘Imma, je veux te raconter une histoire...’

Le même

Ééh, chef, une bière pour moi ! Il va dans la cuisine, ouvre le réfrigérateur et attrape une bouteille. Il essaye de l'ouvrir mais, bizarrement, n'y arrive pas. Par tous les diables, chef, t'es maître d'hôtel et t'arrives même pas à ouvrir une bouteille. Pauvre con ! Il persiste – mais qu'est-ce qu'elle a cette bouteille ?! –, le bouchon cède un peu et la bière lâche un chuintement mousseux, prolongé. Le bouchon, maintenant tordu, s'obstine à se cramponner au goulot. Va te faire pendre, impotent ! OK, passe-moi une limonade. Mais fais vite, gros con ! Il a très soif. Il retourne au réfrigérateur et se verse un verre de jus d'orange d'une bouteille déjà entamée. Il fait cul sec. Il halète comme un chien altéré. Encore un, feignant ! Encore un, je te dis ! Il se verse un autre verre, le vide à moitié, prend un grand bol d'air, puis l'achève. Allez, tu peux foutre le camp maintenant. Allez, allez, t'ees liii-bre ! Va, va, un-deux, un-deux, casse-toi !

Il s'enfonce dans le grand fauteuil élimé et commence à siffloter. Il sifflote pendant longtemps. Eh bien, ce n'est pas

si marrant que ça que d'être tout seul. Merde alors ! Il ouvre la fenêtre et s'accoude sur son rebord. La rue est vide. Même pas un chat ! Mais où sont-ils passés ? Les baraques d'en face semblent encore plus affaissées dans le silence inquiétant.

Ééh! Il n'y a personne ? Ééh, répondez bande de connards ! Le hurlement d'un chien lui parvient de loin suivi du sifflement d'une locomotive. Le sifflement ne s'insinue pas dans la cuisine, il ne se transforme pas en des vapeurs bouillantes au-dessus du samovar. Il aimerait bien croquer quelques rugelach. Qu'elle soit partie, c'est très bien, je n'ai rien à faire de la vieille crotte. Mais qu'elle laisse derrière ce bordel d'ennui et pas un seul rugelach ça me fout la rage, putain ! Tiens, la vieille pute ivrogne, c'est une idée. Elle est morte la salope. Et si j'allais voir Salinaud ?

Il quitte la fenêtre et sort dans la rue. Les nids de poule sont remplis d'eau comme d'habitude. Un coup de chaud les a dégivrés. Quel quartier de merde ! Il longe le trottoir et tourne au premier coin. Devant lui s'étend le terrain vague. C'est ici que ça a commencé mais malheur à tous si je finirai ici. Quelle saloperie ! Il traverse le terrain vague et débouche sur une ruelle pentue. Tiens, tiens, la vieille crotte aveugle est toujours là. Elle ne quitte jamais son ottomane défoncée. « Eh, la vieille, eh ! » La vieille ne bouge pas. Un vent morose agite ses guenilles blanches. « Eh, la vieille, t'aimerais que je te bande encore les yeux ? » Sur les lèvres frissonnantes de la vieille pousse un large sourire. C'est ça la vieille, c'est ça, marre-toi.

Il quitte les rues étroites et arrive sur la petite place. Un tramway vient tout juste de lui donner le tour pour entamer son long périple à travers la ville.

– Ça va, le môme ? lui crie le conducteur par la croisée ouverte.

– Ça va pas, esclave de mes deux. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Eh, ta gueule, le môme ! lui crie le conducteur alors que le tramway s'engage dans la courbe et disparaît avec un grincement aigu.

Des gens entrent et sortent du bâtiment en brique de la poste. Le môme s'assied sur le bord du trottoir. Le temps humide et froid le pénètre jusqu'à l'os. Il se tient en boule le menton appuyé sur les genoux et grelotte. Un quart d'heure s'écoule. Un autre tramway fait le tour de la place. Deux garçons balayent le trottoir et vident les poubelles devant le restaurant avec jardin qui affiche en devanture l'énorme bouteille de bière avec la bande d'ivrognes qui s'en abreuvent les bouches ouvertes comme autant de poissons hors de l'eau. Le balayeur fait un croche-pied au videur de poubelles qui s'étale parmi les ordures déversées.

– Crétin, crie le môme, qui va nettoyer maintenant le trottoir, connard ? Qu'est-ce que vous êtes cons tous les deux !

Un autre sifflement de locomotive perce les airs. Le même se lève et se dirige vers la boutique de Salinaud. Sur le seuil de la porte l'attend un personnage inconnu.

– Hé, mec, appelle Salinaud. Dis-lui que c'est Motzo qui veut le voir. Allez, grouille-toi.

– Dis donc, gamin, gare à ta langue, tu te prends pour qui ? Figé de stupeur, la langue pendante, l'individu fait des yeux gros comme des sémaphores.

– T'es sourd, ou quoi, mon pote. T'entends pas ce que je te dis ? Va chercher Salinaud.

– Qui es-tu morpion ?

– T'en fais pas, vieille tronche. Cherche-moi Salinaud. Tu sais quoi, si t'es aussi mou de la cervelle que ça, laisse-moi passer. Allez, dégage ! » Le même veut rentrer mais l'individu encore perplexe, lui barre le passage. « Je suis Motzo ! T'as intérêt à te le mettre dans la tête vieille bique ! » L'individu se ressaisit d'un coup et s'ébroue.

– Motzo ou Potzo, je m'en fous le morveux. Comme ça donc, tu me traites de vieille tronche, de mou de la cervelle. Tiens, tiens, le morveux !

– Va te faire foutre, mec ! Tu t'étouffes avec ta propre morve, gros porc. Laisse-moi passer. » L'individu avale sa langue, crache un gros mollard et pose une main en avant sur la poitrine de Motzo. De l'autre main il s'apprête à lui filer une claque mais le même est déjà loin. « Espèce de limace

d'enculé, » lui crie-t-il en courant. L'individu pousse un cri de rage et s'élançe à sa poursuite, mais Motzo a déjà disparu dans le labyrinthe de petites ruelles. Il s'arrête sur le seuil d'une porte défoncée, seul vestige d'une maison qui n'est plus.

Rien ne marche aujourd'hui. Tout le monde fait le con, Salinaud n'est pas là, le conducteur fait chier, les rues sont vides, la vieille pute est morte, la folle aveugle ne sait que rire bêtement, personne ne vient chercher Imma... et Imma est au diable vauvert. Putain, tout le monde a les pieds en l'air. Qui est cette grosse brute qui m'a tapé sur les nerfs ? Je ne l'ai jamais vue. Qu'est-ce qu'il fait dans la boutique de Salinaud ? On dirait que je ne connais plus personne dans le quartier. Allez, voyons le même, calme-toi. Reste au-dessus de la multitude. Voyons, voyons, qui est le plus fort ? Qui est le plus fort, le plus grand, le plus puissant maintenant qu'Imma est partie ? Eh bien, c'est ça le truc, c'est moi, qui d'autre ?

Il marche les mains dans les poches. Tiens, tiens, qu'est-ce que c'est ça, dit-il en sortant de sa poche gauche un petit caillou. Ha, la petite pierre verte ! Plus je la regarde, moins je crois que ma mère en ait eu une pareille. Bêtises ! Bien sûr qu'elle en a eu une pareille. Sinon il n'y aurait pas eu de Motzo ? Et Motzo c'est qui ? C'est moi, enfant d'une pierre verte et de la chaleur ! Motzo, moi, bien sûr !

Il est à nouveau au bord du terrain vague. Entourés d'un grand amas de planches toutes neuves et d'un

enchevêtrement de ferrailles quatre individus sont en train de creuser la terre.

– Que faites-vous là ?

– Une école. Il paraît que toutes se sont écroulées par ici, alors on en fait une autre.

– Une école, sacre bleu ! Une école sur mon terrain vague, hein ? Savez-vous à qui il est ce terrain ? Il est à Imma. Avez-vous déjà entendu parler d’Imma ? Maintenant elle est partie et le terrain est à moi. Arrêter vos saloperies. Arrêtez de creuser et allez-vous-en ! Ce n’est pas un lieu pour que des idiots le creusent. Une école ? Quelle école ? Une école pour qui ? A quoi ça sert une école ? Je vais mettre le feu à vos sacrées planches toutes neuves. Allez-vous-en !

Les ouvriers le regardent et rigolent.

– Hé, gamin, vas-y doucement. Viens par ici qu’on rigole ensemble. » Motzo les approche. Il tremble de colère et serre tellement ses petits poings que leurs jointures sont toutes blanches. Dans sa paume gauche il sent le caillou lui entamer la peau. L’ouvrier le regarde appuyé sur une barre de fer.

– Qu’est-ce que vous foutez là ? » Les ouvriers l’encerclent. Ils le regardent d’un air amusé.

– On plante des clous, dit l’un.

– Pourquoi faire ?

- Pour mettre ces planches ensemble.
- Et pourquoi ?
- Pour que ce soit beau, dit un autre.
- Beau quoi ? Quoi, ce n'est pas assez beau comme ça ?
- Bonne question, dit celui penché sur sa barre. À quoi bon que ce soit beau ?
- Et qui vous a dit de faire du beau par ici ?
- Un monsieur élégant avec un cigare, dit un troisième, il nous a dit : 'Faites gaffe, il y a un môme par ici qui est le gros boss et il vous cognera si ça ne lui plait pas.'
- C'est vrai ce qu'il vous a dit. Seulement je m'appelle Motzo.
- C'est donc toi le gars dont nous a parlé le monsieur élégant avec le cigare, dit le deuxième.
- C'est moi. Alors foutez-moi le camp d'ici ! Les ouvriers se regardent. Ils ont tous l'air aussi sérieux qu'une juge qui se concentre. Il n'y a que le plus jeune qui lâche un rire étouffé.
- Et qu'est-ce qu'on dira au monsieur élégant avec le cigare ? dit le premier.
- Qu'il aille se faire foutre lui aussi. Qu'il vienne me voir.

– Il ne voudra pas. Il est très occupé. Il va nous engueuler.

– Qu’il vous maronne ou qu’il vous susurre je m’en contrefiche. Cassez-vous maintenant ! Savez-vous qui je suis ?

– Eh ben, dis-le nous pour qu’on sache, dit le même.

– Pauvre mec, s’écrie le même, je suis Motzo le sorcier.

– Le sorcier !? s’exclament tous les ouvriers, même le plus sérieux. Et qu’est-ce que tu sais faire, par exemple ? demande un autre.

– Je peux vous envoyer à tous les diables. Rien qu’hier je me suis débarrassé de Imma. Imma c’était la plus grande sorcière. Avant, c’était Nib mais il est mort. Maintenant c’est moi. Vous pigez ?

– Tu t’es débarrassé d’Imma, tu dis. Fichtre !

– Par la ruse, rien que la ruse. Je lui ai raconté une histoire. Vous captez ?

– Diantre ! Quelle histoire lui as-tu raconté ?

– Pas ton affaire. Juste pour vous prévenir. Avec vous ce n’est même pas la peine. Avec vous ce sera comme avec la vieille pute. Allez, vous déblayez ou merde ?

– Comme avec la vieille pute ? Qu’est-ce que tu lui as fait ? s’immisce un autre.

– Tu vas le voir le marron si tu ne me fiches pas le camp d’ici.

– C’est vrai, les gars, dit le premier en se redressant. Il tient maintenant la barre comme un sceptre. « On se tire les copains ! » Ils lui tournent tous le dos et se remettent à leurs affaires en pouffant par ci par là.

Le môme reste immobile et se mord les ongles. Il les fixe d’un regard haineux. Allez, maintenant, maintenant je leur balance le coup de grâce. Allez, canailles, frappez-vous les uns les autres avec vos marteaux et vos scies. Enfoncez-vous les crânes, fracassez-vous les mâchoires, brisez-vous les jambes, éborgnez-vous, gouapes, allez, maintenant ! Les coups de marteaux s’enchaînent à un rythme régulier qui semble s’accélérer. Le sifflement étrangement rapproché d’une locomotive déchire les airs en même temps que le grincement des roues du tramway qui mordent les rails.

Le môme s’éloigne. Il a les larmes aux yeux. Rien ne marche aujourd’hui. Plus rien. Qu’est qu’il y a ? Pourquoi tout le monde m’en veut ? C’est pourtant moi, Motzo ! Motzo le plus grand sorcier, le plus puissant ! Pourquoi se payent-ils ma gueule ? Je n’ai pas changé. Où est Imma pour le voir ? Pfft, partie, disparue. Je l’ai chassée. Je suis seul, seul-seul, si seul que j’ai la trouille. Pas de mère, pas de père, ni tout le bazar. C’est pas marrant. Pas aussi marrant que je le pensais. Hier encore j’avais la pleine forme. La vieille Sœrenne, je l’ai eue comme une fleur. Imma, je l’ai envoyée

au diable. Les deux sont parties comme des tourterelles. Mais aujourd'hui ça boite. J'ai envie de pleurer.

Il traverse le quartier les mains dans les poches. Dans sa main gauche il sert un petit caillou vert. De temps en temps une tête inconnue se montre à une fenêtre ouverte comme un trou noir dans le crépi desquamé. Qui sont toutes ces gueules que je n'ai jamais vues, d'où sortent-elles ? Depuis quand sont-ils là tous ces gens ? Je n'ai quitté le quartier qu'un jour. Il patauge dans les flaques d'eau à moitié gelée et s'asperge de partout. Je sais, ça a commencé avec ces deux cons que je n'ai pas pu rattraper. Ils se sont tirés comme par magie. Ces flics à la con n'ont pas pu les rattraper non plus. C'est à cause d'eux que tout tourne mal. Il s'arrête et s'assied à nouveau sur le bord du trottoir. Il a de plus en plus froid. Il commence à pleuvoir de la neige fondue. Motzo grelotte et se ramasse sur lui-même. Qu'ils aillent tous se faire foutre. À ses pieds, sorti d'une crevasse dans le pavage, un gros cafard désorienté tourne en rond. Motzo se lève, se précipite vers la flaque d'eau la plus proche, y plonge les deux mains, y puise avec ses paumes en coupe autant d'eau qu'il peut, revient vers le cafard et déverse l'eau de sorte qu'elle l'encercler. Il répète l'opération jusqu'à ce que le rempart d'eau autour du cafard lui devienne infranchissable. Il se rassied alors les coudes sur les genoux et le menton reposant dans ses paumes, et regarde la bête qui tente vainement de s'échapper. Il s'amusait souvent ainsi l'été avec les fourmis qui sortaient des crevasses de la terre. Il neige maintenant et

le cafard a ralenti ses courses jusqu'à s'immobiliser. J'ai envie de pleurer, se dit-il.

Un terrible cri déchire le silence. C'est un cri de rage et de mort. Il semble venir depuis le terrain vague. Le môme bondit, écrase du talon le cafard, et se met à courir. Le vent et la neige lui fouettent le visage. Il court vite, il a un pressentiment et son cœur, après plusieurs ratés, s'emballe. En même temps, le quartier semble changer d'aspect, quelque chose d'indéfinissable et d'étranger s'ajoute à son air morose, quelque chose comme un voile de mystère, comme une profondeur invisible qui se creuse de plus en plus. Au fur et à mesure qu'il approche le terrain vague se font entendre des bruits de plus en plus violents. Ce sont des cris de douleur et de rage, des hurlements de terreur, des craquements de bois, des éclatements métalliques. Le môme court et son cœur gonfle, son regard se fait de plus en plus triomphant, un cri de victoire monte peu à peu dans sa gorge. Il y est. Il s'arrête. Devant lui, parmi des planches brisées, des ferrailles et des outils éparpillés, une douzaine d'ouvriers gisent dans des positions improbables dans des mares de sang. Quelques trois ou quatre à bout de forces, continuent de se battre.

Motzo les regarde et un grand sourire fleurit sur ses lèvres.

Un, deux, trois, quatre

Je sursaute en imaginant une jeune fille inconnue qui m'attend au bord de la route. Il fait jour, il fait nuit, c'est l'aurore, c'est le crépuscule, un mélange fantasque et pur comme un cri d'oiseau. Voici le village, j'y mets enfin le pied. Maintenant, d'un moment à l'autre... d'un moment à l'autre je vais plonger dans le miracle. Tout autour je vois une abondance de pruniers aux prunes violacées, pas encore mûres, ou alors – je ne sais plus – jaunes, regorgeant de soleil, pansues et juteuses, je ne sais plus, mes goûts sont en balance, aigres et dures ou suaves et succulentes.

Je suis un petit sentier qui longe la grande route. Je me hisse sur la pointe des pieds et je cueille une prune. À une quinzaine de mètres plus loin une jeune fille sort d'entre les arbres, se hisse sur la pointe des pieds et cueille une prune. Je m'assieds par terre et je mords dans le fruit. La jeune fille s'assied par terre et mord dans le fruit. Je la regarde, elle me regarde. Je me sens flotter et commence à rire. Un bruit lointain traverse le silence et se perd aussitôt dans les vallées.

– D’où viens-tu ? me demande-t-elle en élevant un peu la voix. Je pointe vers le sentier qui se perd derrière les collines. « C’est loin ça ?

– Je crois. Oui.

– Que fais-tu ici ?

– J’attends. » Oui, j’attends que je me noie dans le miracle, qu’il me submerge d’un coup, là, maintenant, à tout instant.

– Quoi ?

– Un miracle. » Elle rit. Je ris.

– Tu es seul ?

– Oui.

– Un miracle pour toi tout seul ?

– Oui.

– Moi aussi j’aimerais vivre un miracle. Puis-je te rejoindre ?

– Tu n’as pas besoin.

– De quoi ?

– De miracle.

– Si !

– Viens alors.

– Non. » Je souris.

– Pourquoi ?

– Comme ça.

Un petit vent s'engouffre dans le feuillage des pruniers. Leurs ramures s'agitent doucement. Là, maintenant, je le sens, il approche, je lui ouvre les bras. Rien ne se passe. Le silence nous submerge.

– Je sais que tu es là pour la première fois, dit la jeune fille.

– Comment le sais-tu ?

– Parce que je le sais. Tu es là et c'est bien.

– Pourquoi c'est bien ?

– Tu vas rester ?

– Non.

– Si !

– Peut-être.

– Tu vois ?... » Elle est si jolie, elle est belle. Étrange que cette aspiration, cet espoir qui renaît, qui m'envoûte. Il y a à peine deux jours c'était Sœrenne.

– À quoi tu penses ?

– À une femme.

– Méchant !

– C'est vrai.

– Tais-toi ! Il n'y a plus de femmes maintenant. Tais-toi ! Est-ce que ce sera un beau miracle ?

– Oui.

– Raconte.

– Je ne peux pas.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas.

– T'attends quoi pour savoir ?

Là, maintenant, il arrive, je le sens, je le sais. On nous l'a promis pour notre arrivée dans le village. Il aurait déjà dû être là. Nous avons tout fait pour le mériter. Nous avons tué. Je vois le visage blanc d'Ed dans la nuit. Nous nous sommes rués sur elle. Elle est morte. C'est tout ce qu'on nous a demandé. Elle est morte. Quelle importance que ce fût Sœrenne ou une autre ? Ça a été notre dû et nous l'avons payé. J'attends la récompense. Elle m'est due. Je la veux. Je l'exige. J'exige le miracle.

Je sais très bien que je mens. Je sais que nous ne l'avons pas tuée. Ça a été un piège. Il nous était interdit de le faire. Je sais, je sais très bien que je mens.

– Alors, qu'est-ce que t'attends ?

- Un miracle.
- Tu es sûr ?
- Oui, le miracle, que le miracle ait lieu.
- Ah oui, je vois. Tu mentais donc ?
- Oui, je mentais.
- T’es triste ?
- Non.
- Si, t’es triste. Je viens.
- Viens.
- Non !

Je n’arrive pas à comprendre : pourquoi a-t-il fallu qu’il me devance de quelques heures ? Il le savait aussi bien que moi. Pourquoi m’a-t-il laissé ce petit mot avant de se tuer ? A-t-il eu tout d’un coup peur ? A-t-il voulu me laisser à moi seul encore une chance, ici ? S’est-il tué tout en espérant qu’il se trompe ? Pourquoi me laisser attendre tout seul ? Quand hier, dans le noir, le même s’est jeté sur Sœrenne avant que nous pussions l’atteindre, je me suis dit que le pêché symbolique nous sauvera. Il nous a perdus. Notre tâche était de courir pour que le même nous prenne à la fin le témoin. Peu importait que ce fût Sœrenne ou une autre ; cet être n’était pas là pour nous. Nous tenions un couteau en mousse molle. C’était le même qui avait le vrai. Tout a été calculé. On

nous a fait croire. Nous avons cru. Je crois encore. Je m'accorde encore une chance dans le village de la promesse. Je crois à la miséricorde. Oui, là, tout d'un coup, je crois à la commisération. Pourquoi a-t-il abandonné juste à la fin ? A-t-il eu plus qu'avant peur du ridicule ? On nous a happés dans le filet du péché symbolique. Imma qui a cru pouvoir racheter le sien. Eh, Ed, j'aurais tant aimé que nous nous éloignons ensemble. Je savais qu'on n'avait pas droit au miracle. Et alors ? 'Pauvres cons' il nous a dit, 'pauvres cons'. Il a planté son couteau et nous a dit 'pauvres cons' et nous nous sommes sauvés la poudre aux fesses. Nous l'a-t-il dit avec compassion ? Avons-nous fait semblant de ne rien comprendre ? Ed a craqué. Il m'a laissé tout seul. Me voici ! J'attends. J'espère jusqu'au bout. Quelqu'un va s'attendrir, quelque chose me portera secours. Je vais compter jusqu'à quatre... Je le faisais quand j'étais tout petit et j'attendais. Je comptais : un... deux... Peut-être allait-elle se montrer. La fille que j'aimais. Ensuite je m'en allais et je me demandais s'il n'aurait pas fallu que je compte jusqu'à quatre cents.

– Tu sais, me dit la jeune fille, quand j'étais petite mon grand-père me disait : 'Quand tu seras grande, un beau jour, tu rencontreras un prince tout de blanc vêtu, et il t'emportera dans un pays où il n'y a ni vieillesse ni mort.' 'Qu'est-ce que c'est la vieillesse ?' je lui demandais. 'Regarde-moi, me disait-il, la vieillesse c'est comme moi.' 'Et la mort ?' je lui demandais. 'La mort, me disait-il, c'est comme un sourire.' 'Alors pourquoi m'amener dans un pays où il n'a ni grands-pères ni sourires ?' je lui demandais. Et il

me répondait, 'Le prince qui t'y amènera t'expliquera tout ça.'

L'air se fait de plus en plus transparent, de plus en plus bleuâtre, de plus en plus saturé de parfums lourds et envoûtants. Je suis ivre. Je l'ai toujours été au milieu des étés de silence. Les étés de mon enfance, les étés des quartiers perdus entre ville et champs, les étés des jeunes amours et des jeux de sorciers et sorcières, des étés de langueurs, de tristesses et nostalgie, des envies.

Je n'arrive pas à croire que je suis tellement loin, qu'une nuit ou un jour ont suffi pour m'arracher à l'hiver et à me plonger dans la chaleur au bord d'un sentier qui ne mène nulle part, à côté d'une jeune fille qui me tutoie.

– C'est vrai que tu n'es pas tout de blanc vêtu. Tu sais, les temps changent. Tu ne réponds plus ?

Je vois de moins en moins distinctement son visage. Elle est une silhouette qui me parle, un contour flou, une vapeur. J'ai peur qu'elle se dissipe avec la première pale de vent, qu'elle se confonde avec la tempête d'encens qui me submerge, qui m'enivre et me rend fou.

– Si tu ne veux plus me parler, me dit-elle, moi je pourrais te raconter une histoire.

– Non, non ! je m'écrie, pas d'histoires, je ne veux plus d'histoires.

– Très bien. T'as peur. De quoi as-tu peur ?

– Je n’ai pas peur. C’est comme si j’avais peur, mais ce n’est qu’une impression. C’est toujours comme ça par des soirs comme celui-ci.

– Ça te rappelle des choses ?

– Oui. Toujours. C’est bête ; je suis presque un vieillard et je n’arrête de me rappeler les étés de ma jeunesse. C’est idiot, n’est-ce pas ?

– Non. Raconte-moi. Vas-tu rester ici ?

Je ne lui réponds pas. Je n’ai rien à lui répondre. Je sais que je partirai bientôt. Peut-être tout de suite. Pourtant j’aimerais tant rester. M’endormir dans l’herbe, au bord de ce sentier. Me réveiller en plein soleil et...

– Je sais, dit-elle, je pose des questions bêtes. Tu ne m’en veux pas ?

J’aimerais tant m’approcher d’elle. Je vois la première étoile.

– Il n’y aura pas de miracle, je dis.

– C’est moi le miracle.

– Oui, c’est toi le miracle.

– Alors miracle il y a.

– Non, je dis, il n’en a pas. Il n’y en aura plus.

– T’es bête.

- Je sais.
- Et ça ne te sert à rien ?
- À rien.
- À quoi ça sert de savoir ?
- Ça ne sert à rien.
- Je t’aime bien. Veux-tu que je vienne près de toi ?
- Dépêche-toi alors.
- On a tout le temps.
- Juste quelques minutes.
- Pourquoi ?

Je voudrais revoir le même, juste une fois, rien que quelques secondes. Lui tordre le cou. C’est un fantasme qui me hantait quand j’étais petit : tordre le cou à tous les bébés qui croisaient mon chemin. Le leur tordre lentement, entendre leurs cervicales craquer. C’est mon dernier désir. Le même doit se pavaner dans les rues de la ville, son nez retroussé pointant impertinemment en l’air. Que dis-je ? Je voudrais le hisser sur mes épaules et courir avec lui dans les champs. Rien que nous deux. Il me dirait alors : ‘Allez le vieux, cours nom d’une pipe, plus vite, encore plus vite. T’es un homme ou une limace !’ Il me fouetterait avec une cravache en fil d’acier et moi je courrais dégoulinant de sang et heureux. Le fil d’acier m’éclaterait un œil et je courrais mes

lèvres épanouies en un grand sourire. ‘Cours, cours, bête, il crierait, mets du cœur !’ Comme je serais heureux ! Oui, je courrais dans la pleine avec le môme sur mes épaules, j’accrocherais mon pied dans une racine, je trébucherais dans un buisson ardent et la cravache me fouetterait. ‘Eh, pauvre con, dirait le môme, tu ne fais pas attention. Comment t’en sortiras-tu si je n’étais pas là, eh ?’ et jap, un autre coup de cravache qui m’éclate l’autre œil. Dans ma chute un caillou m’a éclaté les lèvres et a brisé mes dents. Mes paumes et mes genoux sont écorchées, je saigne de partout. Le manche de la cravache s’abat sur ma nuque et j’entends le craquement de mes vertèbres. Je pleure, je pleure de bonheur et le môme me dit “Allez, vieille crotte, cette fois-ci tu ne t’en sortiras plus. Va jusqu’au bout des champs et creuse-toi un trou profond et qu’on n’en parle plus.’

– Hé, arrête-toi ! Où cours-tu comme ça ? Mais arrête-toi, hey, j’arrive, je viens !

La pleine se déploie à perte de vue. Je cours. À une centaine de mètres j’aperçois un puits. Où est Ed ? Je l’ai oublié. J’ai tout oublié. Les choses ont fondu comme de la glace, il ne reste plus rien, aucune trace. Je cours. Le puits s’approche. Je sens déjà la fraîcheur de son abîme. Je m’y noie. Encore quelques dizaines de mètres. Je cours. Mourir en courant. Je ne vais pas mourir. Je ne vais jamais mourir. Ceux qui ont vécu vivront. Loin derrière, la fille me court après, affolée. Je m’en éloigne de plus en plus. Je lui ferais

l'amour en courant. Je tourne la tête. Son visage est maintenant d'une transparence émeraude. Je cours. Je m'offrirai la fantaisie d'une mort décorative. Rien que pour embellir ma vie éternelle. Une pirouette de plus, une autre arabesque.

– Mais arrête-toi ! Que veux-tu faire ? Arrête-toi pour l'amour de moi.

Je cours. Le puits est tellement proche. Je ne m'arrêterai plus jamais. Ce n'est pas la peur qui me chasse, car c'est elle qui m'a fait vivre. Non, je ne suis pas un froussard.

Quelqu'un met une main sur mon épaule, une main sur chaque épaule. Les mains m'effleurent à peine. J'essaie de tourner la tête, je la tourne, je ne vois personne.

– Veux-tu que nous rentrions ensemble ? me dit la voix. Il me semble l'avoir déjà entendue une fois. Oui, je la connais bien. Qui est-ce ? Elle m'arrive de très loin. Est-ce la silhouette d'une vieille femme que je vois ? Ou alors ce sont deux silhouettes ? Elles sont floues, vaporeuses, elles semblent s'interpénétrer. Elles sont loin, tellement loin. Oui, ce sont deux vieilles femmes... ou alors une seule ? Elles me prennent dans leurs bras, me bercent, me réchauffent. « Veux-tu que nous rentrions ensemble ? » répète la voix. « Le retour c'est comme un conte. »

Et je me dis... Que dois-je me dire ? Un, deux, trois, quatre...

La fin de toute histoire

Ça fait longtemps que j'ai quitté les plages étroites et caillouteuses de la Mer Morte. Depuis, je n'ai plus jamais vu l'ami qui m'avait écouté dans les tourbillons de sable au milieu du désert. L'amour m'a rencontré plusieurs fois sans qu'il m'aveugle au point de ne plus pouvoir le voir revenir. Des montagnes de choses nouvelles m'ont bousculé, la terre a couru de long en large sous la plantes de mes pieds, j'ai revu les villes et les citadins, je me suis perdu dans le brouhaha des grandes avenues et dans les chuchotements des rues et des ruelles labyrinthiques. J'ai plongé plusieurs fois dans mon passé et j'en suis ressorti.

L'histoire ternissait sur fond de paysages que je pouvais regarder à nouveau. Le *tout* se racontait de lui-même sans effort, sans angoisse. Il ne restait plus rien à dire, toute parole tombait comme une feuille morte.

Je me suis tu. Je me suis éloigné. Sans qu'on me le dise, sans qu'on m'oblige. J'ai regagné de nouvelles rives. J'ai fermé les yeux pour attendre. Je ne savais pas quoi. Je ne l'ai jamais su. Alors elle est revenue, timide, ineffable. Je l'ai

prise, je l'ai regardée et j'ai accepté l'offre. Elle s'offrait à moi après des années de silence. Entouré par les bruits d'une autre grande ville, perdu dans d'autres labyrinthes, toujours les mêmes, j'ai fait semblant de regarder en arrière.

Je n'ai vu personne. Alors j'ai inventé Ed. Mais il était personne. L'histoire a pris la teinte vague des impuissances et l'odeur indécise des déserts.

Version d'origine : 1974-1975

Révisé : Octobre 2015-Mars 2016